
U d'/of OTTAWA
39003002327384

16-6-67,

Les Inspiratrices

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

Baisers d'ennemis.
Le Magasin d'auréoles.
La Nichina.
La Femme qui a connu l'Empereur.
La Calineuse.
La Camorra.
La Saison a Baia.
La Brocanteuse d'Amours.
Les Nuits chaudes du Cap français.

POÈMES

Chants de la pluie et du soleil.

CRITIQUE

Trois artistes étrangers.

HUGUES REBELL

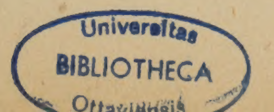
Les Inspiratrices

de

Balzac Stendhal Mérimée



PARIS
DUJARRIC & Cie, ÉDITEURS
LIBRAIRIE DES MATHURINS
50, Rue des Saints-Pères, 50



A

TÉODOR DE WYZEWA

AVANT-PROPOS

Le hasard n'a pas réuni ces trois figures. Balzac, Stendhal, Mérimée, qui comprirent et dépensèrent la vie si différemment, ont ce trait commun qu'ils n'ont demandé qu'à eux-mêmes leur morale, qu'ils n'ont point vécu pour une foule ni pour un groupe, mais pour le libre développement de leur imagination, de leur sensibilité, de leur intelligence. A notre époque, où les hommes ne reconnaissent même plus les alliances ni les obligations naturelles, mais parlent beaucoup de devoirs et de règles ; où, avec un égoïsme très grossier, ils ne peuvent pourtant se passer de l'estime publique, ces existences consacrées

à elles-mêmes et si bienfaisantes, affranchies de l'opinion et si sociables, sont d'une originalité très instructive.

Il m'a plu d'en marquer les exemples, lorsqu'ils s'offraient, mais je ne me suis point permis d'en fausser le caractère. Les figures sont trop belles pour servir à une leçon, et j'aurais mérité tous les reproches si je n'avais cherché leur dessin sans arrière-pensée.

Voilà pourquoi on ne s'étonnera point qu'après des biographies pleines de documents, je me sois borné ici à des études assez brèves. J'ai pensé que, même au risque de se tromper, il valait mieux à présent tenter une esquisse d'ensemble, que de réunir vingt croquis contradictoires, et qu'il était plus important de comprendre des œuvres si vastes, des existences si riches de faits, que de recueillir quelque anecdote sans valeur, d'exposer quelque vaine ou apocryphe découverte, de ces autographes dont les Vrain-Lucas ne sont jamais dépourvus, ou de ces

inutiles papiers, authentiques à vrai dire, mais qui pourraient être signés, aussi bien que Stendhal ou Balzac, Dupont ou Durand. Comment trouverait-on un amoureux qui, au lieu de s'occuper de sa belle, s'en irait chercher les bouts de ruban qu'elle a laissés tomber, ou des voiles misérables pour lui cacher le visage!

*Quelle joie, au contraire, de découvrir sous une ample fourrure, sous des manteaux étoffés, les formes harmonieuses de la beauté vivante; et, parmi tant d'actes, d'œuvres, d'attitudes, la loi, l'*inspiratrice *unique d'une existence! Comme l'amour est la passion la plus vive et la plus complète, celle qui enrôle sous ses ordres toutes les énergies de notre être, c'est lui qui révèle le mieux cette faculté dominante, cette âme primordiale qui nous dirige de la jeunesse jusqu'à la mort. Aussi les confidences qu'il suggérait à nos écrivains, nous servirent, plus que tout autre renseignement, à imaginer leurs âmes.*

Bientôt ce ne sera plus possible.

A la fois fameuses et inconnues, elles s'obscurcissent à mesure que nous nous éloignons d'elles, et que les aventures qui les ont émues nous deviennent plus étrangères. Pourtant ce qu'elles ont d'humain, d'ingénu, de charmant, de finement cultivé les rendrait chères à toutes les époques : ce sont des fantômes qui méritent de rester dans la société des vivants et pour lesquels on rêve d'une vie future.

I

L'IMAGINATION SENTIMENTALE DE BALZAC

I

L'IMAGINATION SENTIMENTALE DE BALZAC

Les habitués du restaurant Véry, qui était sous Louis-Philippe le rendez-vous des élégances parisiennes, virent plus d'une fois, en compagnie joyeuse et parée, un gros homme aux larges épaules et de petite taille, les pommettes très rouges, les cheveux noirs très longs et en désordre, portant un foulard écarlate, un vieux pardessus noisette, des pantalons trop courts et d'énormes souliers poudreux. Les poings sur la table, se prélassant sur la banquette, et d'une voix éclatante qui étonnait toute la salle, il commandait au maître d'hôtel un festin à gorger une garnison,

une de ces chères monstres comme nos vieux conteurs en prêtent à la gloutonnerie des moines mendiants. A peine le dîner était-il servi qu'il se mettait, pareil à quelque héros de Rabelais, à dévorer les viandes jusqu'aux os, à boire et à sucer les fruits, à vider à pleins verres les vins d'Anjou et de Touraine, et cela, au milieu de plaisanteries extravagantes ou grasses, lancées sur un ton de basse profonde, alternant avec le bruit des lèvres, des dents et de la fourchette. Il y avait alors chez nos caillettes et nos « lions » à la mode de grands airs indignés. On jetait des regards méprisants à cette face en feu aux lèvres lippues et sensuelles, aux dents fortes et brillantes. On fixait le large cou, les mentons mobiles, le nez un peu relevé, le gros ventre bondissant, la physionomie à la fois ingénue et narquoise, sans remarquer, bien entendu, la puissance et l'éclat des yeux noirs, ces taches jaunes que la fatigue des veilles avait faites autour des paupières, et ce front vaste à contenir un monde. Alors ces messieurs et

ces dames de s'écrier en fixant l'intrus qui riait, comme un fou, de leur étonnement : « Quel est ce mal appris, ce rustre ? On dirait un marchand de bœufs de Poissy ! »

Qui eût reconnu dans cet ogre joyeux M. Honoré de Balzac, l'écrivain mystique de *Séraphita ?* Et dans ce campagnard en vêtements criards, usés et salis, dont la bruyante gaieté scandalisait l'assistance, le fashionable que l'on voyait, en habit bleu barbeau, conduire un tilbury au Bois ou faire des grâces aux Italiens dans la loge de la comtesse Guidoboni-Visconti?

Mieux que La Fontaine, Balzac eût pu dire : « Diversité, c'est ma devise. »

Mais l'imagination populaire ou même la tradition savante ne retient d'un homme qu'une image. Si Napoléon apparaît toujours aux foules vêtu de sa redingote grise, en dépit de ses toilettes luxueuses de Fontainebleau et des Tuileries, Balzac est resté pour nos écrivains modernes le type de l'ascète chagrin, malgré ce livre de gaillarde humeur qu'il avait tant

de raisons de regarder comme un chef-d'œuvre : les *Contes drôlatiques*.

La faute en est, il faut le dire, à ses contemporains, Champfleury, Léon Gozlan, Werdet, dont les biographies sont si contradictoires et si pleines de disparates qu'on n'en peut guère dégager qu'un ou deux traits communs. Aucun d'eux n'a cherché la logique et l'économie secrète de cette existence qui n'eut pourtant pas créé l'œuvre harmonieuse de la *Comédie humaine*, si elle avait été aussi désordonnée ou, si l'on veut, aussi artificiellement ordonnée qu'ils nous la présentent. Comment, aussi, peindre un homme d'une si prodigieuse variété d'esprit et d'habitudes si l'on s'en tient à l'impression d'un instant, aux deux ou trois visites qu'on lui a faites, aux attitudes singulières où les nécessités de l'existence ont pu nous le montrer? Il y a chez tous les êtres, les plus sincères comme les plus criminels, une sorte d'instinct dont la plupart n'ont pas conscience et qui les pousse à se montrer autres qu'ils ne sont

réellement. La nature veut que la femme voile son corps, que l'animal dérobe ses dents et ses griffes, que tous dissimulent leur force. Souvent on ne connaît pas un homme dans la familiarité duquel on a longtemps vécu. Qu'est-ce donc si l'on n'a fait que le rencontrer dans un salon ou un café ?

Ce qui ne trompe pas, c'est la pensée écrite. L'orateur peut mentir, mais non l'écrivain. Ecrire constitue un acte de générosité, de franchise et d'abandon. Vainement l'écrivain voudrait duper ; malgré lui il se confesse.

Pour bien connaître Balzac, il n'est donc besoin que de le chercher dans ses œuvres ; les deux volumes de la *Correspondance* sont là pour nous instruire. Les renseignements du dehors ne peuvent que compléter les aveux souvent involontaires du romancier. Ici est significatif, et bien plus que des anecdotes éparses, le lien qui unit tant d'actes en apparence contradictoires. L'existence se dresse alors à côté du livre comme pour l'illuminer.

C'est le chef-d'œuvre naturel à côté du chef-d'œuvre humain.

*

A la première lecture, non seulement de la *Correspondance*, mais de l'œuvre entière de Balzac, un lecteur de bon sens est surpris de l'absurdité de la légende, si accréditée aujourd'hui, qui veut faire de lui un ascète. Si Balzac n'a pas toujours été le réaliste que l'on prétend, ses portraits de femmes, exacts et délicats, donnent à son œuvre un caractère frappant de vérité. A des peintures si fidèles, tous les dons du romancier : sa faculté d'observation, sa mémoire, son imagination, n'eussent pas suffi, si le modèle n'eût posé plus d'une fois devant ses yeux, s'il n'eût pénétré dans sa vie intime et longtemps vécu dans son atmosphère. Le décor, l'entourage, les événements auxquels sont mêlées ses hé-

roïnes, il faut je ne sais quelle divination plus amoureuse encore qu'artistique pour les imaginer avec tant de justesse; on sent même, dans toute l'œuvre, comme une collaboration mystérieuse. Sans doute, durant ces mois de réclusion volontaire que Balzac passait loin du monde à composer ses ouvrages, enfoncé dans ses rêves, quelque visiteuse familière vint, de temps à autre, rappeler à son génie les formes de la vérité et empêcher ses écarts de crayon.

Ce que Werdet, l'éditeur du romancier, nous laisse entrevoir dans ses souvenirs, nous est confirmé par une lettre de Balzac à sa sœur, Mme Surville. Sous le charme d'une première entrevue avec Mme Hanska, Balzac cherche une confidente de son bonheur et se demande quelle femme, parmi celles qui lui sont chères, serait assez exempte de jalousie pour l'écouter :

« Je ne sais à qui conter cela, écrit-il, et certes, ce n'est pas à dire à elle, la grande madame, la terrible marquise qui soupçonne

le voyage, dégringole de sa fierté et m'intime l'ordre d'aller la retrouver chez le duc de Fitz-James ; ce n'est pas à dire non plus à elle, la pauvre, simple et délicieuse bourgeoise, qui enfin est comme Blanche d'Azay (héroïne du *Péché véniel* dans les Contes drôlatiques). Je suis père — voilà un autre secret que j'avais à te dire — et à la tête d'une gentille personne, la plus naïve créature qui soit, tombée comme une fleur du ciel, qui vient chez moi en cachette, n'exige ni correspondance, ni soins, et qui dit : « Aime-moi un an, je t'aimerai toute la vie. »

« Ce n'est pas davantage à dire à elle, la plus chère, qui a encore plus de jalousie pour moi qu'une mère n'en a pour le lait qu'elle donne à son enfant. Elle n'aime pas l'étrangère, précisément parce que l'étrangère paraît être mon fait.

« Enfin, ce n'est pas à dire à elle, qui veut sa ration d'amour journalière, et qui, quoique voluptueuse comme mille chattes, n'est ni gracieuse, ni femme.

« C'est donc à toi, ma bonne sœur, l'ancienne compagne de mes misères et de mes larmes, que j'ai voulu conter ma joie, afin qu'elle meure au fond de ton souvenir (1). »

Ainsi, au plus fort de cette nouvelle passion, Balzac n'oublie point les anciennes; il a un souvenir attendri pour chacune ; elles demeurent presque au même rang dans sa mémoire, comme des images différentes mais égales dans leur imperfection, de cet amour idéal qu'il ne peut que concevoir.

Dans ce cortège, il y a les correspondantes et les amoureuses ; elles ont souvent les deux rôles. Balzac, toute sa vie, cultiva fort les correspondances féminines. C'était un besoin pour lui de s'épancher, peut-être aussi espérait-il provoquer les confidences. A une inconnue qui signe simplement Louise, il livre ses peines, ses espérances, sans façon, ainsi qu'à une amie de vieille date, et sans avoir

(1) Lettre citée par le vicomte Spœlberch de Lovenjoul dans son livre intitulé : *Un roman d'amour*.

l'air de songer un seul instant qu'elle peut être jalouse ou susceptible. La correspondante, blessée d'une négligence qu'elle prend pour du mépris, cesse d'écrire. Balzac s'en étonne, mais s'en console aussitôt, et, dans une dernière lettre, lui souhaite mille félicités.

Mme de Berny fut la grande affection de cette existence qui en eut beaucoup. Conseillère de l'écrivain, inspiratrice parfois, comme Mme Carraud, elle montra pour Balzac, aux heures difficiles, un dévouement tout maternel. Lorsque Balzac, aux débuts de sa vie littéraire, abandonne l'imprimerie qui devait, d'après ses calculs, lui rapporter une fortune, c'est Mme de Berny qui obtient de sa famille et de ses amis, que les dettes de l'imprimerie soient payées et qu'on empêche la faillite. Plus tard, elle lui prêtait elle-même une grosse somme d'argent.

« Pendant douze ans, écrit Balzac, un ange a dérobé au monde, à la famille, à ses devoirs, à toutes les entraves de la vie pari-

sienne, deux heures chaque jour, pour les passer près de moi, sans que personne en sût rien, deux heures, entendez-vous !

« Sans elle, je serais mort. Elle a souvent deviné que je n'avais pas mangé depuis quelques jours ; elle a pourvu à tout avec une angélique bonté. »

Elle allait chercher auprès de Balzac l'oubli de ses chagrins domestiques qu'elle supportait avec une résignation admirable; les dissipations d'un fils, la folie de sa fille, les brutalités de son mari, ne purent troubler sa douce sérénité. Balzac l'a peinte sous le nom de Mme de Mortsauf. Souvent, quand elle était à Nemours, dans sa maison de La Boulonnière, il venait lui demander la récompense et le délassement de ses longs travaux. Il y avait dans leur liaison quelque chose de cette familiarité tendre qui unissait Rousseau à Mme de Warens. L'amour ne semble être ici qu'une preuve ou un soutien de l'amitié, mais il n'a point ses délices ni ses ivresses :

« Mme de Berny n'était pas jeune, écrit-il

à Mme Hanska, et croyez que la jeunesse et la beauté sont quelque chose. Mon rêve de ce temps a toujours été incomplet. »

C'est pour plaire à Mme de Berny et se persuader lui-même qu'il fit l'apologie des beautés un peu mûres, et se mit à peindre, dans ses romans, ces héroïnes sans jeunesse qui lui conquirent tant de lectrices.

Mme de Berny était, paraît-il, la fille de Hinner, harpiste de Marie-Antoinette. A la mort de son mari, Mme Hinner s'était remariée au chevalier des Jarjayes, qui fut mêlé à tous les complots pour sauver la reine. Mme de Berny était ainsi fort connue dans le monde royaliste et liée avec les familles de l'ancienne aristocratie, les Duras, les Fitz-James, les Biencourt, les Castries. Ses relations, surtout ses renseignements sur les salons et le monde parisien, non moins que ses souvenirs sur l'ancien régime et la Révolution, furent très utiles à Balzac ; elle lui dicta même plus d'une scène, plus d'une description exacte que l'imagination du romancier,

créatrice toujours, transformait à sa mode, comme elle a transformé souvent jusqu'à ses propres aventures.

Mme de Berny collabora donc à l'œuvre de Balzac; elle lui révéla un monde ignoré et l'instruisit de son expérience. Il serait pourtant exagéré, je crois, de prétendre qu'elle a formé l'esprit de l'écrivain, qu'il lui doit beaucoup de sa pensée, par exemple, sa politique royaliste. L'intelligence de Balzac n'est point de celles qui se laissent façonner ni conduire : elle n'a rien de passif; elle pèse, contrôle, recrée tout ce qu'on lui livre ; elle ne se soumet ni aux idées ni aux impressions, encore moins aux jugements des autres. Les *Lettres à l'Étrangère*, plus tard, en seront une preuve. Elles montrent bien comment la plus vive passion ne l'empêcha jamais de garder son indépendance.

La mort de Mme de Berny vint le surprendre loin d'elle, lorsqu'il était absorbé par ses œuvres les plus difficiles et en proie à tous les soucis de l'argent. Il semble avoir éprouvé la

plus grande douleur. Il n'écrit, à ce moment, aucune lettre à ses correspondantes sans leur parler de cette mort et du déchirement de tout son être.

« Mme de Berny, quoique mariée, a été un Dieu pour moi. Elle a été une mère, une amie, une famille ; elle a fait l'écrivain, elle a consolé le jeune homme, elle a créé le goût, elle a pleuré comme une sœur, elle a ri, elle est venue tous les jours, comme un bienfaisant sommeil, endormir les douleurs. Aussi ce souvenir est-il pour beaucoup dans ma vie ; il est ineffaçable, car il se mêle à tout. Il n'y a plus chez moi de larmes que pour deux personnes, pour elle, qui n'est plus, et pour celle qui est encore, et qui, j'espère, sera toujours. »

Mme de Berny ne fut pas la seule de ces amies bienfaisantes ; d'autres femmes, d'esprit plus simple, mais d'une séduction plus vive et plus sensuelle, avaient favorisé les joies et la fortune de l'écrivain. Mme Werdet, la femme du futur éditeur, s'était prise d'un

bel enthousiasme pour les livres, alors peu connus, du grand homme ; elle avait décidé son mari, qui était à ce moment simple commis de librairie chez Mme Béchet, à parler de Balzac à sa directrice, et à lui conseiller de prendre les œuvres du romancier dans sa maison. Werdet parvint à conclure l'affaire. Ce fut un succès inespéré pour Balzac, qui avait toujours les dettes de son imprimerie à payer, était naturellement prodigue, et, gagnant fort peu d'argent, se trouvait dans un extrême embarras. Les douze volumes qu'il avait publiés à cette époque, lui furent achetés 30,000 francs. Mme Werdet ne s'en tint pas là ; elle persuada à son mari qu'il devait quitter Mme Béchet et devenir l'éditeur unique de Balzac ; pendant cinq ans il le fut en effet, et, en outre, il lui servit de banquier. A ce titre il était naturel qu'il fît faillite ; cela ne manqua point et Werdet, dans l'aventure, perdit plus que sa fortune. C'est, je crois, Mme Werdet que Balzac appelle dans sa lettre à Mme Surville, « la délicieuse bourgeoise »,

et qu'il compare à l'amoureuse ingénue d'un de ses contes.

Comment oublier, à côté de Mme Werdet, cette inconnue dont nous ne savons que le nom de Maria, mais à qui Balzac a fait sur la première page d'*Eugénie Grandet*, une dédicace si émouvante ! Et cette sœur du poète, qui savait être, selon les heures, enjouée ou sérieuse, que Balzac emmenait un soir au bal de l'Opéra, et qui, une autre fois, travaillait avec lui à ses livres ; la collaboratrice de ses premiers romans, la correctrice des derniers, à qui il recommandait ainsi son *Médecin de campagne* : « Dis-moi tous les endroits qui te sembleront mauvais, et mets les grands pots dans les petits, c'est-à-dire : si une chose peut être dite en une ligne au lieu de deux, essaie de faire la phrase. »

Si Balzac appelle toutes ces femmes « ses anges », s'il trace d'elles d'amoureux portraits, il faut avouer qu'elles le méritent bien. Jamais homme de génie n'a été entouré

de dévouements plus intelligents, d'amitiés plus désintéressées, plus fidèles.

Et je ne parle pas des maîtresses fugitives ou d'amies moins intimes, comme Mme de Girardin ou Mme Junot, qui, elles aussi, surent venir en aide au romancier.

Comment se fait-il qu'entouré de ces bonnes fées, Balzac ait pu subir l'attirance de deux êtres aussi dangereux que la marquise de Castries et Mme Hanska ? Est-ce le vertige du gouffre qui s'est emparé de lui ? Est-ce la passion des conquêtes difficiles, le goût de l'obstacle, ou simplement ce désir viril et fort de connaître enfin dans la femme, l'adversaire ?



La marquise de Castries, que Balzac a peinte sous le nom de la duchesse de Langeais, est peut-être, de toutes ses amies, celle

qui lui a inspiré la passion la plus vraie, la plus humaine.

C'était une longue femme, aux cheveux blonds et magnifiques, au profil romain et un peu dur, ironique, hautaine, avec des coquetteries, des impertinences, et, par contraste, ayant dans le regard, comme les malades, quelque chose d'attendri et d'implorateur.

A une chasse, paraît-il, la marquise avait fait une chute de cheval fort dangereuse, dont elle n'avait pu complètement se remettre ; elle ne marchait qu'avec peine et passait ses journées étendue sur une chaise longue. Lorsque parut la *Peau de Chagrin* dont Fédora, l'héroïne principale, intriguait tout Paris, la marquise écrivit à Balzac une lettre anonyme où elle lui témoignait son admiration. Admiration discrète, pleine de réserve, et sans doute peu sincère, d'une grande dame assez indifférente à l'art, mais piquée, au fond de sa retraite forcée, par la gloire naissante de l'écrivain, et rêvant déjà d'attacher l'homme à son salon à demi désert. Balzac fut très

sensible aux compliments, répondit, reçut une nouvelle lettre, écrivit encore et, cette fois, demanda à sa correspondante de se faire connaître. Il reçut, pour réponse, une invitation à se rendre rue de Varenne, à l'hôtel de Castries (1).

On devine l'émotion de Balzac, dont la célébrité n'était point encore bien établie, lorsqu'il sut que sa correspondante était une des plus jolies femmes de Paris et appartenait à la plus ancienne noblesse française. Sans avoir la sotte vanité de certains parvenus, il prisait fort d'aussi nobles suffrages, n'ignorant pas combien ils pouvaient être utiles à sa renommée.

La marquise, en se montrant à lui, le conquit tout entier. Par son luxe, sa toilette savante, elle flatta en lui le goût du faste, comme elle sut, par mille louanges délicates,

(1) C'est du moins la légende de cette liaison. D'après M. Hanotaux *(Balzac imprimeur)*, M[me] de Berny connaissait la marquise de Castries; elle lui aurait parlé de Balzac et lui aurait elle-même présenté l'écrivain.

caresser l'orgueil de l'écrivain. Elle fut surtout gracieuse, coquette à ravir, corrigeant ses flatteries de fines insolences et jouant à merveille, pour ceux qui eussent voulu lui répondre sur le même ton, de ces yeux tendres et de ces airs langoureux de malade qui désarment un adversaire. Balzac ne résista point à ce charme multiple et divers. Le rang, la fierté de la marquise eussent suffi à séduire une nature comme la sienne, que le difficile, l'impossible même tentaient ; l'expression de souffrance de la jeune femme le touchait de compassion et était pour lui un nouvel attrait.

Il fut, dès ce moment, un habitué du salon de Castries ; pour être digne de son amie, il change son train d'existence, achète deux voitures, prend deux domestiques, devient élégant. Il essayait de concilier les exigences mondaines avec les obligations de son travail. A Aix-les-Bains où la marquise l'entraîne, il travaille tout le jour et donne la soirée à son amie, qu'il amuse ou tâche d'amuser par ses

Contes drôlatiques et par des fragments de ses nouveaux livres. Mais Mme de Castries, sans être dégoûtée de son homme célèbre, était bien loin de ses premiers enthousiasmes. Les variations d'humeur de Balzac, sa loquacité et son silence, ses élans, ses réserves, ses épanchements, tout ce qu'il y avait d'ingénu dans son égoïsme et dans son amitié, ses confidences d'homme d'affaires suivies de déclarations amoureuses, le mysticisme de Swedenborg, la poésie de Lamartine et les plaisanteries grasses de Rabelais ; des prétentions, des rusticités que viennent couvrir les plus charmantes délicatesses d'esprit et de sentiment ; un savoir vaste, profond, que còtoient des ignorances d'enfant, tant de contrastes violents devaient étourdir, choquer ou agacer une femme du monde, d'esprit superficiel, habituée au ton poli et ordinaire de la bonne société. Plus d'une fois elle dut lancer à Balzac de ces paroles perfides et blessantes qui ne s'oublient point, mais qu'elle rachetait à demi par son charme ou quelque

mot caressant. Balzac n'était point dupe. Il écrit à Mme Zulma Carraud :

« Ici je suis venu chercher un peu et beaucoup : beaucoup parce que je vois une femme gracieuse, aimable ; peu, parce que je n'en serai jamais aimé !... C'est le type le plus fin de la femme, Mme de Beauséant en mieux, mais toutes ces jolies manières ne sont-elles pas prises aux dépens de l'âme !... Je me dis qu'une vie comme la mienne ne doit s'accrocher à aucun jupon de femme, que je dois suivre ma destinée largement et voir plus haut que les ceintures. »

Il ne s'entêtait pas moins à rester près d'elle, conservant je ne sais quel vague espoir. Alors eut lieu, à Aix ou à Genève, un de ces incidents ridicules comme il en arrive dans ces liaisons où l'homme est ardent, confiant ; la femme coquette, indifférente, railleuse. Excès ou manque d'audace, le résultat est le même. Les deux êtres ne sont jamais en communauté charnelle ni sentimentale. Cette fois, l'alliance amoureuse fut brisée ; il n'en subsista que le

lien léger d'une amitié mondaine. Mme de Castries conserva de l'aventure un dépit secret qu'elle laissa voir ; Balzac, un chagrin immense. Ils ne se pardonnèrent jamais, malgré des retours qui eurent parfois des apparences affectueuses. Deux ans plus tard, il lui écrivait :

« Vous avez entremêlé d'amertume ce que vous avez eu la bonté de me dire de flatteur sur mon livre, comme si vous saviez toute la portée de vos paroles et jusqu'où elles vont. J'aurais mille fois mieux aimé vous voir regarder le livre et la plume comme choses à vous, que de recevoir ces éloges. Mais *je ne puis dire ici toute ma pensée ; vous en seriez peut-être étonnée ; elle aurait d'ailleurs besoin de voiles qui prendraient bien du temps*, et il faut, pauvre ouvrier, que je retourne à mon œuvre ; la cloche a sonné dans mon cloître, il me faut achever pour la Revue, *la peinture d'un sentiment si grand par lui-même, qu'il résiste à de continuels froissements : c'est une source où des ingrats puisent sans parvenir à*

la tarir ; je puis peindre ces sortes de sentiments sans crainte d'épuiser ma palette, que le sort a trop chargée, hélas ! Le caractère rieur et enfant, surtout, comme vous dites, *léger*, est un aubier qui m'a préservé souvent ; mais plus souvent aussi le cœur a reçu de vives et saignantes blessures, car notre couleur, à nous, est notre sang ; ainsi l'a voulu Celui qui a tout fait. » (18 octobre 1835.)

Mme de Castries dédaignait ces douloureux reproches ; mais elle témoignait son ressentiment d'une façon plus cruelle. Un soir qu'elle l'avait à dîner, Balzac reçoit une lettre galante, signée d'un nom inconnu et lui demandant un rendez-vous pour le soir même. A peine le dîner est-il fini que Balzac prend congé sous un prétexte quelconque et court au rendez-vous. Qu'y rencontre-t-il ? Une vieille fille fort laide qui apprenait l'anglais à Mme de Castries, et qui s'excuse avec un accent ridicule et les larmes aux yeux, d'avoir obéi à la marquise qui vient d'arranger avec elle cette mystification.

« Quand j'allais dans les hautes régions de la société, dit Balzac à M[me] Hanska, je souffrais par tous les points de l'âme où la souffrance arrive. Il n'y a que les âmes méconnues qui sachent observer parce que tout les froisse et *que l'observation résulte d'une souffrance*. La mémoire n'enregistre bien que ce qui est douleur. »

Cette affirmation, si paradoxale qu'elle soit, n'en est pas moins juste à ce moment sous la plume de Balzac. Au milieu de son cortège de femmes bonnes et généreuses, et dans son naïf orgueil, le grand écrivain fut demeuré étranger au véritable amour, à celui qui abaisse et irrite, qui dompte et révolte. La cruauté inconsciente de la femme amoureuse pour tout ce qu'elle n'aime pas, son indifférence, plus pénible encore que sa haine, il eût ignoré tout cela ou, du moins, il l'eût peint négligemment en homme qui, n'ayant point eu à souffrir certains maux, n'a pu en pénétrer toute la profondeur. Il n'était certainement pas nécessaire à Balzac de connaître tous les personnages

ni d'éprouver lui-même tous les sentiments de la Comédie humaine, mais il devait approcher les principaux types, et ressentir un instant les grandes passions pour en bien peindre les variétés. La foule énorme de ses héros et de ses héroïnes peut se classer en sept ou huit grandes familles : les aventuriers, les soldats, les hommes d'argent, les artistes, les amants, les amoureuses, les ingénues, les dominatrices. Qui croira que la famille des méchantes femmes : M Marneffe, Flore Brazier, les Demoiselles Goriot, et enfin la Duchesse de Langeais seraient de ce monde sans la marquise de Castries ?



Son sentiment pour Mme Hanska semble d'abord lui avoir été funeste; pourtant, si l'homme n'a de cette amitié ingrate rien retiré que des chagrins, l'artiste a pu en faire quelquefois son profit.

A propos de la mollesse et du découragement de Jules Sandeau, qu'il avait recueilli dans son appartement de la rue Cassini, et qui se sauva un beau jour en lui laissant comme souvenir des dettes à payer, il déplorait que l'auteur de *Marianna* n'eût point « cette volonté forte qui permet de se faire les événements de sa vie ». Personne, je crois, ne se fait les événements de sa vie, mais les intelligences savantes et énergiques savent, avec les maux qui leur surviennent, s'accroître en force et en beauté. Balzac en a été un exemple admirable.

Cette liaison avec Mme Hanska commença comme toutes les autres liaisons de Balzac, par des lettres. Il est à remarquer à ce propos, que l'écrivain doit peut-être moins son succès à son génie puissant, à ses créations vivantes, qu'à l'art tout à fait souple avec lequel il a paru flatter, dans quelques-unes de ses œuvres, cette classe de femmes spéciales qu'on pourrait appeler les candidates à l'adultère ; femmes brouillées non seulement avec leur mari, mais

avec elles-mêmes, qui voudraient mais qui n'osent prendre encore un amant, et mettent la pointe du pied dans le vice sans retirer tout à fait l'autre de la vertu. Ces femmes-là sont de terribles épistolières.

La première lettre signée seulement de ce mot « l'étrangère », et portant le cachet de poste d'Odessa, fut adressée à Balzac chez Gosselin, l'éditeur de la *Peau de Chagrin*. Je ne sais si Balzac y attacha une aussi grande importance qu'on le prétend. Il aimait beaucoup à correspondre avec les femmes ; son plaisir était très divers : le besoin de parler de lui, le goût des confidences, le souci de cultiver l'admiration de ses moindres lectrices, tout entretenait cette habitude. Mais cette première lettre de l'étrangère ne semble pas l'avoir bien ému. Il se contenta, comme lui demandait sa mystérieuse correspondante, d'en accuser réception dans le numéro de la *Quotidienne* du 9 décembre 1832. Puis, quand on lui eût dit à quelles personnes sûres il pouvait remettre sa réponse, il écrivit, dans le courant du mois

de janvier suivant, une lettre dont le ton n'est que celui de la politesse et de la vanite flattée. Il était même alors si peu troublé par « son étrangère », qu'il chargeait Mme Carraud de lui répondre à sa place, et, lorsqu'on s'étonnait de son changement d'écriture, il s'excusait par une grosse hâblerie : « J'ai autant d'écritures qu'il y a de jours dans l'année, sans pour cela être versatile le moins du monde. » On sent déjà, dans ces premières lettres, que cette prétendue admiratrice ne comprend rien au véritable génie de Balzac, tout viril, et, il faut le dire, fort peu sentimental, malgré ces correspondances, malgré le *Lys dans la Vallée*. Les grands sentimentaux comme Racine ou l'abbé Prévost, arrivent au ton simple de la passion, sans emphase, avec l'instinct même de leur nature amoureuse ; la langue de *Phèdre*, de *Bérénice*, de *Bajazet*, celle de *Manon Lescaut* sont aussi jeunes, sinon davantage, après les siècles, que la langue de nos plus récentes comédies ; Balzac, au contraire, dont la langue est si naturelle

et si forte toutes les fois qu'il peint des caractères (1), emprunte aux pires romans à la mode son jargon passionné, sans doute parce qu'il ne concevait ou du moins ne ressentait qu'à moitié cet amour tendre, exclusif, à la fois sensuel et caressant, où l'orgueil et l'égoïsme n'existent plus. C'est pourtant là que l'étrangère prétendait le conduire ; la *Peau de Chagrin* l'avait choquée ; les *Contes drôlatiques* devaient la blesser encore davantage. Plus tard les chefs-d'œuvre les plus accomplis comme la *Vieille Fille*, la laissèrent indifférente. Balzac ne sait trop comment s'excuser d'avoir produit des livres si licencieux ; la faute en est, écrit-il, à ses contemporains dont le goût est blasé et qu'il faut frapper fort pour

(1) Les corrections sans fin que Balzac fait subir à son style n'ont point pour but de mignardiser, mais de l'éclairer, de le rendre plus net, plus concis, plus ordonné. C'est la grande richesse de la pensée qui la rend difficile à dégager. Il n'a point la correction puérile de Flaubert qui ne voit que l'ornement oratoire de la phrase. Balzac a, du style, la conception de nos grands écrivains du XVII[e] et du XVIII[e] siècles, et de fait, plus d'une fois, il atteint leur énergie et leur ampleur.

émouvoir. Du moins demande-t-il qu'on ne juge pas l'homme d'après certaines peintures de ses ouvrages. Enfin, avec une politesse assez dédaigneuse, il dérobe aux jugements de sa correspondante les *Contes drôlatiques*, dont la langue farcie d'archaïsmes doit nécessairement lui échapper.

Les deux lettres que nous connaissons de l'Étrangère n'ont rien en effet qui laisse deviner une femme supérieure. On y découvre seulement un esprit exalté, plein de prétention et vaguement somnambulesque.

« L'union des anges doit être votre partage, dit-elle à Balzac. Vos âmes doivent avoir des félicités inconnues. L'étrangère veut être votre amie ; elle aussi sut aimer, mais c'est tout. Oh ! vous me comprendrez... Une vérité éternelle m'anime, je le sens ; elle m'enflamme ; vous seul pouvez la comprendre et décrire ces battements d'amour pur, sacrés... »

Il est à croire que Balzac se fût peu soucié de ces griffonnages sibyllins sans un incident qui vint le frapper comme un avertissement

providentiel. A ce moment il écrivait son livre mystique de *Séraphita*. Une amie, Mme de Berny peut-être, lui en avait donné le sujet, au cours d'une conversation ; la mère du romancier, qui possédait les œuvres de Swedenborg, l'avait documenté. Balzac, comme il en avait l'habitude chaque fois qu'il épousait une idée, en était l'adorateur et l'esclave ; ivre de découvrir les relations mystérieuses des êtres, il ne dédaignait pas d'assister à des séances de magnétisme et de consulter des somnambules. Or, tout en achevant *Séraphita*, il eut l'idée d'un livre qui fût aux hommes comme une nouvelle Imitation, un livre de morale chrétienne : le *Médecin de Campagne*. Le jour même où cette nouvelle conception venait d'absorber sa pensée, il reçut de l'Etrangère, l'envoi d'un volume richement relié en maroquin vert : l'*Imitation de Jésus-Christ*.

La correspondance d'idées était un peu factice, mais c'est le propre des gens qui s'occupent de magnétisme de ne pas être trop diffi-

ciles sur les faits qui paraissent concorder avec leurs théories. Au besoin le désir et l'imagination les créeraient de toutes pièces. Balzac n'eut donc point de peine à reconnaître dans l'Etrangère l'âme sœur, « l'étoile » de sa vie; dès lors il lui voue un amour idéal, le ton de ses lettres se transforme, il s'abandonne à des transports passionnés que seule lui inspire son imagination.

Le mysticisme momentané (1) de Balzac ne fut pas, on le pense bien, la seule raison de ces subites ardeurs. Le souvenir de Mme de Castries le poursuivait encore douloureuse-

(1) Il n'y a pas à se tromper là-dessus. L'œuvre de Balzac est anti-mystique; son vaste esprit s'intéressait à tout ce qui est humain, à tout ce qui est l'épanouissement comme la corruption de l'esprit. Le mysticisme a donc une place dans son œuvre, mais une très petite. *Seraphita* est un caprice. On aurait tort d'y chercher l'esthétique du romancier. Trois ans après la publication de ce livre, il écrivait à Mme Hanska : « Je vois avec peine que vous lisez des mystiques. Croyez-moi, cette lecture est fatale aux âmes constituées comme la vôtre. C'est du poison, c'est un enivrant narcotique. Ces livres ont une mauvaise influence. Il y a les folies de la vertu, comme les folies de la dissipation... Je vous adresse à ce sujet une humble prière. Ne lisez rien de ce genre, j'y ai passé, j'en ai l'expérience. »

ment. Il avait soif d'une nouvelle affection, qui lui fît oublier l'ancienne et rafraîchît la blessure brûlante de son orgueil. Il se lamentait sur sa destinée. « Ecrire des drames froids, s'écriait-il, et garder un drame qui brûle le cœur et la cervelle! » Il était impatient de confidences.

Cependant l'Etrangère écoutait les prières de Balzac, consentait à se laisser voir. Elle lui donnait rendez-vous à Neuchâtel. Avec quel empressement Balzac arrange ses affaires toujours embrouillées, quitte ses travaux les plus chers, se procure de l'argent et accourt de Paris vers l'inconnue! Elle lui avait ménagé une épreuve. Il devait la reconnaître entre plusieurs femmes sur une promenade de la ville. Enfin ils se rencontrèrent.

Balzac, qui la voyait toujours à travers son imagination, fut enthousiaste de cette femme à l'air hommasse, aux traits durs, au grand front. Une bouche petite et ronde, enfantine, qui seule faisait l'attrait de ce visage ingrat, suffit à le ravir; la robe violette qu'elle por-

tait avec assez d'élégance acheva sa séduction. Quels furent alors les sentiments de l'Etrangère? La physionomie de Balzac, grosse, rouge, réjouie, même vulgaire au premier aspect, n'était point faite pour séduire une mystique; mais il avait un tel désir d'être heureux et d'aimer! Il eut des paroles si tendres et si flatteuses! Il lui imposa la force de son rêve; auprès de lui, quelque temps, elle le subit, domptée.

Et puis Balzac était le nouveau, l'aventure; elle se répétait à elle-même : c'est un grand homme! Elle ne le croyait pas sans doute, mais on le lui avait tant dit!

Elle se fit connaître, et Balzac se persuada que c'était bien elle qui devait remplacer Mme de Castries. Elle appartenait, comme la marquise, à la haute aristocratie. Polonaise, descendant des Rzewuski, elle avait épousé le comte Venceslas de Hanski, et avait de lui un enfant, une fillette qu'elle appelait Anna; le comte était fort riche, mais de vingt ans plus âgé qu'elle, et d'humeur assez déplaisante,

il n'avait rien qui put inspirer l'amour, ni même quelque attachement. Il accompagnait sa femme à Neuchâtel. M[me] Hanska jugea prudent, pour ne pas éveiller ses soupçons, de lui présenter l'écrivain avec lequel, par hasard, il s'entendit à merveille.

On peut croire que durant les quelques jours qu'il passa auprès de l'aimée, Balzac se grisa encore l'imagination. Il partit, ivre de bonheur, emportant sans doute plus que des promesses, — des souvenirs de chaudes voluptés. Malgré son rang social, la comtesse vivait dans la retraite une partie de l'année : elle habitait seule avec son vieux mari, le château de Wierzschovnia en Ukraine ; il est probable qu'en dépit de son mysticisme et de sa dévotion, elle se plut à oublier à côté de son génial ami, les heures moroses d'un demi-veuvage (1).

(1) « Je suis heureux, très heureux en pensée », écrit-il à sa sœur, de Paris, « en tout bien, tout honneur encore », ajoute-t-il. Mais, en même temps, il écrit à M[me] Hanska : « Nos corps ont fait alliance comme nos âmes. » Et il la

Balzac était triomphant. Sans négliger ses autres maîtresses et confidentes, il donnait la place d'honneur dans son amour à Mme Hanska. L'affront que lui avait fait la Castries était vengé. C'était un succès d'orgueil, de vanité, de sensualité virile.

Il avait laissé, dans son entrevue de Neuchâtel, tout mysticisme. Mais promptement, avec sa faculté ou peut-être sa volonté de grandissement et d'idéalisation, il relève, il embellit ses amours. Dans ses nouvelles lettres, Mme Hanska est tantôt l'étoile, tantôt une maîtresse adorée, à moins qu'elle ne soit une simple confidente, mais c'est qu'alors Balzac s'est oublié. Il y a surtout dans les lettres qui suivent l'entrevue, des mots charmants, enfantins, qui sentent la passion : « Mon Dieu, s'écrie-t-il, que les riches sont heureux ! Ils vont en poste et volent comme les hirondelles. Mais ma pensée va plus vite,

détourne d'aller voir un jésuite de Genève à qui sans doute elle voulait confesser un amour qui n'était plus innocent.

et, toutes les nuits, elle glisse autour de ton cœur, de ta tête, elle te couvre! »

Mais à côté de traits délicieux, que de phrases inutiles et qu'on sent n'être, même aux yeux de Balzac, que du remplissage! Plusieurs lettres se terminent par des « Allons, adieu! » qui laissent deviner l'impatience. Ce devoir d'écrire toutes les semaines, que, dans son désœuvrement de femme abandonnée, lui avait imposé M[me] Hanska, devait beaucoup lui coûter au milieu de tant de travail et d'affaires. Et puis, quelle triste obligation de repasser ses journées de peines et ses misères anciennes! Il faut vraiment que Balzac ait possédé en lui une joie énorme pour ne pas s'être laissé abattre au souvenir de ces soucis qu'on multipliait en lui demandant de les raconter. Ses fatigues, son travail forcé, ses embarras d'argent, tout pour lui devient motif d'orgueil. Il tire des satisfactions de ce qui humilierait et chagrinerait les autres. Je ne connais pas de plus beau bréviaire d'énergie.

Tantôt c'est sa règle de vie dont il est fier : seize, dix-huit heures de travail tous les jours ; et il s'exalte à la pensée des œuvres qu'il compose sans relâche ; tantôt c'est sa façon adroite, à la « Figaro », de triompher des difficultés de la vie. Racontant comment il a pu trouver 6,000 francs dans sa journée, il écrit joyeusement :

« A quatre heures me voilà libéré, mes paiements d'aujourd'hui préparés, me voilà tranquille pour un mois. Je me rassieds sur ma fragile escarpolette et mon imagination me berce. *Ecco signora!* Ma chère fidèle épouse, ne vous devais-je pas ce fidèle tableau de votre ménage à Paris. »

Je pense, contrairement à Balzac, qu'elle s'en fût bien passée. Cette grande dame, très indifférente en somme aux misères de son ami, n'avait point l'âme assez simple pour ne pas être fort choquée de ces histoires d'argent. Plus d'une fois Balzac lui écrit : « Vos lettres me percent le cœur. » La sérénité qu'elle montre devant les chagrins, les con-

solations niaises et froides qu'elle lui envoie, les petites tracasseries qu'elle lui ménage, lui écrivant un jour, par exemple, qu'elle a entendu dire à sa tante qu'il était joueur et débauché, tout cela devait l'exaspérer. Avouons-le, il ne la ménageait pas non plus. Il lui jouait cette comédie amoureuse qui, pour être très variée, n'en était pas moins la même qu'il avait jouée à toutes ses maîtresses. Balzac ne s'assouplissait point aux caractères des êtres qu'il fréquentait. Il s'abandonnait à son sentiment du moment sans se demander s'il pouvait plaire. Il étalait, sans déguisement, son naïf égoïsme; avec complaisance, il énumérait à son amie les plaisirs qu'il avait goûtés sans elle. Puis, à chaque instant, il lui rappelait le souvenir de Mme de Castries, pour le maudire ou pour s'en moquer, mais cette persistance de la mémoire montrait bien que l'image le suivait partout.

« J'ai pleuré, dit-il, sur le chemin de Diodati lorsqu'après m'avoir promis tout autant de caresses que tu m'en as accordées, une

femme a pu, d'un seul mot, couper la trame qu'elle avait paru prendre plaisir à tisser. »

Et il déplorait le malheur de sa destinée qui lui avait refusé les ivresses du véritable amour. « Ce qu'il me fallait, c'était Diodati ! » s'écriait-il avec regret, tandis que Mme Hanska lui demandait s'il la trouvait moins belle que Mme de Berny. Les deux amants ne péchaient point par excès de délicatesse !

Les lettres n'étaient pas, non plus, très variées; Balzac, allant fort rarement dans le monde, avait peu d'anecdotes à conter. Quelques aventures d'artistes, ses sentiments, ses travaux et ses affaires, on n'y trouve rien de plus, et une étrangère, avide de scandales parisiens, ne pouvait s'estimer bien servie. Heureusement pour elle, cette correspondance eut son petit incident dramatique ou plutôt comique. Le comte Hanski surprit deux lettres de Balzac, d'une allure enflammée, et qui ne prêtaient à aucune équivoque. Le romancier, prévenu par son amie, trouva un

stratagème ingénieux. Il écrivit au comte Hanski, le priant de le réconcilier avec la comtesse, très irritée, prétendait-il, d'un envoi qu'il lui avait fait uniquement pour lui obéir : autrefois, soi-disant, elle lui avait demandé de composer pour elle deux lettres, purement littéraires, d'un amant à sa maîtresse. Il n'était coupable, ajoutait-il, que de ne pas lui avoir rappelé un caprice dont elle n'avait pas gardé le souvenir. Le comte Hanski n'eut pas de peine, on se l'imagine, à renouer l'amitié de Balzac avec sa femme et à obtenir un pardon qui n'était qu'une ruse.

Balzac, par politique, par amitié peut-être, se montrait plein d'attentions pour ce mari difficile, qui ne s'accordait avec personne. Il flattait ses manies de collectionneur, lui envoyait des autographes de Rossini, de Silvio Pellico, et les moindres billets qu'il pouvait trouver d'artistes célèbres ou inconnus.

Cependant le comte Hanski vint à mourir. Sa veuve était libre à présent d'exécuter la promesse qu'elle avait faite à Balzac lors de

leur première entrevue, à Neuchâtel. Treize ans s'étaient écoulés depuis. L'amour de Balzac que rien n'alimentait, que l'imagination, avait certainement beaucoup perdu de son feu devant cette femme glacée que seuls l'ennui, la curiosité, l'attrait de la célébrité, je ne sais quelle exaltation mystique avaient rapprochée de l'écrivain. Les lettres d'alors n'ont plus leur tour sensuel ni leur familiarité ; des deux correspondants, c'était Mme Hanska, si impatiente, si exigeante d'abord, qui s'était lassée la première ; elle faisait longtemps attendre ses réponses. Elle devait être de plus en plus blessée de ce qui lui apparaissait dans la vie du romancier comme les pires désordres. Le succès de certains de ses livres n'avait point enrichi Balzac ; il fuyait ses créanciers de logis en logis, quittant la rue Cassini pour la rue des Batailles, forcé d'abandonner la misérable maisonnette qu'il avait achetée aux Jardies, ou se cachant rue Raynouard (1) sous un

(1) C'était autrefois la rue Basse de Passy.

autre nom. La malchance semblait le poursuivre : ses pièces tombaient à la première représentation ; les journaux, envahis par la politique, ne publiaient plus de romans. Mme Hanska n'a même pas l'air de comprendre la détresse de son ami. Elle lui envoie des encouragements tranquilles et de banales consolations. Balzac en est un jour révolté.

« Ah ! je vous trouve enfin excessivement petite, lui écrit-il, et cela me fait voir que vous êtes de ce monde. Ah ! vous ne m'écriviez plus parce que mes lettres étaient rares. Eh bien ! elles étaient rares parce que je n'ai pas toujours eu l'argent pour les affranchir, et que je ne voulais pas vous le dire. Oui, ma détresse a été jusque-là, et au delà. Oui, j'ai eu des jours où j'ai fièrement mangé un petit pain sur les boulevards. L'affaire Peytel (1) me coûte 10,000 francs. Oh !

(1) Peytel était un notaire de Belley que Balzac avait connu autrefois à Paris et qu'on accusait d'avoir assassiné sa femme. Balzac crut à une erreur judiciaire ; il défendit Peytel dans d'éloquents articles du *Siècle*. Peytel n'en fut pas moins condamné à mort et exécuté.

comme je n'aime pas votre manque de confiance ! »

Balzac ne devait plus se faire de grandes illusions sur l'amour de Mme Hanska, mais il s'était juré de la conquérir. Son mariage était pour lui une sorte de gageure. Il y voyait aussi plus d'un avantage ; on s'était, par exemple, toujours moqué de ses prétentions nobiliaires, de ses armoiries (1). L'honneur de ce mariage aristocratique devait rejaillir sur son nom et en consacrer la noblesse. Ainsi l'intérêt achevait ce qu'avaient commencé l'amour et le mysticisme.

Mme Hanska, aux sollicitations pressantes de Balzac, se dérobait toujours. Tantôt c'était l'empereur de Russie dont le consentement était nécessaire et qui ne voulait pas l'accorder. Tantôt c'étaient ses enfants dont elle ne pouvait se séparer. Elle espérait

(1) Le père du romancier, avocat au Conseil sous Louis XVI, portait la particule devant son nom. Mais il descendait d'une famille de cultivateurs languedociens, les Balsa. Il s'était établi au commencement du siècle à Tours, où naquit Balzac.

bien lui échapper. Elle affolait Balzac en arrangeant des rencontres à l'étranger qu'elle remettait à plus tard; elle bouleversait de mois en mois les projets de l'écrivain qu'elle empêchait de travailler régulièrement, d'exécuter ses contrats et de se libérer de ses créanciers. C'est à cause d'elle que *Les Paysans*, l'une de ses plus belles œuvres, est restée inachevée; c'est à cause d'elle que, durant ses cinq dernières années, Balzac cesse de produire et ne publie que des livres écrits antérieurement. Elle n'était presque point touchée de tant de sacrifices; elle semblait même devenir de plus en plus insensible, indifférente. Un premier voyage en Russie, au château de Wierzschovnia, où Balzac s'était fait inviter, n'eut aucun résultat.

Moins d'un an après, il retournait la voir. Souffrant d'une maladie de cœur, brisé par l'énorme travail auquel il se condamnait depuis vingt ans, il n'avait plus, pour se soutenir, que son courage, l'espoir que sa forte volonté, sa présence la décideraient

enfin. Le désir qu'il avait d'être aimé le portait à croire qu'il l'était en effet. Mme Hanska montrait pourtant la même indifférence polie ; mais plus maîtresse de son attitude et de ses paroles que de sa plume, elle cachait mieux sa froideur en sa présence que dans ses lettres. Sa bienveillance semblait inaltérable et pouvait quelquefois le tromper.

Cependant le climat de l'Ukraine lui était contraire, ses souffrances augmentaient. Son cerveau un moment fut atteint. On craignit une fièvre cérébrale. Puis le malade parut se remettre.

Ce fut dans cette sorte de convalescence, que Mme Hanska consentit enfin brusquement à l'union si longtemps espérée. Peut-être eut-elle un moment de pitié, peut-être songea-t-elle, à la vue du pauvre malade si changé, si affaibli, que sa promesse ne l'engagerait pas longtemps ; peut-être enfin y eut-il là, comme dut le penser Balzac, la victoire d'une volonté impuissante à changer

un cœur, certes ! mais pouvant modifier une résolution timide et inquiète.

Quelque temps après, le 14 mars 1850, le mariage était célébré à l'église Sainte-Barbe de Berditchef. La joie de voir exaucé ce désir de seize années rendit pour un moment la santé à Balzac. Son imagination l'emportait de nouveau. Il pensa que le jeune amour qui les avait unis à Neuchâtel était revenu et leur ménageait de nouvelles joies.

« Il y a donc depuis vingt-quatre heures, écrit-il à sa sœur, une Mme Eve de Balzac, née comtesse Rzewuska ou une Mme Honoré de Balzac, ou Mme Balzac aînée. Que t'en dirai-je encore ? Elle peut être enviée... C'est bien le diamant de la Pologne et le joyau de cette vieille et illustre famille Rzewuski. »

Balzac rentrait avec sa femme à Paris à la fin de mai 1850. Il venait habiter ce petit pavillon de la rue Fortuné, « la Folie Baujon », qu'il avait acheté à la suite d'une affaire heureuse, mais qui n'était pas encore complètement payé. Depuis trois ans il y entas-

sait des tableaux, des œuvres d'art dont quelques-unes, dit-on, étaient précieuses.

Il y eut, à leur arrivée, un incident étrange; le concierge qui gardait le pavillon était devenu subitement fou et refusa de leur ouvrir. Balzac et Mme Hanska furent vivement émus. Leur imagination superstitieuse vit dans l'aventure un mauvais présage.

En effet, à partir de ce jour, le mal dont souffrait Balzac fit d'énormes progrès. Balzac ne pouvait plus écrire ni même ouvrir un livre ; il était pris à chaque instant de suffocations. Le cœur, le foie, les poumons étaient attaqués. Cette robuste charpente cédait de toutes parts. Il avait trop exigé d'elle ; il mourait de sa vaste et magnifique ambition.

Théophile Gautier, Victor Hugo vinrent le voir et ne le reconnurent plus. Nulle femme ne veillait à son chevet. « Madame est partie », dit le valet de chambre à Victor Hugo qui s'étonnait de cette solitude dans un pareil moment. Le grand amoureux, le grand

peintre féministe, le favori des bonnes fées mourait seul.

Que s'était-il passé ? On l'ignore, mais admettons que Balzac ait été injurieux et brutal à l'égard de sa femme, ce qui d'ailleurs serait assez extraordinaire : la maladie, les souffrances n'étaient-elles pas pour lui une excuse ? Et si on méconnaissait la gloire de l'écrivain, ne devait-on pas avoir des égards pour un ancien ami dont les médecins avaient déjà condamné l'existence ?

Il n'en fut rien. Les soins qu'aurait eus pour lui la dernière des créatures, que peut-être même eût été heureuse de lui rendre la marquise de Castries, parce qu'elle était femme ; cet être froid, sans sexe, sans cœur, monstrueux même, car elle n'avait pas la simple compassion de l'animal, M[me] Hanska les lui refusait. On peut un jour honorer et même béatifier cette polonaise. La page de Victor Hugo qui la dénonce, est immortelle, et immortelles aussi les lettres à l'Etrangère.

Etrangère, certes, elle l'était, à la pensée comme à la charité humaines !

Honoré de Balzac mourut le 20 août 1850.

Quelques jours après étaient vendus au poids du papier et dispersés çà et là les manuscrits de son œuvre, parmi lesquels se trouvaient plusieurs livres inédits. Quelques-uns furent sauvés comme miraculeusement. Le vicomte Spoelberch de Lovenjoul, qui les a recherchés avec un soin pieux, en a découvert jusque chez un épicier.

Mme de Balzac vécut avec sa fille, la comtesse Mniszech, à Paris et dans sa propriété de Villeneuve-Saint-Georges. Elle se fit connaître par un gaspillage inouï, la ruine d'une fortune qui était considérable, et le mépris qu'elle affichait pour la mémoire de l'homme de génie qui lui avait donné son nom.

Elle n'a pu laisser d'ombre sur cette noble existence. Balzac n'en est que plus grand d'avoir puisé en lui seul sa force et de ne s'être soutenu que par une illusion.

II

LA SENSUALITÉ DE STENDHAL

II

LA SENSUALITÉ DE STENDHAL

Henri Beyle vécut sans songer à ses disciples ; cette charité eût été excessive; ils n'étaient pas encore nés. Mais il s'inquiéta beaucoup de sa biographie. Il la voulait noble et héroïque. S'il n'avait écrit ses mémoires avec le plaisir des confessions sincères, et si des éditeurs aussi probes que Messieurs Jean de Mitty et Casimir Striensky ne s'étaient donné la peine de nous les transcrire, nous pourrions avoir de grands doutes sur leur véracité. Nous n'en avons plus aujourd'hui que de légers, ceux dont on ne s'affranchit guère en écoutant des confidences. De

fait, qu'on lui ait prêté de l'esprit, et qu'il se soit quelque peu travesti dans ses papiers d'héritage, il avait trop aimé les mascarades du carnaval italien pour qu'on puisse s'étonner de l'aventure. Une existence qui change de peau, de forme, et se confond avec une autre, une existence de rêve ou d'emprunt a de quoi flatter la fantaisie d'un galant homme bien plus que le genre cornélien, doctrinaire, tout d'une pièce. Mais, au bal, sous le masque et dans l'ampleur d'un domino, on découvre plus d'un trait et d'une grâce. De même avec notre Beyle : qu'il déguise les événements, malgré lui, l'homme se laisse entrevoir. Des coins de visage restent dans l'ombre : nous les y laisserons. Nous ne sommes pas des psychologues. Nous ne croyons pas que l'homme soit un mécanisme, ni qu'on puisse le démonter. Nous voulons le voir vivre : c'est bien assez. Le voir vivre tel qu'il était et sans vains regrets et sans blâme et sans sermons. Nous ne nous plaindrons pas comme ces gosses qui ne sont jamais satisfaits de

leurs étrennes, qui eussent voulu le jouet de telle façon, et de telle autre, et qu'il marchât, par exemple, à reculons au lieu de se porter en avant. Nous bénissons l'œuvre charmante de la nature, dans ses excès, dans ses défauts. Nous n'avons pour but que d'en jouir et d'en amuser, s'il est possible, notre entourage.



A Grenoble, Henri Beyle, à douze ans, avec ses yeux noirs, brillants, profonds, vifs, dans une tête un peu forte, bien en chair, rouge et fraîche de gros garçonnet vigoureux, amusait et effrayait les fillettes de son âge, sa sœur Pauline, ses tantes, l'une bigote, l'autre « d'âme Cornélienne » et jusqu'à son père, homme grave, fin, sec, laid, silencieux, pour qui son fils ne fut jamais qu'un créancier donné par la nature. En pleine révolution,

quand on coupait les têtes d'aristocrates trop riches et qu'on poursuivait les prêtres qui n'avaient pas prêté serment, Henri Beyle se déclarait au milieu de toute la famille effrayée, un jacobin intraitable, sans trop savoir pourquoi, d'ailleurs : surtout par plaisir de faire de l'opposition. Il a toujours aimé contredire ; c'est peut-être le secret de son génie, vrai et paradoxal. A prendre le contre-pied de la foule, un homme réfléchi court la chance d'avoir toujours raison, mais on sent que chez Beyle c'était une méthode. Il eût préféré se tromper seul que de voir juste avec toute l'humanité. De là des imprudences, des audaces délicieuses mais parfois inutiles et compromettantes.

Il n'avait plus sa mère. Bien qu'il ne fût âgé que de sept ans lorsqu'elle mourut, et, que chez un enfant, les sentiments ne soient pas d'ordinaire très profonds, il prétend l'avoir beaucoup aimée, d'un amour sensuel qui n'apparaît guère que dans l'adolescence. C'était d'ailleurs une jolie femme, grassouil-

lette, aux yeux tristes, ayant les traits nobles et beaux. Il se rappelait plus tard, avec exagération peut-être, l'espèce d'ivresse qu'il éprouvait à l'embrasser et son horreur jalouse à l'arrivée de son père. La maturité, la vieillesse proche n'ont pas effacé en lui le souvenir de la belle gorge nue qu'il couvrait de baisers, ni d'autres grâces plus secrètes dont il eut une fois, à la campagne, la vision rapide, certain soir que Mme Beyle, pour regagner son lit, enjamba le matelas où Henri était couché, avec une agilité quelque peu immodeste.

Son grand père maternel seul pouvait bien le comprendre ; ce devait être piquant d'entendre les causeries de ce gamin curieux, avisé, avec ce vieillard tendre et indulgent qui avait à la fois la connaissance des hommes et des livres. Son oncle, M. Gagnon, était un galantin ; il portait une perruque poudrée, ronde, à trois rangs de boucles, parce qu'il était docteur en médecine, et docteur à la mode parmi les dames, accusé même d'avoir été l'amant de

plusieurs. « Je suppose, dit Beyle, que mon oncle recevait les cadeaux de ses maîtresses riches, et avec cet argent s'habillait magnifiquement et entretenait ses maîtresses pauvres. » Madame de Montmort, le modèle qui avait posé pour la malfaisante héroïne du roman de Laclos, Madame de Merteuil, cette conseillère perfide de séductions et d'adultères, vivait encore. C'était une vieille dame que l'âge avait rendue respectable, qui boitait et donnait des noix confites aux enfants : Beyle vit cette fin des mœurs de Madame de Montmort comme un enfant dévoré par un tempérament de feu peut voir des choses dont tout le monde évite de lui dire le fin mot.

Et encore les tantes seules devaient être bien discrètes. Son précepteur, M. l'abbé Raillane, était, nous apprend-il, un noir coquin, petit, maigre, très pincé, le teint vert, l'œil faux, avec des sourcils abominables. On le soupçonnait d'avoir, dans une famille, donné un peu trop d'extension au sens du mot pédagogue ; sa sollicitude pour ses élè-

ves, surtout quand c'étaient de jolis garçons, allait à une extrême tendresse. Avec de tels maîtres et une nature si fougueuse, Beyle ne devait guère s'exercer à la vertu. Les gronderies de son père, de sa tante Séraphie et de son précepteur n'avaient d'autre effet que de le rendre plus obstiné et d'exagérer ses défauts. Il fuyait ces êtres qu'il détestait pour aller causer avec son grand-père et cette tante Elisabeth qui lui donnait des leçons « d'espagnolisme ». Il entend par là le goût de l'honneur, de l'héroïsme, le mépris d'une conduite uniquement intéressée, de ce que les niais appellent le sens pratique et qu'il appelait, lui, le côté Chrysale (du bonhomme Chrysale, des *Femmes savantes*, qui veut que ses filles soient surtout de bonnes ménagères). Il fera le compte un jour de ce que lui a rapporté son espagnolisme. S'il a étouffé en lui le génie comique en le détournant de tout ce qui est bas, il l'a aussi préservé du dégoût en l'éloignant des femmes un peu bourgeoises et vulgaires qui eussent amoindri sa passion.

A plus de cinquante ans il n'est nullement blasé. Ainsi, à ses yeux, le mal est compensé par le bien. Je crois, cependant, que l'espagnolisme de sa tante Elisabeth n'a eu pour résultat heureux que d'inspirer à Beyle l'adorable portrait de la comtesse Pietranera dans la *Chartreuse de Parme*. En revanche, il lui a donné toutes sortes d'affectations que son génie a su rendre amusantes, mais qui l'embarrassèrent plus d'une fois au point de paralyser ou de rendre inutiles ses heureuses facultés. L'insuccès de son œuvre, les soucis et les maux de son existence viennent uniquement de cette contrainte incessante qu'il imposait à sa vraie nature, pour être grand et désintéressé.

« Quel est mon caractère? s'écrie-t-il. Je serais bien en peine de le dire. Peut-être verrai-je la vérité à soixante-cinq ans, si j'y arrive. »

Il croit rire, mais à force de ne s'attacher qu'à des détails et à des subtilités, il a perdu le sentiment des ensembles. Chose étonnante,

cet homme d'esprit qui note si délicatement ses moindres actes, ses moindres désirs, a passé toute sa vie à s'ignorer.

Beyle n'était pas du tout le maladroit ni le rêveur qu'il veut paraître. Il a beau citer des vers, avoir sans cesse des traits exquis comme lorsqu'il s'apitoie sur les tilleuls du Ministère de la guerre : « Leur sort me fit pitié : être ainsi taillés ! Je les comparais aux beaux tilleuls de Claix, qui avaient le bonheur de vivre au milieu des montagnes. » Il a le frisson du poète, il n'en a pas l'émotion profonde et jaillissante. En vain prétend-il dans ses lettres à sa sœur tracer des tableaux romantiques d'orages et de tempêtes. Il avoue lui-même qu'il passe les descriptions dans les livres de Rousseau. Il craignait toujours de perdre terre. Avoir du bon sens avec profondeur ! s'écrie-t-il. C'est là son désir. Cela n'exclut pas l'ambition, ni l'habileté, mais, au moment favorable, l'espagnolisme de sa tante Elisabeth venait rehausser, au lieu de le contenir, son naturel fier, em-

porté, et brisait tout ce qu'avait préparé son esprit.

En dépit de ces leçons d'espagnolisme, l'adolescence de Beyle s'écoulait dans une continuelle ivresse sensuelle. Elle éclate à une promenade aux Echelles, dans les environs de Grenoble. A Pont-de-Claix, sa tante, Camille Poncet, en descendant de charrette, accroche sa jupe et, un instant retroussée, laisse voir le haut de sa jambe à l'endroit où elle commence à s'arrondir avec le plus de plénitude. L'apparition soudaine de ces belles cambrures, la blancheur de cette peau, transportent Beyle. Mais voici, aux Echelles, une jeune fille, grande, toute gaie d'avoir échappé au tribunal révolutionnaire et aux prisons de Lyon : Mlle Cochet. Elle babille avec son amant sous les yeux indulgents de sa mère. Beyle s'éprend vite de la jeune fille. Il y a aussi Fanchon, une servante que presse beaucoup l'oncle Gagnon. Elle n'est pas jolie, mais si vive, si riante, si libre d'allures ! Elle tente bien Beyle. Autour d'elles le pays est

charmant. La maison des Echelles se trouve dans la montagne, entourée de balcons de bois qui dominent le torrent de Guiers et le jardin assombri par des pins et de grands hêtres. On va visiter l'après-midi les grottes voisines. Ces jeunes femmes courbées, ramassées, arrondissant leurs chairs saillantes et qui, en sortant de l'obscurité, ont de grands éclats, courent, se poursuivent, glissent, tombent parfois au milieu des sapinières, affolent Beyle. Ses yeux étincelants de désir vont de sa tante Camille à Mlle Cochet. « Tu es laid, dit le grand-père qui est de la promenade, mais les femmes ne te reprocheront jamais ta laideur, car tu as de la physionomie. » Mlle Cochet rit au jeune garçon ; seulement son amant est auprès d'elle, vite le petit Beyle est oublié. Il ne pardonne pas ce dédain ; rageusement il se sauve, jette de loin des pierres à ces sottes qui osent mépriser son amour, puis il s'en va lire dans sa chambrette, — et non pas seulement des yeux, — *Félicia ou mes fredaines*, ou bien encore songer à ce

beau tableau de l'atelier de Roy où des femmes nues, comme dans les marines de Vernet, se baignent gaiement.

Lectures et imaginations dangereuses, eût dit M. Tissot, mais Beyle n'était pas un débile enfant, et il pouvait les supporter. Une lecture beaucoup plus dangereuse et qui devait laisser autant de traces sur sa jeune imagination que les leçons d'espagnolisme, ce fut *la Nouvelle Héloïse*. Vainement le livre plus tard lui parut pédantesque et illisible. La première fois qu'il l'ouvrit, il ne se connut pas de jouissance. Il s'enfermait dans sa chambre, se mettait au lit et restait la nuit entière courbé sur le volume. C'est *la Nouvelle Héloïse* qui devait lui inspirer ce culte et cette recherche de l'amour-passion, assez étrange chez un homme d'une sensibilité très fine, mais très mobile.

Beyle grandissait au milieu de ces désirs, de ces lectures. Les mathématiques qu'il étudiait alors, lui donnaient cet esprit net, concis, ce goût des formules que l'amour ne fera

point oublier, et qui s'y mêle, dans ses livres, non sans une certaine bizarrerie. Sa tante Séraphie, la bigote, qu'il haïssait et qui lui rendait odieuse la maison de son père et jusqu'à sa ville natale, eut la bonne grâce de mourir. Bien qu'il fût loin d'être pieux, Beyle, en apprenant qu'elle venait de trépasser, se jeta à genoux pour remercier le Ciel. Dès lors il se sentit libre. Il devint le cavalier servant de sa tante Elisabeth. Il allait la conduire chez ses amies, mesdames Colomb et Romagnies ; au retour, les soirs d'été, il s'attardait dans le jardin de la ville, dévorant des yeux les jolies femmes et les jeunes filles qui, en robes claires et légères, lasses et attendries par une journée chaude, goûtaient la fraîcheur sous les grands marronniers. Un jour il entra au théâtre. Une jeune femme maigre, au nez d'aigle, aux yeux mélancoliques, chantait d'une petite voix sans sonorité, *le Traité nul*, de Gaveau. Il trouva sublimes la chanteuse et l'opéra ; il se passionna pour la musique et s'éprit de la jeune femme. Elle

s'appelait mademoiselle Kably. Savoir son nom, puis son adresse, lui parut une grande et suffisante audace. Au jardin de la ville il l'aperçut une fois qui venait de son côté. Il faillit se trouver mal ; il eut pourtant le courage de s'enfuir. « Jamais, déclare-t-il, à la guerre ni en présence de l'Empereur, je n'ai eu autant d'émotion que devant une femme désirée ; je n'ai peur de rien que de voir ma maîtresse regarder un rival avec intimité. L'amour a toujours été pour moi la plus grande des affaires ou plutôt la seule. » Singulier amour cependant, qu'on observe plus qu'on ne subit et dont on aime parler à une jolie confidente ! Beyle s'étonnait de ne point ressentir pour mademoiselle Kably les sentiments passsionnés et luxurieux que lui avait suggérés la lecture de *Félicia* et de *la Nouvelle Héloïse*. Il en faisait part à une jeune fille, une fillette presque, Victorine Bigillon. C'était la nièce d'un bénédictin, le Père Morlon. Beyle, que sa famille obligeait à se confesser de temps à autre, avait choisi le

Père Morlon pour son air de douceur et de politesse. Afin d'encourager au bien son pénitent, le bénédictin lui donnait à lire le *Shakespeare*, traduit par Le Tourneur. Beyle rencontrait chez le Père Morlon les neveux du bénédictin, François et Rémi, et leur sœur Victorine. Elle n'avait pas la beauté grecque, mais des cheveux blonds, fins, légers, des yeux malicieux et l'éclat de peau des Allobroges. Ils allaient souper ensemble, de pain bis, de fromage et de fruits, avec la servante qui, n'ayant que dix-sept ans, était aussi enfant que ses maîtres. Ils avaient gardé les habitudes paysannes de l'aïeul qui les avait élevés ; mais ils n'en étaient que plus respectueux : Beyle leur semblait appartenir à la plus haute classe sociale. Mademoiselle Victorine, habile et intéressée malgré son âge, jouait avec lui comme s'il n'eût pas été un garçon. Elle gardait des grappes de raisin séché dans une feuille de vigne, qu'elle lui égrenait dans la bouche, quand les commentaires sur la beauté de Mlle Kably menaçaient

de s'étendre. Beyle écrasait les raisins avec délices ou égarait ses yeux sur la jeune poitrine de Victorine qui avait toujours chaud et laissait bâiller sa chemise. Les regards, les mains peut-être, du volage amoureux eurent assez d'indiscrétion pour que l'un des frères montrât de l'inquiétude, même quelque colère. Il fallut devenir prudent. A la montée de la nuit, en pleines confidences, Victorine se levait, serrait la main au parleur et prenait congé bien vite. Beyle voyait avec douleur disparaître la jupe courte, ballante, de son amie, et se levait à son tour. Il se croyait « scottato » (échaudé), comme on dit en italien ; il pensait que l'amour est terrible et qu'il cause plus de peine que de plaisir. Seulement il ne savait pas exactement quel en était l'objet. A table, en famille, il eut une fois l'imprudence de nommer sa confidente ; il s'attira une sévère réplique. Les parents de Beyle se croyaient sur le bord de la noblesse ; Victorine était de naissance trop roturière pour qu'on pût, sans se déshonorer, jouer

avec elle. Son oncle seul avait quelque droit au respect à cause de sa robe de bénédictin.

Cependant M[lle] Kably ne jouait plus à Grenoble ; Victorine était à la campagne ; Beyle essayait d'oublier ses amours dans les mathématiques. Il pensait qu'elles le sortiraient de Grenoble et le conduiraient à Paris où, lui disait-on, il fait si bon vivre avec seulement cent louis de rente. Sa tante Elisabeth lui donnait souvent des écus de six livres pour qu'il prît des leçons en cachette de son père. Son professeur était un certain M. Gros qui disait toujours : « Citoyen, par où commençons-nous ? » qui commençait à parler politique, et quelquefois continuait à le faire durant toute la leçon, refusant ensuite généreusement d'être payé. Malgré ces leçons singulières, Beyle remporta le premier prix sur huit ou neuf jeunes gens, la plupart plus âgés et protégés que lui. On décida qu'il s'en irait à Paris se préparer à l'école Polytechnique.

Beyle partit sans regret. Il trouva que la

pluie attristait encore Grenoble et que les larmes enlaidissaient son père. A peine sa tante Elisabeth et sa sœur Pauline eurent-elles un adieu plus ému. Beyle était ivre de voir Paris, tout retentissant encore du coup d'état de Brumaire et de la jeune renommée du général Bonaparte qui, selon le mot d'alors, venait de se faire roi. Si distrait qu'il fût des conseils et des siens, il écouta pourtant avec attention son oncle qui voulut lui donner deux louis. Songeant qu'il avait plus d'un ménage et d'une maîtresse en ville, Beyle, par discrétion, refusa cet argent ; il vit alors son oncle ouvrir davantage ses grands yeux et loucher d'attendrissement. « Mon ami, lui dit-il, tu te crois une bonne tête, tu es rempli d'orgueil insupportable à cause de tes succès dans les mathématiques ; or tout cela n'est rien, on n'avance dans le monde que par les femmes... Tes maîtresses te quitteront ; rappelle-toi ceci : dans le moment où l'on est quitté, rien de plus facile que d'accrocher un ridicule, après qui un homme

n'est pas bon à donner aux chiens, aux yeux des autres femmes. Dans les vingt-quatre heures où l'on t'aura quitté, fais une déclaration à une femme; faute de mieux fais une déclaration à une femme de chambre. »

Riche de cette sagesse, Beyle monta dans le courrier de Lyon.

Pendant toute son existence les recettes de son oncle durent autant l'égarer que l' « espagnolisme » de sa tante Elisabeth et son désir de rencontrer le bonheur dans l'amour. Il allait s'entraîner à la passion comme à un exercice difficile, glorieux et profitable. Il allait ordonner sa vie, inventer une tactique de séduction, unir Laclos et Rousseau, être roué et sensible. Enfin, il allait découvrir la psychologie amoureuse, non point comme ses disciples, pour nous ennuyer avec des « cas de conscience » (le vilain mot! « cas d'inconscience » ne serait-il pas plus exact?) — mais pour amener des jeunes femmes à le trouver aimable. La suite nous apprendra s'il n'eût pas mieux fait d'écouter le conseil de sa forte

nature sanguine, ivre et inconstante, et de s'abandonner un peu au hasard qui est le seul Dieu des aventuriers.



A son arrivée à Paris, Beyle fut profondément déçu. Il n'avait désiré Paris qu'en haine de Grenoble, étudié les mathématiques que comme un moyen d'affranchissement. La ville désirée, la science à laquelle il devait ses succès lui semblèrent bientôt également détestables. Il se demanda s'il écrirait des comédies, des opéras, où s'il s'adonnerait à la peinture. Il entra à l'Académie de Régnault, l'auteur de ces trois Grâces rosées comme des sucres d'orge, qui exercèrent jadis tant de séductions. Les déboursés qu'il eut à faire pour le massier le dégoûtèrent un peu. En réalité il était assez incertain de sa vocation. Ce qu'il goûtait surtout dans les

arts, c'était le souvenir amoureux que rappellent de belles formes ou quelques mélodies passionnées.

Il s'était établi au quinconce des Invalides. Sa chambre lui répugnait. Il regrettait les hautes cîmes des Alpes couvertes de neige; puis, dans la rue, il se sentait étourdi au milieu de tant de mouvement; cette vision continue d'une richesse oisive et indifférente qui le coudoyait, marchait sur lui, risquait de l'écraser sous ses voitures, lui laissait du dépit, de la tristesse.

Après quelques mois de séjour, il alla voir ses cousins Daru. M. Daru habitait, rue de Lille, au coin de la rue Bellechasse, dans une vieille maison, un petit appartement bas et étroit au-dessus de la porte cochère. Fils d'un bourgeois, prétendant à la noblesse, mais pauvre par orgueil, autrefois secrétaire général de M. De Saint-Priest, intendant du Languedoc, il avait, sans voler, nous dit Beyle, réuni quatre à cinq cent mille francs. Il avait traversé la Révolution avec adresse,

et sans se laisser aveugler par l'amour ou la haine qu'il pouvait avoir pour les préjugés, la noblesse et le clergé. C'était un homme dépourvu de toute passion et qui ne voyait que « l'utile de la vanité ». Il avait l'air assez faux, un grand nez et un œil un peu de travers. Cet œil disait à Beyle le vers du Dante : « Laissez ici toute espérance. »

Beyle répondit avec un embarras et une gaucherie toute provinciale aux façons mondaines et un peu dédaigneuses de M. Daru. Une petite vieille, toute ratatinée, ayant la dignité convenable à une sous-préfète, et qui était Mme Daru, n'osait souffler devant son mari ; elle fut polie avec lui.

— Pourquoi ne vous présentez-vous pas à l'école Polytechnique ? demanda M. Daru.

— Mes parents m'ont laissé libre de faire ce que je voudrais, répondit Beyle.

— Je ne le vois que trop, répliqua M. Daru avec une intonation riche de sentiments.

Beyle profitait de cette liberté pour rêvasser et se promener sans fin dans Paris, màis il

ne le regardait pas ; il avait toujours les yeux au ciel au risque de se faire écraser par les cabriolets. Ses amis mathématiciens lui racontaient leurs prouesses amoureuses pour l'engager à sortir de sa solitude.

— Quoi de plus facile ! Pour un louis vous aurez une jolie fille, rue des Moulins.

Mais, loin de Grenoble, par réaction sans doute, il était devenu sentimental. De jolies chairs lui importaient peu ; il cherchait un cœur aimant. Le désespoir de ne pas le trouver, la mélancolie, le changement d'existence le rendirent malade. Les Daru le prirent chez eux, le soignèrent, mais les bontés de Mme Daru ne pouvaient l'émouvoir. « Ne plus voir sa figure, dit-il, c'était le plus grand bonheur qu'elle pût me donner. » Il reprochait à Mme Daru d'être la personne de la terre la plus froide, la plus égoïste, la plus complètement privée du feu céleste. M. Daru fils aîné, qui fut depuis le comte Daru, et qui était secrétaire au ministère de la Guerre, arrivait à table en retard, « avec la physio-

nomie du bœuf, excédé de peine et les yeux rouges ». « Coucher chez les Daru, dit Beyle, n'était rien. Il fallait y dîner. » C'est trop manquer de reconnaissance et de mémoire. Souvent les Daru avaient des convives aimables, par exemple la petite-fille de M. Daru, cette babillarde de Pulchérie le Brun, dont la robe d'indienne à raies rouges se faufilait entre les jambes, dont les éclats de rire et les réparties amusantes éclataient au milieu des graves conversations de son grand-père; puis Mme Cardon, autrefois femme de chambre de la reine Marie-Antoinette, et tante de Mme Campan, que les yeux brillants, les lèvres fines et sensuelles, le nez tourné à l'aventure de Beyle n'avaient peut-être pas laissée indifférente et qui lui faisait compliment sur sa redingote à l'artiste, couleur olive, aux gros revers de velours noir. « Elle vous va fort bien », disait-elle. Beyle, il est vrai, n'y prenait pas garde, tout occupé à regarder le large décolletage, la gorge robuste de Mme Constance Pipelet qui fut depuis la princesse de Salm-Dyck.

Mme Cardon venait avec son fils Edouard. Ils étaient tous deux fort gais et s'amusaient à des farces de carnaval. Un jour Edouard s'habille en femme, accoste dans la rue M. Daru, lui fait des propositions.

— C'est honteux, dit M. Daru en rentrant. J'ai été suivi par une fille jusque dans la maison. Notre quartier est infesté.

Un jour M. Daru prit Beyle à part et lui dit : « Mon fils vous conduira travailler avec lui au bureau de la guerre. » Beyle ne songea pas à le remercier.

M. Pierre Daru lui donna une lettre à copier et découvrit qu'il avait écrit *cela* par deux *ll*. L'orthographe venait à peine d'inaugurer son règne : on était encore plein de vénération pour elle. M. Daru eut un sourire dédaigneux. C'était donc là ce littérateur, ce brillant humaniste qui discutait le mérite de Racine et qui avait remporté tous les prix à Grenoble!

« M. Daru n'en fut pas moins mon bienfaiteur, dit Beyle, en ce sens qu'il m'a employé

de préférence à beaucoup d'autres, mais j'ai passé plus d'un jour de pluie avec mal à la tête, à écrire de dix heures du matin à une heure après minuit, et cela sous les yeux d'un homme constamment en colère parce qu'il avait toujours peur. C'étaient les *ricochets* de son ami Picard : il avait une peur mortelle de Napoléon, et moi j'avais une peur mortelle de lui. »

Entre le comte Daru, « volcan d'injures », et le bavardage des commis, Beyle était comme hébété. Il ne pouvait reposer ses yeux que sur les tilleuls du ministère de la guerre, dont il se plut au printemps à voir rougir les cimes.

« Enfin ils eurent des feuilles, je fus profondément attendri : j'avais donc des amis à Paris ! »

Martial Daru, le frère du ministre, gai, plaisantin, devint aussi l'ami de Beyle, d'autant mieux qu'il lui laissait espérer une place d'adjoint aux commissaires des guerres. Beyle désirait surtout l'uniforme qui était fort joli : habit garance et chapeau brodé.

« Avez-vous éprouvé, s'écrie-t-il, ce que c'est qu'un uniforme dans une armée victorieuse et unique objet de l'attention d'un peuple, comme l'armée de Napoléon? »

A ce moment, une nouvelle campagne d'Italie venait de commencer. Beyle fut envoyé à Milan, en qualité de simple soldat d'abord, puis avec le grade de sous-lieutenant. Il était ivre de joie comme à son départ de Grenoble. Qu'on se rappelle Fabrice à Waterloo allant assister à une vraie bataille, on aura l'idée de ce qu'il ressentait de plaisir.

Il avait toujours son idée fixe d'amoureux; il rêvait qu'une jeune femme, plus belle que Victorine ou que Mlle Kably, tomberait dans un grand danger et qu'il la sauverait pour devenir ensuite son amant. A Lausanne, il voulut suivre les conseils de son oncle, et fit une déclaration emportée à la baronne de Montolieu qui fut d'abord ahurie puis furieuse d'une pareille audace. Il avait dix-huit ans, il était gai et actif comme un jeune poulain. Alors, écrit-il dans son journal, commence le

temps heureux de ma vie. Il passa le Saint-Bernard avec les bagages de l'armée, à cheval, un long sabre pendait à sa selle. Le cheval était une rosse qui glissait, butait à chaque instant ; le chemin étroit, bordé de précipices, était encombré de fourgons et d'hommes. Parfois le cheval se cabrait devant un cadavre ; Beyle était un peu dégrisé de l'ivresse folle du départ. Transpercé d'humidité, il se sentait tout à fait « une poule mouillée ». Il s'excuse sur son âge et l'éducation molle qu'il avait reçue. « Mes parents, dit-il, trouvaient que le courage militaire était une qualité de Jacobin ; ils ne prisaient que le courage d'avant la Révolution qui avait valu la croix de Saint-Louis au chef de la branche riche de la famille. » A chaque instant il était arrêté par des bandes de vingt ou trente soldats, à pied, sales, lassés, traînant la jambe, furieux de le voir à cheval, et qui lui criaient des injures. Beyle se sentait plein de dégoût devant cette grossièreté et ce manque d'héroïsme. A Etrouble, comme la nature commençait à de-

venir moins austère, il dit au capitaine Burelviller : « Le Saint-Bernard, n'est-ce que cela ! » ce qui parut une bien grosse bravade à l'officier. Enfin, après les ennuis et les peines, après les défilés sombres et neigeux, ce fut la délicieuse surprise de l'Italie, le printemps blanc, radieux, pur, des plaines lombardes, les monts d'azur au loin, sous le ciel léger, transparent, à peine bleu. Beyle répétait : « Je suis en Italie ! Je suis en Italie ! la patrie de la Zulietta de Jean-Jacques Rousseau. » Il se rappelait les plus pompeuses descriptions de Jean-Jacques, il en inventait lui-même, songeant à la lettre enthousiaste qu'il allait écrire à sa sœur Pauline. Il regardait toutes les femmes, il eût voulu leur adresser des compliments, mais il ne savait d'italien que « donna » et « cattiva » que lui avait appris un vieux prêtre. Du moins il ne garda pas l'innocence qu'il avait apportée. Quelle jolie fille de Milan lui enleva ce trésor ? Peut-être une de ces petites verdurières que nous a si bien décrites le poète Porta. De ce

premier baiser, il ne conserva nul souvenir. Un commissaire des bureaux de M. Daru l'avait mené chez une grande, superbe femme : sa maîtresse. C'était Mme Angela Pietragrua. Beyle l'adorait de loin, comme jadis Mlle Kably, intimidé par son manque d'argent et son misérable habit, agacé de voir son cousin Martial Daru réussir dans cet art de l'amour où il se sentait apte à triompher mieux que tout autre. Il ne se remuait point, il attendait que quelque hasard romanesque le mît en présence d'une âme sensible. Au milieu de ses camarades, les commissaires et les dragons, il tenait pourtant à passer pour roué, il professait des théories de séducteur qu'il avait lues dans les *Liaisons dangereuses*, mais la passion le dévorait secrètement ; avec douleur il regardait dans les glaces ses beaux cheveux noirs très bouclés, son air de force, et il se plaignait qu'aucun ami ne vînt le jeter dans les bras d'une femme tendre. Dans sa maison demeuraient deux comtesses ruinées, mais il les trouvaient trop vieilles et trop sales.

Quant à son adorée, Mme Pietragrua, elle était toujours entourée de jeunes gens. On jouait le soir à surprendre les premiers couchés, et c'étaient des courses folles, en déshabillé, en chemise, qui eussent inspiré de jolis Fragonards. Quand Mme Pietragrua manquait d'amoureux, Mme Dembowski, la femme du général, lui servait d'entremetteuse, mais en retour elle exigeait des cadeaux magnifiques. Ces deux dames, dont Beyle devait faire plus tard comme le type de l'amour luxurieux et l'idéal de l'amour spirituel, déplurent d'abord à son sentimentalisme, ou irritèrent son désir. Fut-ce par dépit, fut-ce à la suite d'une querelle avec ses camarades, qu'il trouvait trop grossiers ou tout simplement se laissa-t-il aller au désir bien naturel de revoir Paris? nommé sous-lieutenant à Romanigno, aide-de-camp du général Michaud, et ayant acquis une réputation d'homme courageux et de bon soldat, Beyle démissionnait sur le point de passer lieutenant. Il revint vite en France, et, après s'être arrêté quelques mois à Gre-

noble, il s'installait à Paris, au cinquième étage de la rue d'Angivilliers, dans une chambrette dont les fenêtres avaient vue sur la colonnade du Louvre.

Les seuls moments de plaisir qu'il avait eus depuis son départ de Grenoble, c'est au hasard qu'il les devait. Une nature aussi impressionnable est assez inhabile à dominer la destinée.



Le *Shakespeare* de Le Tourneur, prêté par le Père Morlon, la campagne d'Italie, un goût du plaisir et de l'amour que l'on ne peut satisfaire, le besoin d'exprimer un jeune et bouillonnant désir, portaient Beyle à écrire pour le théâtre. Jamais il ne s'est plus ignoré qu'à ce moment. Son esprit net, qui sentait finement, mais d'impression fugitive, l'intérêt qu'il prenait aux nuances, aux causes,

aux effets, plutôt qu'aux grands mouvements de la passion, tous ses penchants devaient l'incliner ailleurs. Seul « son espagnolisme » eût pu lui inspirer de mauvaises pièces à succès ; la foule se plaît quelquefois à l'emphase et aux personnages conventionnels lorsqu'ils expriment des sentiments prétendus généreux. Mais, heureusement, l'espagnolisme était chez Beyle très artificiel. Sa meilleure raison d'écrire pour le théâtre fut le manque d'argent ; la petite pension que lui faisait son père ne lui suffisait point. « J'ai vingt-et-un ans dans vingt-trois jours, écrit-il dans son journal, il est temps de jouir. » Et déjà il se demandait combien de temps lui serait nécessaire pour écrire une comédie en prose, et le bénéfice qu'elle pourrait lui rapporter.

En réalité Beyle n'a composé qu'une fort médiocre esquisse de comédie en vers, mais son amour du théâtre lui a fait écrire d'excellentes critiques; enfin la fréquentation des coulisses ne fut peut-être par inutile à ses

études morales. Elle lui fit connaître plus d'un être curieux. Il allait chez Larive, auteur et professeur de déclamation, chez Mademoiselle Duchénois, qu'il trouvait déchevelée, la jupe glissée sur les hanches, l'œil en feu, vomissant des injures de tragédienne à l'adresse de Mlle Raucourt, qui l'avait menacée, elle, comme une harengère. Ces surprises en déshabillé ne lui enlevaient rien de son enthousiasme ; en effleurant la robe de comédie, il s'imaginait « manier la gloire ». Ainsi transporté, il se croyait tous les droits, jugeait sans indulgence les maîtres de la politique et de la scène, Bonaparte et Talma, trouvant l'acteur trop emphatique, surprenant chez le dictateur ce « sourire de théâtre, où l'on montre les dents, mais où les yeux ne sourient pas », et il émettait de haut des maximes de ce genre : « Il n'y aura pas de monarchie en France, tant que l'on ne se fera pas honneur de son uniforme. » Il inventait toute une morale pour se guérir de sa timidité : « Avoir toujours cent louis sur moi,

pour que le poids de l'or me donne de l'assurance. — Ne fréquenter que Martial Daru (l'aimable fêteur), et les filles d'opéras pour avoir le ton détaché et léger de l'homme du monde. » Il semble que Beyle, pour parvenir, veuille devenir un snob accompli. Il se vante à son ami Edouard Mounier de beaucoup de conquêtes imaginaires. C'est une jeune fille, dont le père dompte les nègres à Saint-Domingue, et qu'il dompte à son tour ; c'est la femme d'un banquier qui a été cruelle pour beaucoup d'hommes bien supérieurs à lui, et qui ne sait rien lui refuser. Il est fier de ses relations. Volontiers, comme un brave professeur de notre temps, il dirait « qu'il a son couvert mis dans quatre-vingts maisons ». Mais l'esprit, la sensibilité fine et charmante devaient le préserver.

Quelle jolie anecdote que celle qu'il entend raconter un jour chez Larive :

« Un jeune homme s'était beaucoup échauffé auprès d'une femme sans réussir ; la dame sonne, un valet se présente, elle dit :

« — Apportez un verre d'eau à Monsieur.

« Le verre d'eau arrivé, le jeune homme dit au laquais :

« — Versez-le moi sur les doigts ; et il se lave le bout des doigts. »

« Voilà qui est parfait, conclut Beyle ; moi, je serais allé mourir dans un coin : de douleur si j'avais été amoureux, de vanité blessée si je ne l'avais pas été.

« L'esprit de ce jeune homme lui épargne le deuxième malheur, et lui donne le seul moyen qui lui restât d'avoir sa belle.

« Chez le Français, les Grâces sont la force. »

Le commentaire du conteur est plus exquis encore que l'aventure.

Cependant Beyle s'emportait contre son père qui le laissait manquer d'argent au point que, malade, il n'avait pas de quoi payer un médecin. Dans sa solitude, il se rappelait l'image de cette jeune Victorine qu'il avait aimée tout enfant et qu'il avait revue à Grenoble en revenant d'Italie. Il lui écrivait

des lettres passionnées, mais qu'il jugeait trop emphatiques. « Je serai naturel, disait-il, quand j'aurai de l'argent et que je pourrai aller dans le monde. » Victorine ne répondait pas à ses lettres, et Beyle, pour se consoler et suivre le conseil de son oncle, se décidait à « aimer » au hasard une autre femme ; et il commençait à lui faire la cour, en habit bronze cannelle de drap léger, avec « cette sensibilité *tamisée* qui fait qu'on s'amuse dans le monde, et qui est la base du talent de l'homme aimable. »

C'était chez Dugazon, l'acteur, qui donnait des leçons de déclamation, une petite femme grassouillette, au nez retroussé, et aux grands yeux tendres, au front un peu haut, volontaire, ingénue, intéressée, avec la nuance de coquetterie nécessaire à une actrice dans la galanterie. Elle se nommait Mélanie Guilbert, et on l'appelait Mademoiselle Louazon. Dugazon demande à Beyle de réciter une scène de la *Métromanie*, et s'écrie tout à coup tourné vers Mlle Guilbert :

— Quelle chaleur !

— Oui, réplique la jeune femme, il en a beaucoup.

Beyle entend, s'enflamme. Cette réponse si simple, peut-être indifférente, peut-être ironique, lui paraît un commencement d'amour ou du moins une aptitude à aimer. Il passe sa soirée, sa nuit, à songer à cette amoureuse possible. Le lendemain, Mélanie semble froide, ne daigne même pas le regarder, mais Beyle trouve vite une explication. Si on ne le regarde pas, il le voit bien aux yeux de Mélanie, c'est qu'elle est malade, qu'elle a le « marchese ». Et cette faiblesse de femme la lui rend plus intéressante encore ! Elle joue Monime devant Dugazon, elle récite les tirades d'un souffle en reprenant haleine au milieu d'une phrase ou d'un vers comme une enfant : elle fait toutes sortes de gestes inutiles et à contre-sens; derrière est assis un habitué de coulisses, Pacé, qui l' « a eue » et veut montrer devant tout le monde qu'elle est bien sa maîtresse; à chaque faute, il lui

cravache les fesses légèrement. Mélanie s'interrompt, se retourne d'un air fâché, chuchotant à demi-voix un « Finissez donc ! » Mais Pacé l'embrasse : « Tu es un ange ! » Bonne fille, elle laisse faire, un peu embarrassée sourit, revient à son rôle de Monime et la voici lancée encore une fois dans la tragédie, au milieu des jeux demi-barbares, demi-lascifs de son ancien amant.

Beyle, chaste, se sentait d'autant plus ému devant tous ces gestes ; comme un théologien casuiste qui commente la conception, il se demandait sans fin si elle avait le « marchese » et il se faisait froid et fier pour cacher ses sentiments.

La leçon achevée, Mélanie se dit malade, craint de partir seule ; Beyle s'offre alors pour l'accompagner. Au bout de la rue des Fossés-Montmartre, un magasin de mode tire l'œil de la jeune femme ; elle laisse brusquement le bras de Beyle ahuri, court vite à la devanture regarder une robe brodée.

— C'est une chose singulière, fait-elle, que l'art qu'on a à Paris pour étaler.

Beyle craint qu'elle ne demande un présent, mais Mélanie s'aperçoit vite de sa maladresse, parle de sa petite fille qui est tombée dans l'escalier l'avant-veille en venant la voir et dont la chute lui a donné un tel coup qu'elle en est encore souffrante.

Pour Beyle, c'était dire : « Si je n'étais pas malade, tu m'aurais. » Cette illusion de conquête lui suffit. « J'adore en elle la volupté elle-même, s'écrie-t-il en la quittant, tous les plaisirs réels de l'amour, dégagés du triste et du sombre de cette passion ». Il va la voir chez elle ; on cause une heure ; puis on le reconduit, et Mélanie cligne de l'œil en souriant à sa femme de chambre comme pour dire : « Il ne m'a pas encore eue. » Beyle s'inquiète. « Peut-être cependant n'étaient-ce que les yeux du tempérament éveillé et non satisfait. Je dois lui porter *Shakespeare* demain, je l'aurai vendredi si je veux. »

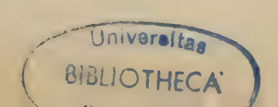
Dès ce moment commence le manège le

plus singulier et le plus bouffon. Cette simple et gracieuse fille, mauvaise comédienne, mais où l'on devine tous les défauts et tous les attraits ingénus d'une femme, devait être le prétexte pour Beyle d'une passion toute romanesque et d'exercices de statégie amoureuse absolument inutiles. Elle ne demandait qu'à s'abandonner, tendre, facile, devinant dans Beyle un protecteur futur, et Beyle notait les progrès et les insuccès de sa conquête comme s'il eût été un nouveau Valmont essayant de séduire une autre vertueuse présidente de Tourvel. Il la comparait aux autres femmes qu'il trouvait toutes détestables, tandis que Mélanie lui semblait aussi grande par le cœur que par les talents. Pourtant, au milieu de ses élans les plus passionnés, il se demande : « Si c'était une fille ? » Cela l'inquiétait. Il n'en écoutait pas moins Mélanie, sans la moindre jalousie, lui parler des hommes qui l'avaient eue, de Hoché le rédacteur du *Publiciste* et de Saint-Victor, le poéterau de l'*Espérance*. Il s'amusait à noter

leurs défauts ; cela flattait sa vanité. Puis Mélanie lui disait qu'elle ne voulait point avoir d'amants avant ses débuts au théâtre de peur d'être grosse, et Beyle s'extasiait sur sa délicatesse.

Elle eut des débuts fort médiocres à Paris ; elle alla jouer ensuite à Marseille où Beyle, pour vivre avec elle, se fit commis d'épicerie. Leur liaison fut une véritable comédie involontaire dont Beyle, dans son journal, a indiqué les principales scènes. On pourrait l'appeler « le Psychologue ou l'amant par principe ». Lorsque Beyle, au moment où Mélanie quitte Marseille, se laisse entraîner par son cousin Daru qui lui offre une place d'adjoint au ministère des Guerres, il oublie tout à fait la pauvre fille qui a été enfin sa maîtresse. Mélanie qui n'a point d'engagement, qui se trouve sans ressources, qui a une enfant à élever, cherche à l'attendrir, à lui rappeler leurs amours. Beyle aussitôt l'appelle fille céleste, et confie à sa sœur la violence de sa passion, puis il songe à d'autres

femmes. Mélanie vit bien qu'il fallait vite, avant la déroute complète de l'âge, découvrir un nouveau protecteur. Elle mit dans cette recherche tous ses talents et finit par rencontrer un russe, M. de Barkow, qu'elle épousa. De son côté, Beyle entraîné dans le grand mouvement de la conquête impériale jouissait du plaisir de redevenir lui-même, c'est-à-dire un homme d'instinct et d'action. « L'amour, écrit-il à un ami, tel que je l'ai conçu ne pouvait me rendre heureux. Je commence depuis quelque temps à aimer la gloire. » Cette facilité qu'il éprouve à se détacher de ses passions, montre bien tout ce qu'elles ont d'artificiel. On pourrait ainsi en étudiant son œuvre, comme en étudiant l'œuvre de presque tous les écrivains du XIXe siècle, si inconscients et si maquillés, découvrir en eux ce qu'il y a d'original, de naïf, de vraiment neuf et fécond, et ce qu'ils ont subi, emporté de faux, de conventionnel, de leur entourage ou de leurs ascendants. Quelle différence chez Stendhal entre le Journal à la fois pédant et



naïf comme toutes les œuvres dites de psychologie et ces cent pages de Souvenirs sur les années de la Restauration, si franches, si fines, si légères ; et comment comparer le prétentieux traité sur l'Amour à cette éblouissante *Chartreuse de Parme !*



« M. Daru et moi, écrit Beyle, nous avons fait toute l'intendance générale de l'armée pendant huit jours. Il n'y avait pas même un copiste. Emerveillé de ce qu'il faisait, M. Daru ne se fâchait peut-être que deux ou trois fois par jour : ce fut une partie de plaisir. » Beyle était devenu un administrateur modèle, bien qu'il eût peine à supporter l'indifférence de M. Daru et la haine de ses employés. On ne pouvait le souffrir ; on lui trouvait l'air trop ironique ; mais un mot de louange de l'empereur qu'il entend et qu'on lui rapporte, suffit à lui

faire oublier ses ennuis. Cette suite de menues émotions, heureuses ou tristes, c'est là toute l'âme de Beyle. Il sentait très vivement, mais une sensation nouvelle venait vite lui faire oublier la précédente. C'est le charme de ses livres décousus, pleins de choses, mais de petites choses, et où l'on ne voit point la grande coulée forte d'une ou deux idées puissantes qui fertilisent tout autour d'elles et mettent partout leurs lumières. Il y a chez Beyle comme des nuits et des jours, alternés d'heure en heure. Il faisait la cour à Mme la générale Curial, une fort jolie femme. Caulaincourt, qui était l'amant de cette beauté, la surprend avec Beyle, et lui donnant un rendez-vous pour le soir. Il ne souffle mot, mais court chez le comte Daru, trouve un prétexte de critiquer le service de son rival. Daru rappelle, réprimande, écrase de travail l'amoureux secrétaire tandis que l'heureux Caulaincourt va prendre sa place. Beyle se console en achetant un cabriolet à la mode et des breloques très riches. Tout fier de sa tour-

nure et des regards d'envie de ses camarades, il fait des visites, va se montrer aux Tuileries, à l'opéra bouffe, chez le comte Beugnot, et termine la soirée avec Martial Daru chez Clotilde, première danseuse de l'opéra qui se déshabille devant lui et lui laisse entrevoir, à travers la gaze et le tulle, des coins de chair roses et délicats qu'il dévore des yeux. Plus tard, il pleurait en parlant de cette pauvre Mme Curial qu'il venait de revoir et qu'il avait oubliée pour la peau de Clotilde et un cabriolet. Il ressemblerait à un petit maître, à un « rake » pour parler son anglais, s'il n'avait ce don de jouir de toutes choses qui est d'une généreuse nature (1).

(1) M. Chuquet a contesté la vérité de cette anecdote citée par Mérimée, sous prétexte que la liaison amoureuse de Beyle avec Mme Curial n'eut lieu que beaucoup plus tard, sous la Restauration, comme le prouve la correspondance dont parle M. Cordier, mais Beyle a pu fort bien se conduire à l'égard de Mme Curial comme avec Angéla Piétragrua, qu'il connut à son premier séjour à Milan, mais qu'il n'aima que dix ans plus tard. Chez ce raffiné, il semble que l'amour ait besoin du souvenir. Beyle s'éprend lentement. Il n'y a jamais chez lui de subite passion. — Dans le *Journal*, la dernière note du cahier, août 1811, semble bien se rapporter à Mme Curial.

Il fit la campagne de Russie. A Smolensk, sous les obus, il s'amuse à voir l'incendie que les Russes ont allumé sur les rives du Dnieper, tandis qu'un chef de bataillon conte ses exploits amoureux avec les dames de Rostock.

L'incendie de Moscou ne le troubla point non plus. Il quitta la ville sainte l'un des premiers avec les voitures de l'intendance. Des femmes et des maîtresses de généraux, qui suivaient la guerre, et qu'il avait courtisées vainement, s'affolaient à la vue de leur habitation en flammes, et venaient se jeter à ses pieds ; elles les suppliaient de les prendre dans sa voiture et lui demandaient pardon de leur dédain. « Je remarquai qu'il n'y avait pas ombre de naturel dans tout ce que me disait Mme Bertrand, ce qui naturellement me rendit glacé. Je fis cependant beaucoup pour elle en installant sa grasse belle-sœur dans ma calèche et en l'invitant à mettre ses droski à la suite de ma voiture. » Voilà de l'orgueil un peu déplacé. Qu'il eût mieux fait d'écouter

son désir et de donner refuge à ces gracieuses éplorées! dans un tel moment, et forcées par l'intérêt elles lui eussent fait oublier toutes les ardeurs de l'incendie. Quand il n'avait pas à satisfaire ses rancunes d'amant orgueilleux, il était serviable et dévoué. C'est ainsi qu'il sauva M. Bergougné que le froid avait rendu stupide et qui l'injuriait; il le força de passer avec lui la Bérésina, le soir, avant l'armée, prévoyant l'encombrement des ponts et le désastre du lendemain. Cette présence d'esprit, cette maîtrise et ce sang-froid au milieu du péril frappèrent les chefs. M. Daru le voyant, un matin de cette affolante retraite, se présenter devant lui, rasé de frais et en tenue correcte, lui adressa son unique compliment, ému pour la première fois de sa vie. « Vous avez fait votre barbe, Monsieur, vous êtes un homme de cœur. » Il lisait *Paul et Virginie* dans une traduction anglaise et égayait les nuits froides de campement avec un volume de facéties de Voltaire. Mais le courage a ses défaillances. Comme les au-

tres, Beyle sentit la peur folle « des Cosaques ». Un jour, trois ou quatre lances apparaissant au-dessus du bivouac, il s'enfuit avec toute un brigade, accompagné de généraux en grand uniforme et en chapeau brodé qui couraient encore mieux que lui (1). Pour comble de disgrâce, il dut rendre compte de la panique à l'empereur en colère. Est-ce le souvenir de cette mésaventure qui le rendit si variable dans ses jugements sur Napoléon? Tantôt il en faisait un dieu, et tantôt un comédien fantasque, ébloui par sa couronne. Il est vrai d'ajouter que, fidèle en cela à sa nature, il était toujours de l'avis contraire de celui qui parlait : louangeur quand on attaquait et détracteur devant l'éloge. Il jugeait les hommes selon ses sensations du moment, sans se soucier de se contredire. C'est qu'il

(1) Mérimée, qui cite ce trait, a dû confondre deux aventures; l'attaque d'un convoi escorté par l'infanterie westphalienne en 1813, auprès du Niedermarkersdorf et la folie d'épouvante qui parfois, durant la retraite de Russie, s'empara des malheureux soldats affamés et transis de froid, et gagna jusqu'aux généraux.

ne les voit que peu à peu et pas assez complètement. Sa politique, par suite, est des plus variables (1). Le libéralisme qu'on remarque ici et là dans ses écrits n'est guère qu'une attitude. C'était au fond un aristocrate réaliste, assez indifférent à ses devoirs civiques, et qui se souciait peu du mode d'organisation des sociétés, pourvu que rien n'y vînt gêner ses plaisirs d'artiste et d'amoureux. L'énergie, la puissance individuelle le séduisent bien plus que l'abnégation des hommes en vue d'un but commun et éloigné.

Par son travail, son intelligence, son habileté, son manque de loisir pour s'abandonner à son espagnolisme et gouverner sa vie lui-même, il était devenu, comme malgré lui, une sorte de gros personnage. Intendant des domaines de l'empereur à Brunswick, puis auditeur au Conseil d'Etat, on l'avait fait inspecteur du mobilier de la couronne.

(1) Il est à remarquer pourtant qu'il a prédit le retour des Bonaparte et l'avènement du prince Louis, à une époque où personne n'y pouvait croire.

Son adresse seule n'eût pu le porter à ce haut poste, mais il avait choisi son protecteur et son guide, le plus agréable pour lui : une femme. Le hasard avait permis qu'il fût auprès d'elle maître de sa fougue et qu'un désir insatisfait en épargnant à sa maîtresse la satiété, le remords, et les scrupules, rendît la protection plus ardente, plus longue et plus efficace. Beyle, en effet, était alors l'amant charnel et affranchi d'une actrice de l'Opéra-Bouffe, Angela Bareyter, qui venait chaque nuit le rejoindre comme pour mieux le disposer à sa cour platonique de la journée. La comtesse Daru n'eut donc longtemps que de discrets hommages et s'employa le mieux qu'elle put à la fortune de son amant. Malgré un léger embonpoint elle montrait une activité étonnante, et exerçait son pouvoir despotique sur sa cour aussi bien que sur son mari. Ce fut uniquement à elle que Beyle dut sa place d'auditeur au Conseil d'Etat. Quand il l'eut prise, pour la récompenser, le charme amoureux cessa presque aussitôt. Beyle dési-

rait être nommé maître de requêtes; il ne le fut point. Sans doute on avait refusé de s'entremettre ou bien on l'avait fait trop mollement. Beyle trouve alors que la comtesse est sèche, fantasque, insupportable. En même temps qu'il se détache de sa protectrice, les honneurs cessent de le séduire. N'avait-il pas voulu devenir baron et que son père, pour l'établissement d'un majorat en sa faveur, lui cédât sa maison de la place Grenette, à Grenoble? Le père lui proposa des conditions d'usurier, et il dut y renoncer. Il ne se sentit plus ambitieux : cette passion exige trop d'efforts et Beyle ne mettait d'énergie, de volonté que dans ses amours. La campagne de Russie l'avait rendu malade. Il aspirait au repos, à des liaisons plus tendres et désintéressées.

Il demanda un congé et partit pour Milan, où le rappelaient les beaux souvenirs de l'expédition d'Italie et une intrigue, à peine nouée encore, avec Angela Pietragrua durant l'automne de 1811. De nouveau il allait cher-

cher cette merveille introuvable, le bonheur dans la passion, comme si la connaissance de sa nature jouisseuse et égoïste devait lui échapper durant sa jeunesse.



Ce qui l'émut surtout en arrivant à Milan, ce fut une certaine odeur de fumier qui évoquait la rue de San Maurilio, où habitait Mme Angela Pietragrua. Et il songeait à ce temps d'ivresse, d'enthousiasme, de pauvreté, d'adoration silencieuse. « J'avais toujours le projet d'aller chez elle, mais je craignais de partir d'un éclat de larmes en l'embrassant, et d'être ridicule à ses yeux, car je me figurais que ma passion malheureuse m'avait fait paraître ridicule autrefois. Comme il entre de l'orgueil dans l'amour ! Cette idée me faisait sentir avec peine mon émotion. J'eusse répandu des pleurs délicieux, si, avec l'an-

neau d'Angélique, j'eusse pu pénétrer jusque dans son salon sans être aperçu d'elle. »

Enfin il va la voir ! On le fait attendre un quart d'heure, comme pour lui laisser le temps de se remettre. Une porte s'ouvre brusquement et apparaît une grande et superbe femme, ayant la majesté que donnent un nez droit, un front haut, de magnifiques yeux noirs et des hanches considérables.

Ses traits étaient devenus plus sévères avec les années. Beyle ne reconnaissait plus en elle la grâce que, dit-il, il avait joliment aimée de *son temps* (ce beau temps de la vingtième année, où il eût pu être l'ami triomphant, unique). En l'apercevant, elle perdit quelque peu de sa majesté : elle eut un mouvement de surprise ingénue, presque enfantine. Il se nomma :

— Je suis Henri Beyle, l'ami de Martial Daru !

— Tiens, fit-elle avec vivacité en se retournant vers un vieux monsieur qui était là, c'est le Chinois, tu sais !

Sans être décontenancé par cette appellation singulière, Beyle s'anime, parle avec esprit, volubilité, puis, comme le vieux monsieur tourne la tête, il avoue sa passion. Depuis dix ans, il n'aime qu'elle. Elle paraît encore plus étonnée que tout à l'heure et avec une bonté naïve :

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plutôt ?

Voici Beyle enchanté. A sa sortie, il se fait élégant, il achète une canne pour se donner l'air d'un homme à femmes, et ne plus avoir les mains derrière le dos, à la papa. Il va à un ballet où il admire les jambes de la première danseuse, puis le lendemain, chez M[me] Angela, avec l'accent de la raison froide, il reprend le récit de sa passion décennale.

— Vraiment ! dit-elle, mais c'est un roman !

Et, au souvenir des années envolées, peut-être heureuses, elle s'attendrit, elle pleure. Beyle abandonne sa canne, prend les mains de l'adorée ; il les baise, et, comme on a l'air

de s'abandonner, il devient hardi. En larmes encore mais souriante, elle s'effarouche un peu.

— Recevez, dit-elle, mais ne prenez pas.

Et tout à coup, se levant d'un mouvement brusque.

— Partez, je vous supplie... Pour ma tranquillité... Demain, ajoute-t-elle tendrement, je n'aurais plus le courage de te le dire.

— Mais comment partir ainsi ! vivre loin de vous !

— Tu auras la certitude d'être aimé.

Beyle consent à partir, mais il n'entend pas s'éloigner comme la première fois, et en faisant ses adieux, il se décide à jouer le malheur et le désespoir.

Angela Pietragrua, qui attend peut-être une visite et ne sait comment renvoyer cet amant obstiné, use du seul moyen qui est à sa disposition. Et Beyle note dans son journal : « Après un combat fort sérieux, elle est à moi onze heures et demie ; rien ne manque à mon bonheur, que ce qui fait seul le

bonheur d'un fat, de n'être pas une victoire. Il me semble que le plaisir parfaitement pur ne peut venir qu'avec l'intimité. »

Rappelé en France, il partait deux heures plus tard, mais il devait bientôt revenir plus amoureux. Il eut alors toute la crédulité de la vingtième année. Angela lui disait qu'elle ne pouvait le voir qu'en secret. Il allait prendre avec elle du café dans les arrière-boutiques solitaires ; il n'entrait dans la maison de son amie qu'avec mille précautions, et comme malgré sa volonté. Mme Pietragrua paraissait craindre toujours qu'il ne la compromît, il se faisait scrupule de lui causer la moindre inquiétude. Il eût été trop malheureux de la perdre après avoir mis si longtemps à la conquérir. Elle lui semblait la plus belle de ses maîtresses, avec sa figure sublime de sybille.

L'invasion interrompit leurs amours. Beyle fut chargé avec le comte de Saint-Vallier, sénateur, et un auditeur au Conseil d'Etat d'organiser la défense de la frontière dauphi-

noise. Il s'acquitta d'abord de ces fonctions avec zèle et habileté, mais se voyant en butte aux railleries de certains de ses compatriotes qui ne prenaient pas au sérieux le de qui précédait son nom ni ses allures autoritaires, il fit le malade et revint à Paris au moment où y entraient les alliés. A la chute de l'empire il signa la déclaration du Conseil d'Etat s'associant au Sénat pour prononcer la déchéance des Bonapartes et rappeler les Bourbons. Il n'en eût pas davantage, pour cela, les faveurs du nouveau gouvernement, et, malgré l'appui du Comte Beugnot, il ne put obtenir le consulat de Naples qu'il convoitait.

Il alla se consoler à Milan, auprès de la Pietragrua, ne songeant pas qu'on ne quitte guère une maîtresse d'un pareil tempérament sans qu'elle vous trouve, à bref délai, un successeur. Elle le reçut pourtant avec effusion, mais ne voulut pas qu'il demeurât près d'elle.

Tous les dix jours, de Turin où elle l'avait exilé, soi-disant par prudence, il venait à Milan. Une femme de chambre bien payée à

qui on avait fait le mot, lui disait si le mari était dans la maison ou bien absent ; et, selon les jours, l'introduisait ou lui fermait la porte. Une fois cette fille, qui, sans doute, s'était prise de bec avec sa maîtresse, lui confia que le mari était un homme doux, sans malice, qu'il était toujours absent, et que la belle Angela le trompait lui-même sans vergogne, ni plus ni moins que son époux! Beyle, fat et confiant, ne voulait rien croire.

— Venez, dit cette fille à voix basse, et ne dites rien.

Beyle se trouva dans un cabinet obscur, percé d'un œil de bœuf, attenant à la chambre à coucher et donnant sur l'alcôve même où était le lit. Il entendit des soupirs, des craquements, et, comme pour enlever tous ses doutes, il aperçut à quelques pas, au milieu de ce corps trop aimé, une monstrueuse pièce de conviction.

A sa sybille il fallait un Hercule. Les mouvements étaient si plaisants que cet amant jaloux ne put s'empêcher de rire. Ce ne fut

que plus tard qu'il sentit son malheur. Alors il retourne chez Angela, se moque d'elle, et l'accuse; la belle proteste, promet, pleure, sanglote, se traîne à ses pieds. Jamais elle ne me parut plus belle, dit-il, et jamais elle ne m'a tant aimé ! Mais il voulut être aussi sublime qne cette femme majestueuse ; il fut inflexible et plein d'orgueil. Il se fit ensuite raconter par l'indiscrète servante les infidélités de sa maîtresse ; sa découverte lui avait révélé des grâces et des splendeurs peut-être encore ignorées, et il éprouvait de vives délices à s'imaginer les attitudes voluptueuses qu'on prenait pour le tromper.

Afin de suivre les préceptes de son oncle Gagnon, et ne pas être ridicule, Beyle se mit aussitôt à faire la cour à une amie de son ancienne adorée, Métilde Dembowsky. Cette dame avait pour mari le plus galant des généraux. Un jour, traversant la ville à la tête des troupes, et voyant une jeune femme lui sourire à la fenêtre d'un premier étage, il arrête les soldats, monte à cheval, par l'esca-

lier extérieur, arrive devant le balcon et, saluant du chapeau et de l'épée : « Madame, dit-il, je rends hommage à la plus belle femme de Milan. »

Mme Dembowsky ne le cédait en rien à son mari. C'était, paraît-il, une patriote ardente, courageuse, habile, et, malgré son amitié pour Foscolo et d'austères carbonari, nullement prude. Beyle n'ignorait point qu'elle avait été naguère, durant son premier séjour à Milan, l'amie de fête, peut-être l'entremetteuse d'Angela Pietragrua. Mais notre théoricien de la cristallisation en amour avait le pouvoir de s'imaginer tout ce qu'il voulait. Il se la représenta vite comme une beauté chaste et surnaturelle. Vainement le visage de l'adorée commençait à s'empâter et le corps à s'alourdir. *Il devait l'aimer*. Elle devint pour lui, après sa Sybille de Michel Ange, comme une nouvelle Joconde de Léonard.

Sans doute elle ne se fût point montrée farouche, si elle n'eût craint qu'il ne lui arrivât, avec Beyle, l'aventure de son amie

Angela; aussi le tenait-elle à distance. Elle consentit enfin à l'admettre auprès d'elle à titre de cavalier servant, de soupirant à perpétuité, mais elle ne souffrait pas qu'il réclamât davantage.

— Vous êtes trop indiscret, disait-elle.

Il se récriait ; elle citait alors l'aventure d'Angela, il protestait encore.

— Depuis cinq ans que je suis à Milan, le peu de personnes qui me connaissent peuvent le certifier, il ne m'est pas arrivé une seule fois de nommer une femme. Je ne parle pas d'une personne qui voulût, malgré moi, me loger chez elle. Une autre femme s'est aussi affichée au bal masqué de Carnaval ; mais elle l'a bien voulu et je n'y ai pas eu la moindre part ; ce qui me démontre bien franc du collier sur cet article, c'est que mes amis les plus intimes ont été très étonnés de cette relation déjà ancienne et terminée depuis longtemps. Il est vrai que je n'avais ces femmes que comme des filles.

Et il déclarait qu'à l'égard d'une femme

qu'il aimait il était incapable d'agir en séducteur. Malgré toutes ces protestations, Métilde, non seulement ne voulait pas être à lui, mais elle entendait qu'il ne fût à personne.

— Jugez si c'est agréable pour une femme, l'amant de Mme Bignami ne l'avait pas plutôt quittée qu'il allait voir une fille !

Beyle ne voulait pas ressembler à cet indigne amant ; pour avoir Métilde, il faisait tous les sacrifices ; singuliers sacrifices, il est vrai, de la part d'un amoureux ! Quand il avait accompagné Métilde chez sa cousine, à qui il avait refusé d'être présenté, parce qu'on la disait jolie, il allait finir la soirée chez une charmante femme qu'il appelle la comtesse Kassera. « Je refusai une fois, dit-il, d'être l'amant de cette jeune femme, la plus aimable que j'aie connue, tout cela pour mériter aux yeux de Dieu (!) que Métilde m'aimât. Je refusai avec le même esprit et pour le même motif la célèbre Vigano, qui, un jour, comme toute sa cour descendait l'escalier, laissa passer tout le monde pour dire :

— Beyle, on dit que vous êtes amoureux de moi ?

— On se trompe, répondis-je, d'un grand sang-froid, sans même lui baiser la main.

Cette action si indigne, envers cette femme qui n'avait que de la tête, m'a valu une haine implacable. Elle ne me saluait pas lorsque nous nous rencontrions en tête à tête dans les rues étroites de Milan. Voilà de grandes sottises ! »

Cependant qu'il courtisait Métilde, sans que sa passion, d'ailleurs, lui rendît indifférentes d'autres femmes, Chérubin Beyle mourait à Grenoble. Beyle haïssait son père qui s'était toujours montré à son égard d'une indigne avarice. Il était plutôt heureux de cette fin ; il espérait hériter. Mais il éprouva une désillusion très vive lorsqu'il connut l'état de la succession ; son père avait dépensé une grande partie de sa fortune à construire des fermes modèles et à améliorer, ou plutôt à transformer la culture dans ses propriétés. Les frais excédèrent tellement ses

revenus que, quatre ans avant sa mort, il dut vendre sa terre de Furonnières et sa maison de Claix, avec ce jardin aux allées de tilleuls, où Beyle avait passé à diverses reprises d'heureuses journées de vacances ou de retraite. Mais cette vente ne suffit pas à payer toutes les dépenses, et l'héritage était grevé de dettes énormes. Malgré tout, Beyle eût pu conserver quelque chose, sans le testament de son père, qui, en le faisant légataire universel, ne lui laissait réellement que des charges. « Le testament est un objet de curiosité et d'admiration parmi les gens d'affaires, écrit-il à une amie. Tout ce que la haine la plus profonde, la plus implacable et la mieux calculée peut imaginer contre un fils, je l'ai éprouvé de mon père. Tout cela est revêtu de la plus belle hypocrisie, et, en apparence, je n'ai pas lieu de me plaindre. » Il eût fallu faire un procès à ses sœurs; l'affection qu'il avait pour sa sœur Pauline l'en empêcha. Il leur proposa à chacune le tiers de la fortune, mais il prévoyait que le partage

serait fait de manière à ne lui laisser que des biens chargés de dettes. Il espérait pourtant retirer quatre mille francs de rente ; c'est à peine s'il put mettre cette somme en portefeuille. Les circonstances de cette succession ne sont pas connues, mais ce qu'on devine laisse voir en Beyle un galant homme, peut-être trop chevaleresque et trop « espagnol » qui, par amitié, délicatesse, insouciance aussi, abandonne à d'autres l'argent de ses loisirs, l'argent si utile à sa vie et à son œuvre.

Pauvre et sans place, il revint à Paris gagner son existence. Une maigre rente viagère de seize cents francs et les quatre cents francs de sa demi solde étaient toutes ses ressources. Il donna à la *New-Monthly review*, à la *Revue de Paris* et à la *Revue Britannique* quelques articles, et publia sous le pseudonyme de M. de Stendhal ses premiers livres d'art et de critique sur Haydn, la *Vie de Rossini*, la *Peinture en Italie*, l'*Essai sur l'amour*, *les Promenades dans Rome* et

le roman d'*Armance*. C'est à peine si toutes ces œuvres lui rapportaient deux mille francs.

On devine les moments de tristesse et même les accès de désespoir d'un homme né pour le plaisir et toutes les joies de l'existence, aimant le monde, les femmes, soucieux d'élégance, passionné d'antiquités, d'érudition, de voyages. Il ne songeait plus qu'à sa mort. C'est à ce moment qu'il compose, au milieu de ses souvenirs amoureux de Milan, cette fameuse épitaphe : « qui giace Arrigo Beyle milanese — visse, amo, scrisse. » Alors il écrit ses testaments et un récit héroïque de son existence, en nommant par leur nom d'alcôve toutes les femmes qu'il a aimées.

Il ne faut pas trop s'étonner de ces testaments, de ces épitaphes et de ces auto-biographies qui devaient être, d'après lui, des articles posthumes. Beyle savait ce qu'il valait ; sa modestie apparente n'était qu'une forme élégante du dédain à l'égard d'indifférents qu'il jugeait inutile de convertir à l'enthousiasme ; le plus possible il se détachait

de ses ennuis quotidiens, se plaisait à songer qu'on le lirait quelque quarante ans après sa mort; il essayait ainsi d'escompter par l'imagination cette gloire que lui refusait le présent.

Cependant Métilde l'attachait à la vie et son souvenir le rappelait à Milan, malgré une froideur affectée qui eût dû lui enlever tout espoir. « J'en suis encore, écrit-il naïvement, après tant d'années d'intervalle, à deviner les motifs de sa conduite. Elle était hautement déshonorée, elle n'avait cependant jamais eu qu'un amant, mais les femmes de la bonne compagnie de Milan se vengeaient de sa supériorité. »

Métilde n'ignorait pas que Beyle s'était mis à la courtiser pour se venger d'Angela; elle n'avait pu le lui pardonner. Elle ne voyait pas qu'à force de lui dire par jeu qu'il l'aimait, il s'était donné une véritable passion. Beyle, il est vrai, ne lui plaisait guère. Autant qu'on peut deviner Métilde à travers les pages du journal, c'est la femme romanesque, devenue,

avec les années, « une amante de l'idéal ». Beyle, déjà ventripotent, chauve, assez commun, malgré ses prétentions à l'élégance, avec sa physionomie de bouledogue, et ses manières libres, n'avait pour lui que ses yeux admirables, étincelants de désir, et sa verve, ses saillies imprévues, mais il devait se contenir en présence d'une maîtresse si peu naturelle, de crainte de la blesser.

Désolé de cette indifférence, surveillé, poursuivi même par la police autrichienne qui le prenait, à cause de ses causeries irrévérencieuses, pour un dangereux révolutionnaire ; n'ayant d'ailleurs plus d'argent, il se décidait à retourner à Paris.

Sa dernière soirée il la passa comme les autres chez Métilde ; elle le laissait parler, l'écoutait d'un air distrait en dissimulant mal ses bâillements.

— Enfin il est minuit, dit-elle.

Beyle se lève aussitôt.

Métilde alors, comme pour corriger son impolitesse :

— Quand reviendrez-vous ?

— Jamais, j'espère.

Il quittait Milan, fou de douleur. Il avait envie de se brûler la cervelle (1).



A Paris l'image de Métilde le poursuivait comme un fantôme tendre, profondément triste. Les dimanches d'été, il allait se promener sous les grands marronniers des Tuileries en songeant à elle ; il lui pardonnait bien de ne pas s'être donnée mais il s'emportait au souvenir de madame Traversi, la

(1) M. Chuquet prétend que le motif de ce départ fut la crainte qu'éprouvait Beyle pour les carbonari. D'après lui, son indifférence, son scepticisme aurait alarmé, irrité ses meilleurs amis et jusqu'à Métilde. Cela est peu probable. Bien que Beyle n'eût aucune aversion pour le gouvernement autrichien, il est à croire que sa liberté d'allures et de langage inquiétait les policiers et qu'il eût des difficultés avec eux bien plus qu'avec ses amis, qu'il agaçait peut-être quelquefois mais qui ne pouvaient pas soupçonner en lui un espion.

cousine de l'adorée, qui, croyait-il, avait conseillé à Métilde de ne point le prendre pour amant.

Durant plusieurs mois Métilde domina si bien l'imagination de Beyle, qu'il en fut comme paralysé. « L'amour, dit-il, me donna, en 1821, une vertu bien comique, la chasteté. » Son ami Barot, l'invite un jour chez madame Petit, son ancienne maîtresse, qui venait de prendre une maison de femmes, rue du Cadran. On lui présente Alexandrine, une débutante, dont les yeux noirs l'enchantent. Un camarade de Barot disparaît avec elle. Après un intervalle « effroyable », il revient tout pâle.

— A vous, Beyle, crie-t-on, honneur à l'arrivant !

Beyle passe dans la chambre d'Alexandrine qu'il trouve dans la position de la duchesse d'Urbin, du Titien, nue, chatouillant ses poils, timide, et ajoute-t-il plaisamment, décente :

— Je suis un peu lasse, fit-elle, causons un peu, nous nous amuserons tout à l'heure.

Bientôt les yeux d'Alexandrine brillent de malice amoureuse, mais Beyle n'est pas en état de la satisfaire, il lui offre ses caresses; elle les accepte d'abord, puis voyant qu'elle ne doit rien attendre de plus, elle arrête le jeu, un peu fâchée et surprise. Beyle s'excuse avec esprit et sort. Barot le remplace, et ce sont des éclats de rire sans fin qui remplissent la maison. Il reparaît bientôt avec Alexandrine, toute nue, mais d'autant plus fière; elle affecte de ne pas regarder le malhonnête qui l'a si outrageusement dédaignée :

— Mon admiration pour Beyle, dit Barot en éclatant de rire, va faire que je l'imiterai; je viens me fortifier avec du champagne.

Cette anecdote fait pendant à celle de la Zulietta. Alexandrine a la grâce française, elle se contente de bouder alors que Zulietta se met en fureur, et Beyle prend plus lestement la chose que son maître devancier. On dirait que Rousseau est près de lui, et qu'il a voulu lui donner une leçon.

Métilde devait mourir, et Beyle vite ou-

blier un amour si artificiel et pour ainsi dire forcé. A Londres, où il va passer quelques jours avec des amis, le domestique de son hôtel lui propose de le conduire chez des jeunes femmes à Westminster-road ; il craint un guet-apens, s'assure de ses pistolets et part avec ses amis, Barot et Lussinge. La voiture s'arrête devant une toute petite maison ; ils pénètrent alors dans d'étroites chambres qui semblent meublées pour des poupées, tandis que trois fillettes pâles, avec de beaux cheveux châtains et de grands yeux timides, s'empressent autour d'eux.

Beyle et ses amis ne savaient où s'asseoir ; ils ne pouvaient faire un geste sans jeter par terre quelque objet, et sentaient sous eux craquer les sièges.

— Nous avons un jardin, dit une des fillettes avec orgueil.

Et on descend avec une chandelle dans une petite cour, qui a vingt pieds de long, et dix de large, et où se trouvent des ins-

truments d'usage domestique, le petit cuvier pour la lessive, un appareil pour brasser la bière.

— Payons-les et décampons, dit Barot dégoûté.

Mais Beyle est déjà touché, attendri. Il regarde avec émotion les visages naïfs des fillettes et les petits vieux meubles bien propres.

— Elles vont être si humiliées! s'écrie-t-il.

Barot répond ironique :

— Si vous avez été si brillant avec Alexandrine, dans une maison charmante, au centre de Paris, que n'allez-vous pas faire ici?

Beyle, moitié riant, moitié sérieux, confesse aux jeunes filles sa peur d'être assassiné; les voilà déconcertées. Beyle alors plaisante, embrasse les fillettes, se fâche contre Barot qui lui a donné ces craintes ridicules.

Dès ce moment, dit-il, je fus avec elles comme avec des amies tendres que je rever-

rais après un voyage d'un an. Pendant mon séjour à Londres, j'étais malheureux quand je ne pouvais finir mes soirées dans cette maison.

Et tandis que ses amis Barot et Lussinge allaient rejoindre les danseuses effrontées de Covent-Garden, Beyle ne quittait pas la petite chambre où l'une des jeunes anglaises soufflait la lumière avant de s'offrir douce et craintive aux baisers de son sensuel et paternel ami; — toute gaie, toute loquace, poussant des cris de joie, quand Beyle, le matin, faisait apporter, avec les viandes froides, du « réel champagne », magnificence inconnue dans la maisonnette.

Ce charmant Beyle est comme ces anciens clavecins dont on ne peut effleurer les touches sans éveiller aussitôt des sonorités adorables ; un rien suffit à faire chanter son âme. Chez lui point de passion qui s'impose et qu'on subit ; point d'amour, du moins durable et violent, mais un don exquis pour savourer la vie, pour la goûter en égoïste bon, artiste,

sensuel, intelligent et gai. Il était fait pour vivre avec une Alexandrine (il ne l'eût point manquée la seconde fois), les petites Anglaises de Westminster-road, des Angela Pietragrua, des Mélanie Guilbert, bref de ces femmes heureuses, prodigues, charitables, aptes à cueillir et à donner le plaisir. Les dédaigneuses, les prétentieuses, les femmes de l'idéal ne conviennent point à ces fortes natures. Beyle sans espagnolisme, sans Rousseau, sans oncle Gagnon, prêcheur de conquêtes, eût vécu dans une demi-ivresse continuelle et délicieuse.

Il s'est trompé sur son caractère d'écrivain et de moraliste, comme sur son caractère d'amoureux : « Pour connaître l'homme il suffit de l'étudier soi-même, dit-il ; pour connaître les hommes il faut les pratiquer. Je connais très peu les hommes, mes études ont été sur l'homme. » C'est plutôt le contraire qu'il aurait dû dire. Toutes les fois qu'il ne tentait pas de s'aveugler sur les qualités d'une femme à aimer, il était très perspi-

cace (1). Son journal, ses romans, sont pleins de portraits saisissants de vérité, de remarques justes, fines, piquantes ; mais ébloui par mille traits et mille détails, il marquait des apparences successives sans se soucier de l'unité d'un caractère ; notant comme personne n'eût pu le faire ses sensations, devinant toutes les pensées, tous les désirs, quand ils étaient proches, il ne pouvait pas comprendre leur enchaînement, ni prévoir leur retour. Aussi était-il surtout un merveilleux causeur. N'écrit-il pas dans son journal : « L'œuvre du génie, c'est le sens de la conversation. » Du causeur il avait les dons brillants et les défauts, sentant vite, pensant vite; les idées ne se conservaient pas en lui pour les fortes

(1) Voir, par exemple, l'admirable portrait de Byron dans sa correspondance. Aucune étude sur le grand poète ne peut remplacer ces quatre pages Voir aussi dans les souvenirs, son exquis portrait de Lussinge : « Il n'était profondément ému que des événements à lui personnels; alors il devenait fou comme au moment de son mariage. A cela près, le but constant de son ironie, c'était l'émotion. »

émotions et les fortes conceptions ; il les perdait, les retrouvait, les semait au milieu de ses divertissements.

Il était réellement heureux dans un salon d'intimes, vers minuit, lorsque les fâcheux sont partis, lorsqu'on peut lancer des paradoxes audacieux et se jouer de tout. Il aime écouter plus que parler. « Volontiers je tombe dans le silence du bonheur ; si je parle, c'est pour payer mon billet d'entrée. » Durant la Restauration, il fut un homme du monde fort goûté chez Destutt de Tracy, dont il admirait l'*Idéologie* et où il rencontrait le charmant Jacquemont, le voyageur sans préjugés ; la femme de Victor de Tracy, une gracieuse et un peu prétentieuse Anglaise ; le général Lafayette, amoureux de soixante ans ! Par M. de Tracy, Beyle connut aussi Mme Cabanis, la veuve du médecin, qui recevait des artistes et des écrivains fort graves de « l'école du bon sens » dans son salon chagrinant et morose de la rue des Vieilles-Tuileries. Beyle, agacé par les opinions timides des habitués,

avait parfois des boutades assez insolentes. On lui fit bientôt la plus mauvaise réputation. « Ah ! voilà M. Beyle qui a un habit neuf, dit un jour quelqu'un. On voit bien que Mme Pasta vient d'avoir un bénéfice ! » Beyle ne retourna plus chez Mme Cabanis.

Il aimait en Mme Pasta moins la femme que la cantatrice et l'Italienne. « C'était, dit-il, une liaison toute innocente. Le tragique dans une femme, je ne l'ai trouvé que chez Mm Pasta. Là, il était pur, parfait, sans mélange. Ce talent tragique était mêlé avec le talent de chanter. L'oreille achevait l'émotion commencée par les yeux. En revenant de chanter, elle passait deux heures sur son canapé à pleurer et avoir des crises de nerfs. Le jour elle était silencieuse et impassible. » Elle habitait à l'hôtel des Lillois, rue de Richelieu. Après le théâtre, il se plaisait à rencontrer chez elle des hommes comme Ampère, Fauriel et tout un groupe de musiciens. C'était bien le milieu convenable pour un biographe de Rossini.

Il allait encore chez M. Cuvier, chez le baron Gérard, chez Mme de Castellane, où il voyait Thiers et Béranger, passait des entretiens savants aux causeries mondaines, se plaisant à comparer les sociétés et les hommes les plus divers. Chez Delécluze, un « béotien émoustillé », à côté de Mérimée, il poussait sa verve et laissait plus de liberté à son esprit qui gambadait et s'abandonnait à tous les caprices. Il ne respectait rien, se contentait seulement de baisser le ton lorsque Delécluze faisait mine d'écouter. Alors il fut vraiment le lanceur et l'exciteur d'idées dont parle Sainte-Beuve, et bien plus par sa parole que par son *Racine et Shakespeare,* il préparait le romantisme dont les affectations devaient si vite le dégoûter et le faire sourire.

Il avait retrouvé son ancienne amie de l'Empire, Mme Curial. Il était allé avec elle passer le mois de juillet dans une maison de campagne des environs de Paris, croyant son mari en voyage. Le mari revient à l'improviste. Beyle, effaré, descend à la cave. Pen-

dant trois jours il y reste caché. Mme Curial lui apportait à manger, vidait la chaise percée, se faisait sa servante. Par excès de dévouement, elle commettait mille imprudences et faillit plus d'une fois être surprise. C'était d'ailleurs une femme sentimentale, mais il la traitait en dragon. Elle feignait de s'en plaindre.

« Je voudrais passer des mois entiers avec toi, écrit-elle, et qu'il ne me fût pas possible de rien t'accorder ; c'est seulement alors que je me croirais vraiment bien aimée. Quand aux tours de force d'un certain genre, j'en profite, mais ne les estime point et je te jure qu'il me semble que c'est parce que tu as été trop sublime sous ce rapport, que je me suis sentie du refroidissement. Il m'a semblé que c'était une manière trop vulgaire de me prouver ta tendresse. »

Elle avait l'esprit très exalté. Une fois, se croyant enceinte, elle voulut se donner la mort. A chaque instant elle reprochait à son ami sa liaison avec Mme Pasta. « Henri, lui écrivait-elle dans un moment de furieuse ja-

lousie, volez vers Rosine, je la déteste, courez dans ses bras, j'en serai ravie, car je crois que votre amour est le plus affreux malheur qui puisse arriver à une femme..... » Mais, quelques lignes plus loin, elle s'attendrit. « Je vous écris encore parce que vous parler me soulage un peu.... Demain, j'ai quarante personnes à la maison. Que faire ! que dire ! que devenir ! Quand le cœur est brisé, peut-on encore supporter la contrainte des devoirs de société ? »

Beyle n'était pas moins jaloux ; à la suite de violences et de reproches mutuels, ils se quittèrent. Il en garda un ressentiment féroce. Sur une lettre de la pauvre femme, que possédait M. Cordier, on trouve tracé au crayon cette note de Beyle, tremblant encore de rage, d'ironie, de regret : « Ah ! tu souffres ? Quel beau cri ! comme c'est ça ! »

Après cette ardente passion de la maturité, passion de sanguin, que Beyle ne s'est pas donnée lui-même comme celle de Métilde, mais qu'il a réellement subie, il n'eut guère

qu'une liaison littéraire avec une femme élégante assez spirituelle, Madame Jules Gaulthier, femme d'un percepteur des finances, à Saint-Denis. Beyle, selon sa méthode de dragon, fit une déclaration en règle et voulut s'emparer aussitôt de sa prétendue conquête, mais il en fut pour sa peine ; elle lui écrivait le soir même de l'aventure : « N'ayez point de regret de votre journée, elle doit compter pour l'une des meilleures de votre vie, et pour moi c'est la plus glorieuse ! J'éprouve toute la joie d'un grand succès. Bien attaquée, bien défendue, pas de traité, pas de défaite, tout est gloire dans les deux camps..... Beyle, appelez-moi grosse bête, froide femelle, sotte peureuse, tout ce que vous voudrez, vos injures n'effaceront pas le bonheur de notre divine causerie ! » Une causerie ! on n'en voulait pas plus ! Il est vrai que la dame avait quarante-six ans et l'amoureux cinquante-trois.

Mais si son visage n'avait pas toutes les séductions, jamais il n'avait été si heureux,

si entreprenant, si lui-même. A la suite d'un mémoire sur les cardinaux papables qui avait été très remarqué du ministère, et grâce à la protection de Mme Victor de Tracy, il venait d'obtenir le consulat de Trieste, qu'il échangea bientôt contre celui de Civita-Vecchia. C'est alors la meilleure époque de son existence et de son esprit. En dépit de maigres appointements, de la maladie qui vient, de l'obligation de résider dans une ville triste, sans société, dénoncé au ministère par un employé perfide dès qu'il s'en va passer un jour à Rome, ennuyé par l'administration française, suspecté par l'italienne, il est réellement plus vibrant et plus actif que lorsqu'il était un personnage de l'empire ou qu'il s'essayait à l'amour idéal. Comme le docteur Faust, il s'est rajeuni en touchant à la vieillesse. La vie l'a débarrassé de tout ce qui est artificiel ; il se connaît enfin : il n'est ni « espagnol », ni théoricien, ni romanesque. Il écrit ses chefs-d'œuvre : *Le Rouge et le Noir*, *les Promenades d'un Touriste*, sa mer-

veilleuse *Chartreuse*. Et puis il réunit ses souvenirs :

« Je m'amuse à écrire les jolis moments de ma vie ; ensuite, je ferai probablement comme avec un panier de cerises, je prendrai aussi les mauvais. »

Il copie de vieilles chroniques, s'intéresse aux fouilles, note avec plaisir les mœurs des espions, des entremetteurs et des voleurs qui l'entourent dans son étrange résidence de Civita-Vecchia. Il compose pour ses amis, au courant de ses lettres, un petit manuel du parfait séducteur.

« Dès que vous voyez à Bologne, dans une société, qu'une femme vous regarde avec plaisir, vous pouvez, au bout de deux ou trois soirées, lui adresser tendrement cette question : *Mi volete bene ?* (Me voulez-vous du bien ?) Si elle répond non, c'est que jamais elle ne sentira rien pour vous. Si, au contraire, elle vous aime, elle répond oui, et tout est fini. » Ou encore : « A Paris, plus un amant persuade à sa maîtresse qu'il est

fixé à jamais, qu'il l'adore, plus il se ruine dans son esprit. »

Ces théories lui servaient-elles beaucoup? Il vivait alors en voluptueux; s'amusant à surprendre dans sa maison de Civita-Vecchia les déshabillés de sa voisine, une belle fille qui ne se gênait nullement pour son entourage, il envoyait à son ami, le baron de Mareste, une jolie danseuse vénitienne pour l'initier au charme de Paris; enfin il se divertissait fort à regarder s'ébattre les passions romaines.

« Cet été, dans la rue in Lucina, une jeune femme qui avait la jambe fort bien faite, ma foi, est tombée morte à mes pieds d'un coup de couteau dans le cou. Elle voulait quitter son amant! Ce qui m'a le plus frappé, c'est la belle couleur du sang sur de beaux bras fins. Et ensuite, mon Dieu! que c'est vite fait! qu'on est heureux de partir ainsi! »

Sans doute, malgré l'intérêt de ces spectacles gratuits, il regrettait Paris (1); mais si

(1) La protection de M. Molé lui valut d'y rester en congé de 1836 à 1839.

fantasque, si divers, peut-être a-t-il besoin de désirer pour aimer : il se lassait vite dans la jouissance. Son âme n'est point faite pour les longs plaisirs : actif, spirituel, il se plaît à les dominer, à y mêler sa pensée. Comme d'un battement de petites vagues, il veut être continuellement agité, enivré d'émotions légères ; il redoute les passions absorbantes ; il craindrait d'y perdre tout son feu.

« Certainement si j'eusse aimé à mon premier voyage à Milan, écrit-il, mon caractère serait très différent. Je serais beaucoup plus homme à femmes, et je n'aurais pas ce culot de sensibilité *che piu servir mi pel arte*, qui peut me servir pour l'art.

« Les deux ans de soupirs, de larmes, d'élans d'amour et de mélancolie, que j'ai passés en Italie sans femmes et sans préjugés, m'ont probablement donné cette source inépuisable de sensibilité qui, aujourd'hui, me fait sentir tout et jusqu'aux moindres détails. »

« Je compare cette sensibilité actuelle à

une liqueur qu'il suffit, pour faire pénétrer dans les plus petites veines, d'un coup que l'on injecte. Elle abonde partout, elle remplit tout. »

Il écrit encore : « Heureux si je me fusse souvenu de ce grand tacticien, Martial Daru... Que de succès manqués ! Que d'humiliations reçues ! Mais si j'eusse été habile, je serais dégoûté de l'amour, de la musique et de la peinture jusqu'à la nausée, et dans tout ce qui touche aux femmes, j'ai le bonheur d'être dupe comme à vingt-cinq ans. C'est ce qui fait que je ne me brûlerai jamais la cervelle par dégoût ; dans la carrière littéraire, je vois encore une foule de choses à faire ; j'ai de quoi occuper dix vies. »

La Chartreuse lui avait valu une superbe étude de Balzac et les hommages les plus délicats. Il était en congé à Paris, et venait de signer un traité assez avantageux avec la *Revue des Deux-Mondes*, lorsqu'il fut frappé d'apoplexie, rue Neuve-des-Capucines, le 22 mars 1842.

Pour certains, il avait manqué sa vie comme Alexandrine, comme l'art, comme la littérature, comme tout. Certes il avait voulu mettre d'accord d'étranges ennemis, la passion et le bonheur ; l'énergie et la volupté ; mais il n'est pas extraordinaire qu'avec une sensibilité si vive il ait subi d'abord les idées de ses contemporains et qu'il ne se soit trouvé affranchi qu'en touchant à la maturité. Du moins, ses quinze ou vingt dernières années furent-elles le beau triomphe d'une intelligence fine et clairvoyante. Même artificiel, il était sincère, haïssait l'affectation. Et que l'on ne croie point que les travestis où il s'engagea lui furent inutiles. Soldat, don Juan, homme du monde, amoureux romanesque, en tous ses déguisements, il a connu des formes diverses de la vie, il a enrichi sa pensée. Il n'est point d'existence qui n'ait son but unique. Le sien, sans doute, devait être, parmi tant d'occupations, de produire ce livre rapide comme une charge de cavalerie, ce torrent d'idées de la *Chartreuse de Parme*,

livre qui n'a d'égal chez nous que l'*Histoire de Charles XII*. A présent, que fort, nerveux, prodigieusement vivant, il passe pour je ne sais quel petit dilettante de salon, et qu'il soit l'énigme des psychologues, il en sourirait lui-même. En réalité c'est un plaisir de se garder des curiosités sottes, et d'offrir aux niais un masque où ils croient reconnaître vos traits véritables. On exalte la pudeur des femmes, pourquoi blâmerait-on celle des esprits ?

III

LA PASSION ET LE DIVERTISSEMENT DE MÉRIMÉE

III

LA PASSION ET LE DIVERTISSEMENT DE MÉRIMÉE

> Croyez que vous ne saurez jamais ni tout le bien, ni tout le mal qui est en moi. J'ai passé ma vie à être loué pour des qualités que je n'ai pas et calomnié pour des défauts qui ne sont pas les miens.
>
> *(Lettres à une inconnue.)*

La critique ressemble parfois au Minos de Lucien qui, voyant arriver aux enfers Alexandre et Annibal, les prend l'un pour l'autre. Comme ceux-ci veulent le détromper : « N'importe, dit Minos, vous êtes célèbres tous deux. » On a prêté à Mérimée le caractère de Stendhal parce qu'il le connut et devint

son biographe. A ce compte, on devrait dire que M. Thiers, pour avoir écrit les campagnes de l'Empire, est un nouveau Napoléon! Mérimée a des traits bien à part et qu'on ne saurait comparer. Son seul maître, le seul homme du moins, dont l'esprit semble avoir eu sur le sien quelque influence, fut Victor Jacquemont, le naturaliste et l'explorateur de l'Inde. Jacquemont eut, comme lui, la curiosité, le sens de l'observation, le mépris des jugements tout faits qui courent le monde ; il lui enseigna peut-être aussi cette réserve fière qui n'exclut pas la franchise, mais lui donne au contraire plus de valeur. Jacquemont est mort à trente-deux ans, à Bombay, laissant une relation scientifique de son voyage, et des lettres exquises qu'on a publiées. Sans doute ce n'était pas assez pour forcer l'attention puisqu'il est à peu près ignoré; Mérimée, lui, après tant d'œuvres célèbres, une vie mondaine et presque publique, une armée de commentateurs acharnés derrière son ombre, Mérimée illustre ne me

paraît pas connu davantage. On a dit : « C'était un sceptique. » Puis : « C'était un tendre. » Nos bons psychologues agissent avec lui comme des antiquaires qui, déterrant les morceaux d'une statue, oublient la première découverte devant la dernière, et changent d'avis toutes les demi-heures. Chaque publication nouvelle les met en désarroi. Ils ne sont touchés que par les contrastes d'un être ; ils s'y plaisent et s'y attardent ; on dirait que tout accord les offense. Or justement aucune existence en ce siècle n'eut plus d'harmonie que celle-là ; avec moins d'éclat, d'influence et de singularité apparente que beaucoup d'autres, il n'en est point qui offre un dessin plus noble, une logique plus heureuse. Bien différent de Balzac et de Stendhal, Mérimée a pu jusqu'à la fin conduire ou du moins dominer sa fortune. Ses amies, ses confidences vont nous dire ce qu'elle a d'exceptionnel et quel instinct, quelle force unique il laisse voir constamment.



Regardons un instant ce beau portrait de Mérimée, à cinq ans, peint par sa mère. Tout le charme des enfants, à cet âge, est d'ordinaire dans la limpidité des yeux et la fraîcheur de la peau. C'est aux grands coloristes, aux peintres charnels, comme Rubens, Gainsborough, Renoir, qu'il convient de représenter les bébés. Un Holbein, malgré son génie et sa conscience, y échouerait. Le portrait de Mme Mérimée, pourtant, est dans cette manière sobre, un peu sèche, et on sent qu'il est meilleur ainsi. Mérimée n'est pas non plus un enfant ordinaire. Nous trouvons déjà ces yeux étincelants, ce beau front méditatif, de curiosité vive, joyeuse, et ces traits affinés des portraits de l'âge mûr et de la vieillesse. Mais si spirituelle que soit la physionomie, ce n'est point celle de ces petits

prodiges qui font des fous, des idiots ou des extravagants plus tard. Par ses grasses lèvres joliment retroussées, par le nez aux épaisses narines, par le joli sourire, ce visage nous dit que nous n'avons point affaire à un géomètre précoce ni à un futur saint : la bouche veut croquer des gâteaux et les yeux songent à quelque espièglerie. Un enfant intelligent ! fait-on à première vue.

Intelligent, il l'est, en effet, mais il faudrait limiter le sens de ce mot si vague. On l'applique à l'habileté, à la puissance, au sens de l'intrigue, au savoir, au don d'invention. Mais être intelligent c'est surtout comprendre le monde qui nous entoure, le plus grand nombre des rapports que les êtres et les choses ont entre eux, et jouir de cette connaissance soi-même sans songer à en faire profiter les autres hommes; l'intelligence est un don tout à fait personnel; produit fortuit d'une expérience de plusieurs siècles, elle a l'importance dans la vie d'une plante rare et d'une belle fleur, mais ne peut servir à mener une

humanité dont toute la sagesse se réduit à quelques instincts. Des hommes ont eu du génie, ils ont fait une découverte isolée, ils ont reçu une vision spéciale, une qualité, ils se sont montrés de grands savants, de grands poètes, de grands politiques, et, malgré cela, ils n'ont pas été intelligents ; le sentiment juste de l'ensemble du monde, l'art de jouir de ce qui les entoure leur a fait défaut.

Mérimée possédait, plus que personne de sa génération, cette intelligence ; il sut ainsi atteindre au plaisir, se consoler de passions malheureuses, accommoder sa vie aux circonstances et à son entourage, triompher, même à demi, des souffrances physiques des dernières années. Cependant il ne fut pas stoïque, il dédaigna l'intrigue, il ne sacrifia ni lui-même ni les autres ; il ne se retint pas d'être généreux jusqu'à l'imprudence. Sans principes, l'occasion seule lui inspirait sa morale. Il n'écoutait alors que son instinct noble, délicat et fort, et, pour employer un mot très sali mais qui a toujours du sens, son humanité.

Sa famille n'était point riche; elle avait pourtant ses qualités et ses avantages. Le grand-père de Mérimée, avocat au Parlement de Normandie, devint l'intendant du maréchal de Broglie; le père était peintre et critique d'art; Mme Mérimée, comme beaucoup de femmes du XVIIe siècle, remplaçait la religion par la philosophie. Elle avait choisi celle d'Helvétius en la corrigeant un peu; elle était athée, mais non matérialiste; après la quarantaine, une femme éprouve trop de peine à ne pas croire à son âme. On traça d'abord à Mérimée sa voie; de fait on trouve toujours, quand on est bien né, celle qui vous convient, mais on s'épargne beaucoup de fatigues vaines et on se réserve bien des forces utiles lorsqu'on rencontre, au départ, des poteaux indicateurs et des guides.

Les services de l'aïeul recommandèrent Mérimée à une aristocratie, à ce moment très fermée, qui voulut bien l'accueillir; de même le métier et les relations du père devaient l'aider non seulement à gagner son pain,

mais à s'assurer une vie large et brillante; Mme Mérimée s'occupa d'exercer l'esprit et d'aguerrir la volonté de son fils. Elle eut la plus belle tâche.

A ces commencements tourmentés du XIXe siècle, où toute tradition, toute dépendance, toute attache semblent une charge qu'on se glorifie de secouer, ce fut le bonheur de Mérimée d'avoir et d'accepter cette direction familiale. Dans le salon de Delécluze, le critique d'art, il rencontre Viollet-le-Duc, le beau-frère du maître de maison, qui devait plus tard lui rendre plus d'un service; il se lie avec Ampère, avec Fauriel, avec Beyle surtout, qui lui prêche le romantisme, le sien, qui est simplement de donner aux passions leur langage et de mépriser les conventions établies par les critiques français. Dans le salon de la duchesse de Broglie on le présente à ce comte d'Argout dont le nez a si bien inspiré les caricaturistes de 1830. Il plaît; le comte a besoin d'un secrétaire; il le choisit, puis, quand il est nommé ministre

de la Marine, il fait de lui son chef de cabinet. Mérimée devait le suivre durant quatre ans, de la Marine au Commerce et du Commerce à l'Intérieur.

A vingt-huit ans, il avait déjà publié le *Théâtre de Clara Gazul*, la *Guzla*, la *Jacquerie*, la *Famille Carvajal*, la *Chronique de Charles IX*, œuvres où l'on n'a voulu voir que des jeux d'esprit, des pastiches de l'espagnol, de chants illyriens et de romans de Walter Scott. Singulière méprise! L'exotisme et le roman d'histoire ne sont chez Mérimée que les déguisements d'une imagination violente et passionnée qui a besoin d'exprimer sa passion, mais qui juge nécessaire de la transplanter pour la faire accepter d'un public froid et indifférent. Il est vraiment étrange d'exiger d'un écrivain qu'il se confesse sur la place publique. Mérimée eut la rare fortune d'être traité de sceptique à ses moments de réserve, et de cynique lorsqu'il laissait voir sa pensée. Il ne s'en soucia pas trop. Il connaissait la fable du *Meunier*. Contenter

tout le monde! mieux vaut se contenter soi-même.

Sans soucis d'argent, ayant du temps à lui, il menait une existence libre, curieuse et diverse, mais nullement incohérente : sachant se garder et se diriger, ne croyant pas déchoir parce qu'il s'amusait un jour, faisant la part des sens et de l'esprit sans rien sacrifier, impatient de connaître tout. Ce n'est point la manière de nos jeunes grands hommes ; aujourd'hui le genre sacerdotal, pontifiant, est assez à la mode, emprunté à certains israélites d'Allemagne ou à quelques Norwégiens des régions les plus septentrionales. Mérimée, lui, suit la vieille mode française, celle de Montaigne et de Saint-Evremont, de La Mothe le Vayer et de Voltaire. Un soir, auprès de sa mère, il compose un de ces contes rapides où il met tout un drame ; le surlendemain il va au bal chez la marquise de Castellane, ou chez Mme de Boigne, ou chez la duchesse de Broglie, ou dans quelque salon doctrinaire et libéral. A la vé-

rité, on ne s'amuse pas toujours dans ces réunions. On peut bien y plaisanter le prochain, mais non point les préjugés.

« Il y a deux mois, écrit-il à Stendhal, chez la duchesse de Broglie je me hasardai à dire cette platitude, qu'ayant visité un asile pour l'enfance, j'avais été profondément triste de voir ces pauvres enfants assujettis à des mouvements automatiques, mangeant en cadence et se comportant comme de grandes personnes. J'ajoutai qu'il était bien amer de penser que sans ce régime-là les enfants pourraient être écrasés dans la rue par des voitures, brûlés vifs chez eux ou mangés par des cochons. Mme la duchesse a compris qu'à mon sens les asiles étaient détestables, qu'on empêchait les enfants de faire ce qu'ils voulaient, et que je m'affligeais de voir une institution qui avait un but moral. Voilà nos juges ! »

Cette affectation, cette hypocrisie de manières et de langage étaient si naturelles dans le monde de 1830, qu'elles faisaient paraître

fausse la franchise de Mérimée. On lui en voulait d'ailleurs de si bien découvrir tous les petits mensonges de société. Mme Récamier, par exemple, avait un moyen particulier pour s'attacher ses hôtes. Chateaubriand n'était pas sa seule divinité.

« Quand ses yeux n'ont plus été assez beaux, écrit Mérimée à M. Senior, elle a commencé à faire des frais de conversation. Son procédé était si simple qu'il vous paraîtra grossier, mais ce sont les meilleurs. Elle vous disait à demi-voix, et pour vous seul, que vous étiez l'homme le plus extraordinaire du siècle. La manière de parler était calculée. Les premiers mots de chaque phrase étaient prononcés avec une vivacité extraordinaire et semblaient une sorte d'aveu arraché par l'enthousiasme. La fin de la phrase se disait plus lentement et avec une sorte de pudeur, qui faisait encore plus d'effet sur les vanités les plus blasées. »

Pourquoi donc Mérimée qui, pour en trop bien deviner la cause, haïssait ces jeux mes-

quins, pourquoi donc s'attardait-il ainsi dans ces salons pleins de ridicules? C'est que l'humanité l'amusait prodigieusement. Il n'a rien du faiseur de morale et tout du bon observateur. Et si l'on baîlle souvent d'ennui dans ces soirées, il vous y arrive aussi d'amusantes aventures.

« J'étais, écrit-il à Stendhal, l'autre lundi au Salon, fort ennuyé et fatigué, quand je rencontre inopinément Ancilla (Mme Ancelot, la femme du poète), suivie de son époux et de Parseval. Elle était hideuse et n'avait pas de rouge. Pour l'époux, figurez-vous sa tête de veau habituelle mais encore plus blafarde, sale et entortillée par une passion violente, comme lorsqu'il entendit la première d'*Hernani*. Je saluai et voulus m'échapper, mais elle m'accrocha par le bras et il fallut refaire un tour de galerie. « Ah! dit-elle de ce ton de fausset de canard que vous lui connaissez, ah! mon Dieu! si vous saviez comme je suis malheureuse depuis quelque temps. Hier, j'ai voulu me jeter à l'eau..., etc..., etc... » Moi :

« Pourquoi ce désespoir? — Oh! ah! oh!... Enfin imaginez-vous ce qu'il y a de plus cruel, l'événement le plus désespérant pour une femme! » Je devinais plus qu'à moitié, mais je m'amusais à voir le combat entre la pudeur et le besoin de parler que les âmes de papier mâché éprouvent surtout dans le malheur. Je me fis avouer à la fin que son époux étant entré inopinément dans sa chambre, à onze heure du soir, la veille ou l'avant-veille, elle n'avait pu l'empêcher de voir le dos de quelqu'un qui s'enfuyait. Qu'elle avait nié avec toute l'assurance possible, mais que cette assurance l'avait abandonnée à la fin quand, après un quart-d'heure de vociférations, son époux outragé avait trouvé sur sa toilette une montre d'homme... Ancilla me dit que la violence de son mari et son intrépidité connue lui faisaient craindre qu'il n'arrivât quelque grand malheur. Que pourtant il avait consenti à se souvenir qu'il était père, à condition qu'elle ne verrait jamais le perfide séducteur qui avait outrageusement orné

le front du poète d'autre chose que des lauriers du génie. La pauvre femme était dans la plus cruelle position possible, ayant le feu au cul d'une part et de l'autre mourant de peur. Ajoutez à cela que l'amant est un petit jeune homme doux, fort niais, qui prend les choses au tragique et s'accuse d'avoir fait le malheur d'une femme vertueuse. Comme je la voyais par trop matagrobolisée, je lui ai dit qu'elle ne s'affligeât plus, que j'allais donner à son amant une idée lumineuse, celle de louer une chambre garnie et, qu'au besoin, je lui en prêterais une. Alors ç'a été un flux d'actions de grâces, d'éloges de ma magnanimité, etc., à n'en plus finir. Il y a, au Salon, un assez mauvais portrait de Cradok, que bien vous connaissez au moins de réputation. Ancilla regardait ce tableau en faisant des efforts pour donner du mouvement aux deux callebasses qui lui garnissent la poitrine, comme si elle soupirait. « N'est-ce pas, me dit-elle, qu'il ressemble à M. *** ? » Cradock est blond, très bel homme; l'autre est noir, laid, et a

l'air calicot... La partie cachée de cette histoire doit être assez ignoble. Le mari, je le crains, voit avec peine la nouvelle liaison qui ne lui rapporte ni pension, comme celle de Gusera, ni dìners ni robes, comme Essen. Lorsqu'elle en sera venue à payer les culottes de ses amants, il se battra ou il la battra. »

« Les gens ennuyés sont souvent ennuyeux », dit prosaïquement dans sa *Marie de Brabant* ce pauvre poète outragé. Mérimée laissa donc à ses humeurs, à leur courroux de désir et de jalousie les époux Ancelot, mais les mœurs de ce ménage « littéraire » lui avaient donné la curiosité d'en voir de plus célèbres et de plus singuliers encore. A ce moment, la brouille de Musset et de Mme Sand faisait grand bruit. Mme Sand avait passé dans l'atelier de Delacroix, ami de Mérimée, comme Musset. Le poète, quand on lui parlait de son ancienne maîtresse, se répandait en élégies tendres et douloureuses, puis en véhémentes satires. Quant à Delacroix, il se contentait de hausser les épaules.

Mérimée voulut connaître la femme qui causait à ses amants des impressions si variées. Il n'eut pas à s'en applaudir. Mme Sand était alors à la plus belle période de ses extravagances. C'était le moment où elle emprisonnait ses hanches énormes dans une culotte de satin noir et se promenait en justaucorps moyenâgeux et en toque à plumes blanches. Le travesti, qui peut être gracieux et provocant chez une toute jeune femme, paraissait risible porté par une personne de formes si amples. Mérimée, en s'attaquant à ce fort, montrait de l'audace. Un soir il lui arriva de la reconduire chez elle après souper, mais son courage ne tint pas devant le déshabillé féminin de George, plus étrange encore que le travesti. Elle s'était mise, pour mieux causer sans doute, une résille espagnole, une chemise d'homme, une cravate noire et une robe de chambre en soie jaunâtre qui tombait sur de larges babouches turques rouges sang. Ainsi vêtue, elle laissait aller les confidences ; plus attentive aux souvenirs qu'à sa nouvelle con-

quête, parlant, comme par mégarde, en termes singulièrement violents et imagés de l'amant abandonné :

« C'était un parfum trop suave et trop subtil pour ne pas s'évaporer sous mes lèvres qui l'aspiraient. »

Ou bien :

« Quelle fièvre avez-vous fait passer dans mes veines, esprit de la vengeance céleste ! Quel mal ai-je donc fait aux anges du ciel pour qu'ils descendent sur moi et m'infligent le châtiment d'un amour de lionne. Alfred avait beau être en colère, ce n'était qu'un agneau, un roseau toujours luttant contre la rancune ou contre la bonté. Hélas ! j'ai été menteuse, mais dis-moi toi-même s'il existe une femme plus sincère que moi en ce moment. »

Mérimée, devant ce flux de paroles, demeurait coi. De plus, son attitude ne semblait pas répondre à ces bouillonnements et à ces flammes. George sentit qu'il fallait montrer ses séductions suprêmes. Arrêtant sur lui

ses grands yeux calmes de génisse, mais avec la voix la plus persuasive :

— La passion est un don sévère, mais divin, fit-elle. Prosper, tu verras que mon âme n'est pas corrompue.

Cette fois on manqua tout à fait de courage et de volonté. Et ce fut une nuit exécrable.

Mérimée eut le tort de revenir. George était à s'habiller. On le fit attendre dans un salon encombré de livres et de papiers. Négligemment, comme par jeu, il prit un carnet sur une table. Ses yeux tombent sur ce nom : Marie Dorval. Il ne peut s'empêcher de voir certains détails très intimes, écrits de la main de Mme Sand, sur la célèbre actrice ; il laisse le carnet, mais il en aperçoit un autre qui porte son nom et qu'il n'a point la discrétion de ne pas ouvrir. Il découvre alors quel jugement sa maîtresse, ou plutôt sa compagne d'une nuit porte sur ses talents. Elle lui en reconnaît peu. Il était encore à cette lecture, comme à une leçon d'humilité, quand George,

la chemise et les cheveux épars, se précipite sur lui et lui arrache le carnet des mains. Mais son édification était suffisante. Il prit congé ; seulement il ne dit point, comme Sainte-Beuve quittant la princesse Julie : « C'est la dernière fois, princesse, que j'ai l'honneur de me mettre à vos pieds. » Sa façon fut moins respectueuse et beaucoup plus vive. Aussi George Sand, lorsqu'on faisait allusion à Mérimée, ne manquait jamais de dire :

— Ne me parlez pas de cet homme, son souvenir m'est odieux : c'est un monstre!

Quinze ans plus tard, lord Houghton, le père du vice-roi d'Irlande, qui s'égayait fort à observer chez nous les phénomènes de la révolution de 1848, et que Mérimée avait connu par son ami l'avocat Sutton Sharpe, l'invita à voir manger une « ménagerie de fouriéristes ». A table, Mme Sand était placée en face de Mérimée, à côté de Victor Considérant. Elle s'échauffa beaucoup durant tout le repas, mais se contenta de jeter quelques

dédaigneux regards sur son ancien ennemi. Devant les préoccupations sociales, il n'y avait plus place dans son esprit pour un ressentiment amoureux. La femme s'effaçait devant la citoyenne.

Ces visites rapides au monde des bas-bleus suffirent à l'expérience de Mérimée. L'auteur de *Lélia* et l'auteur des *Foyers éteints* se confondaient dans son souvenir et formaient comme une même image prétentieuse, grotesque et encombrante. Il essayait de l'oublier au milieu de jeunes femmes d'une vertu aussi facile mais d'une âme plus simple. Il fit la chasse aux rats, à ceux qui dansent dans les chœurs de l'Opéra, comme aussi aux rats plus modestes qui ont choisi les boulevards comme quartier général de leurs déprédations.

« Je suis convaincu, écrit-il, que les rats ont des âmes aussi bien que les honnêtes femmes. Et pour les corps, je suis obligé de dire qu'ils ont presque toujours l'avantage... Je ne suis pas assez ermite pour que, de temps

à autre, je ne me trouve en assez mauvaise compagnie. Je dois avouer que je ne l'ai jamais aimée (il s'adresse à une femme du monde, fort dévote), mais j'ai eu de la curiosité. La mauvaise compagnie de ma jeunesse était assez gaie. Vers 1830 il y avait dans le chœur de l'Opéra cinq ou six femmes qui n'avaient pas les mots de Sophie Arnould, mais avec lesquelles on riait aux larmes depuis le commencement d'un souper jusqu'à la fin... Voilà que vous me regardez comme un Sardanapale, parce que j'ai été à un bal de figurantes d'opéra. Vous me reprochez cette soirée comme un crime, et vous me reprochez comme un plus grand crime encore de faire l'éloge de ces pauvres filles. Je le répète, rendez-les riches, et il ne leur restera plus que leurs bonnes qualités. »

Qui sait si ce n'est pas ces fréquentations peu convenables qui ont inspiré *Arsène Guillot*, cette simple nouvelle d'un sentiment si délicat et si vrai. Certes elle n'est pas toute inventée, cette histoire d'une grande dame,

qui soigne par charité chrétienne une pauvre fille de son quartier, et s'aperçoit soudain qu'elle est sa rivale. Mais Mérimée s'est montré un philosophe fort sceptique en décrivant la pitié d'apparence et la jalousie secrète de Mme de Pienne. La nouvelle parut de la dernière indécence et mit en rumeur tous les salons académiques. Pour rendre cette aventure intéressante aux yeux de ces bons juges en jupons et en anglaises, il eût fallu prêter à l'une des héroïnes un grand nom ou quelque fortune. On trouva l'omission impardonnable.

Mérimée se consolait de cette morale au milieu de la plus joyeuse société. Ils étaient huit qui tous les mois se retrouvaient pour dîner devant le café de la Rotonde au Palais-Royal. Il y avait un poète, Alfred de Musset, un peintre, Eugène Delacroix, deux romanciers, Stendhal et Mérimée, un diplomate gastronome et moraliste pour faire le menu et s'indigner aux anecdotes grasses, le comte Horace de Viel-Castel ; un avocat, Sutton Sharpe, anglais, amoureux maniaque,

qui venait à Paris dépenser avec une ou plusieurs jeunes femmes les cent cinquante mille francs qu'il gagnait à Londres. Le baron de Mareste, célèbre par un mot : « Le mauvais goût conduit au crime », présidait la réunion. Enfin, comme il fallait de l'imprévu et du piquant à ces fêtes, un huitième convive y était assidu. C'était le docteur Koreff, médecin de Stendhal, gai, bavard, s'échappant en malicieuses boutades, mais gardant pour ses hôtes quelque chose de mystérieux et d'étrange. On le disait un peu espion, capable des pires coquineries, et, quand il tardait, il y avait toujours quelques mauvaises langues pour annoncer qu'il était sous les verrous. Il courait sur son nom de bizarres histoires. On racontait qu'avec un de ses confrères le docteur Wolonsky, il avait soigné une riche anglaise, Lady Lincoln, et que, profitant d'un moment de faiblesse et de somnolence, les deux hommes l'avaient possédée, puis volée, comme pour se récompenser de lui offrir du plaisir. Cette absence de

scrupules ne le servait guère, car il avait presque toujours la bourse vide, et si à ces moments-là on venait, la main un peu garnie, lui demander de faire un avortement, il s'y mettait aussitôt de la meilleure grâce.

C'est le comte de Viel-Castel, en sa qualité de moraliste, qui raconte ces aménités, mais le personnage, par tout ce qu'il laissait deviner de sa vie, pouvait bien les inspirer.

Après mille bons mots et toutes sortes de contes plaisants, notre compagnie se trouvait en heureuse humeur. Mérimée conte à Stendhal, qui vient de retourner à Civita-Vecchia, certains exploits d'après-dîner. Sur la proposition de Musset qui ce soir-là, se croit un satyre, toute la bande a traversé les boulevards pleins d'une foule en rumeur, car il y a émeute, mais on ne s'en occupe pas, et tous ces messieurs s'en vont chez Leriche où l'on fait se devêtir de jolies filles ; Viel-Castel oublie ses aphorismes et devient rabelaisien, Delacroix se transmue en taureau, tandis que Musset, rêveur, dégrisé et un peu lassé, sem-

ble éprouver sur lui-même la justesse du vers : « L'Idéal tombe au toucher du réel. »

Le plaisir, le monde, les travaux de l'artiste et de l'écrivain, les obligations d'un emploi ne suffisaient pas à remplir l'existence de Mérimée : il trouvait encore le temps et le désir de voyager. En 1826 il fit un premier séjour en Angleterre avec Delécluze, Gérard, Duvergier de Hauranne. En 1830, il alla en Espagne et résida chez le comte de Téba qui devait, à la mort de son frère, prendre le titre de comte de Montijo. Ce fut alors qu'il se lia d'une amitié toute d'intelligence et de sympathie, avec cette étonnante comtesse de Montijo.

J'ai souvent pensé que les hommes de notre époque étaient aveugles pour que tant d'êtres curieux, singuliers, d'un puissant relief soient délaissés, inconnus, demeurent indifférents à l'histoire. Quelque universitaire épais, quelque politicien bavard, quelque industriel fortuné mais sans génie trouvent leur biographe, mais les physionomies ori-

ginales, toutes ces belles âmes qui se sont créé leur propre loi, ont vécu à leur guise, et suivi leur instinct, toutes ces fortes natures qui sont l'honneur, le ravissement et la continuelle surprise de l'humanité, il semble qu'elles soient d'un art trop précieux, trop rare, pour convenir aux démocraties modernes ; elles blessent le banal ; elles détruisent l'uniformité. Et l'on proscrirait jusqu'aux Saint-Simon, jusqu'aux Tallemant même, qui seraient tentés d'écrire leur histoire.

Sur Madame de Montijo je n'ai que des notes éparses et sans lien ; je ne puis dessiner son portrait, à peine saurais-je tracer son esquisse, mais les quelques traits que je sais d'elle laissent deviner un de ces êtres étonnants qui semblent réunir le génie des deux sexes ; la force, l'intelligence, la volonté, la séduction. Ce n'est point la prétention ni l'étroitesse ridicule d'esprit du bas-bleu ; c'est une nature souple, variée qui sait se transformer sans cesse avec la vie, et prendre toutes les attitudes. Il n'est pas jusqu'au

comique qui ne leur soit favorable. Quand elles font sourire, elles ont un attrait de plus.

D'origine écossaise par son père, elle était pourtant attachée profondément aux vieilles traditions de l'Espagne ; elle en avait l'esprit ; elle en gardait avec fidélité les usages. C'était bien l'intelligence *inspiratrice*. Elle possédait toute l'influence que peut avoir une femme quand elle se résigne à n'être qu'une puissance occulte.

On voyait déjà à cette époque, dans son salon de la Calle del Sordo et de la Plaza del Angel, Narvaez, dont l'autorité énergique et sans scrupules devait maintenir quelque temps le pouvoir absolu en Espagne. Elle a peut-être plus d'une fois décidé la résolution et soutenu le courage du général au milieu de l'émeute et des intrigues du palais, alors qu'elle était camarera mayor (première dame d'honneur) de la reine Isabelle, ou que, disgraciée, elle s'en allait oublier la révolution dans sa retraite de Carabanchel.

Elle fut de même le conseiller et l'amie de

Mérimée ; c'est à son instigation qu'il a composé *Don Pèdre*. Il lui déplaisait que ce prince qui eut un peu dans l'histoire d'Espagne le rôle d'un Louis XI, fut regardé par la critique comme un inutile despote. Mérimée entreprit avec plaisir cette justification. Il aimait lui-même les hommes de volonté, les princes machiavéliques qui ne se soucient pas trop des moyens pour obtenir le pouvoir lorsqu'ils savent assurer l'ordre d'un pays. Les souvenirs et l'expérience de quatre révolutions devaient l'entretenir jusqu'à la fin dans ce sentiment.

On prétend aussi que c'est la comtesse de Montijo qui lui conta l'aventure de *Carmen*. Elle aurait donc inspiré deux chefs-d'œuvre.

En 1830 la comtesse de Montijo, veuve, vint s'établir à Paris avec ses deux fillettes Paca et Eugenia. Eugenia était née à Grenade dans un jardin, au milieu d'un tremblement de terre. Son regard, tantôt effaré, tantôt mélancolique, semblait se souvenir de cette singulière naissance. Mérimée devint le grand

ami de l'enfant ; il lui apportait des gâteaux et des albums ; il fut plus tard son professeur sans cesser d'être son amuseur. L'esprit et la grâce d'une petite fille, qui s'affine et se développe, devient plus belle de jour en jour, cette œuvre qui se complète d'un effort si aisé, c'était le ravissement de l'écrivain. L'intelligence se repose et se vivifie à ces créations simples et continues de la nature. Et Mérimée, en dirigeant ces enfants, se laissait lui-même diriger par la comtesse. Ce n'était point un asservissement ; il gardait sa pensée, son jugement ; mais Mme de Montijo lui donnait cette volonté dont il manquait parfois pour produire, à cause justement d'une intelligence qui sait trouver ses jouissances en elle-même, et d'un sentiment de l'art très affiné que ne satisfait pas une demi réalisation. La lettre qu'il adresse à Stendhal indique bien d'ailleurs que dans l'attrait de Mérimée pour la comtesse les sens n'avaient aucune part. Il écrit d'Aix-la-Chapelle : « Je vous mènerai à mon retour chez une excellente femme de ce

pays (d'Espagne), qui vous plaira par son esprit et son naturel. C'est une admirable amie, mais il n'a jamais été question de chair entre nous. Elle est un type très complet et très beau de la femme d'Andalousie. C'est la comtesse del Montijo, autrefois comtesse de Teba dont je vous ai souvent parlé. » Stendhal vint un jour chez la comtesse qui l'entreprit sur les campagnes de l'Empire. Du coup il oublia le don juan et l'écrivain qu'il voulait être, et redevint plus soldat qu'un vieux grognard. Eugenia et Paca sur ses genoux, il fallait l'entendre raconter le passage des Alpes. Il était à la fois si drôle et si terrible que tantôt les fillettes tremblaient de peur, tantôt elles éclataient de rire. Mais les beaux contes n'eurent qu'un moment; Beyle retourna à son consulat de Civita Vecchia, et la comtesse de Montijo, au moment où Narvaez revenait au pouvoir, rentra en Espagne avec ses deux enfants.

★

Mérimée n'avait point vu partir sans regret la comtesse et ses petites amies; mais il ne pouvait plus être sensible à leur départ comme au début de leur liaison. Quelque temps auparavant, il avait rencontré chez le comte d'Argout une jeune femme d'une beauté accomplie, d'un esprit cultivé, très fin, Mme Cécile Delessert. Femme du banquier Gabriel Delessert, elle était fille du comte de Laborde, l'archéologue. Son frère s'occupait aussi d'archéologie, d'épigraphie. Mérimée, qui détestait les bas-bleus, prisait fort l'esprit et le savoir chez une femme lorsqu'ils ne donnent point d'affectation et ne nuisent point à l'élégance. Sans doute, une causerie délicate, malicieuse, autant que la grâce et les charmes les plus actifs, conquit l'écrivain. Sa méthode était de ne point forcer les circonstances, mais de les

deviner et d'en tirer profit. Il n'aurait jamais supporté qu'une femme, même belle et voluptueuse, imposât des lois à sa pensée; seulement, une fois sûr de son amie, il relâchait sa volonté ; il subissait avec paresse l'influence choisie. La comtesse de Montijo dirigea plus d'une fois son travail; à M[me] Delessert, Mérimée consacrait ses livres ; *Colomba*, le *Vase étrusque*, *La Vénus d'Ille*, d'autres contes encore furent écrits pour arracher un compliment et un sourire à des lèvres aimées. Plaire à une maîtresse devenait le but unique de son existence. Il se lança ainsi dans une assez sotte aventure, le procès fait à un certain intrigant, italien intelligent mais peu scrupuleux, Libri, qui profitait de ses hautes fonctions d'inspecteur pour piller les bibliothèques. Mérimée, dans la *Revue des Deux-Mondes*, défendit l'innocence de Libri avec la conviction que nous donnent l'opinion d'une maîtresse et un ressentiment jaloux pour un rival inquiétant; son plaidoyer lui valut mille francs d'amende et quinze jours de prison, peine qu'il supporta

sans amertume. Il avait les bonnes et les mauvaises qualités de l'ancien esprit français. C'était un *chevaleresque*, avec tout ce que le mot comporte de générosité, de vénération galante, même un peu folle. Balzac qui, à un certain point de vue, n'eut point, pour conduire sa vie, la volonté de Mérimée, gardait cependant toute sa pensée dans l'amour. Il savait que Mme de Berny n'aimait pas les *Contes drôlatiques* et que Mme Hanska détestait la *Vieille fille* : cela ne le chagrinait point, ne lui donnait aucun doute sur la valeur de ces œuvres. Les amies de Mérimée, au contraire, pouvaient agir à un certain moment et comme malgré lui, sur sa pensée. Je sais bien que c'étaient des amies supérieures, mais devait-il s'abandonner?

Mme Delessert, en retour, rendait à Mérimée les petits services dont est capable une femme élégante et lettrée; et il fut de l'Académie, malgré le scandale de ses causeries et de certains de ses contes.

Sa passion aussi, qui dura quinze années,

n'était point une passion vulgaire. Il ne cherchait point l'amour comme Stendhal, mais il le rencontrait. Les voiles dont il entourait sa vie intime, le style contenu de ses livres ne sont qu'une défense, un signe de la force et de la sincérité de ses sentiments. On craint d'exposer une croyance à d'avilissantes curiosités; et l'adoration, même quand elle s'exprime, a toujours quelque chose de discret. Mais il y a chez nous je ne sais quel goût qu'on pourrait appeler le goût marseillais ou plutôt cannebière, pour les gesticulations et l'emphase. On exige des parades, des fenêtres ouvertes. Certes les êtres tout d'instincts, les gens du peuple, par exemple, ne se cachent point, et il y a de la beauté dans cette franchise, dans la violence de leurs paroles et de leurs attitudes, parce qu'elles ne sont pas forcées; mais comment l'homme du monde, qui se sent entouré d'indifférence et qui vit dans le climat le plus froid de la sensibilité, ne se masquerait-il pas? Stendhal lui-même, qui était un exubérant, l'a fait

sans cesse. Il jouait un homme d'un caractère et d'un tempérament absolument opposés aux siens. Mérimée, lui, préférait ne point mentir et se dérober. C'est une autre méthode; celle des confidences n'est louable que chez les poètes, parce que les livres de poésie, même les plus célèbres, même ceux qu'on lit le plus, sont comme ces cryptes où l'on cache les reliques des saints et où ne descendent que les fidèles.

Ce ne fut point le profane mais l'impie en personne qui vint troubler ces dévotions amoureuses. Mérimée fut surpris avec sa maîtresse. Il y eut un duel. « A quel bras préférez-vous être touché ? s'écria le mari qui était un excellent tireur et se battait un peu pour l'honneur du monde. — Au bras gauche, si cela vous est égal, répliqua crânement Mérimée. » Il fut blessé selon ses souhaits, et, sans crainte des indiscrétions, il se montrait par la ville avec le bras en écharpe. « Je me suis battu avec quelqu'un qui n'ai-

mait pas ma prose », disait-il pour fermer la bouche aux curieux.

Le sang répandu pour l'adorée ne fit qu'en accroître l'amour. On mit seulement plus de secret dans les visites, qui n'en parurent que plus délicieuses. Mais cette liaison que la jalousie d'un mari ne pouvait briser, l'imprudence de l'amant devait la rompre. Mérimée oublia trop sa fameuse devise μέμνασ' ἀπιστεῖν (souviens-toi de te méfier). Il communiqua à son amie cette curiosité qui n'était point chez lui uniquement intellectuelle, et lui-même, peut-être, se donna ingénument un successeur.

Maxime Ducamp ne se pouvait comparer à Mérimée; il étalait la suffisance de l'amateur qui juge qu'une étude décousue et quelque esprit emprunté peuvent suppléer au talent et au vrai savoir, mais auprès de son rival et aux yeux d'une femme, Mérimée montrait une grande infériorité : son âge; il atteignait la cinquantaine.

Ce fut une surprise désolante. Mérimée venait de perdre sa mère pour laquelle il avait

tant d'affection. Tout ce qui soutenait sa vie s'effondrait. Il eut le sentiment d'une ruine complète. Comme le héros du roman de Fernand Vandérem, il ne conservait plus une seule idée riante du bonheur disparu : tout était cendre pour lui. Il y a ainsi de ces dénouements qui paralysent la mémoire.

« Figurez-vous la figure qu'on fait lorsque, après avoir admiré pendant de longues années ce qu'on croyait un diamant, on s'aperçoit que c'est un morceau de verre... Le résultat, c'est qu'il faut que je retranche quinze ans de ma vie, non seulement perdus, mais dont le souvenir même est empoisonné pour moi. Je ne regrette pas le temps perdu, car j'aurais trop à faire, mais il y a des souvenirs qui étaient un monde surhumain pour moi, où j'avais autrefois accès et qui m'est fermé. »

Pour le mari, pour le monde, il devait continuer à voir une femme qui, à présent que l'amour était disparu, n'avait à son égard que de l'aversion. On devine l'horrible

comédie de contrainte, les sourires affectés avec des yeux pleins de haine, les compliments hypocrites où l'on cherche à mettre quelque pointe, la galerie qui observe, ne sait qu'une partie de la vérité, essaie de découvrir l'autre et considère la scène avec une attention railleuse.

« J'imagine, écrit-il, qu'on voudrait me savoir en Chine, mais on ne m'y a pas envoyé ; on ne peut pas me voir, mais moi je ne peux pas me dispenser d'être vu. Tout ce qui était propre à me faire enrager est réuni dans cette affaire. Il y a un très beau vers de Pouchkine qui dit que le bonheur se donne à chacun tour à tour ; quand on a eu sa part, c'est fini. »

Il s'était livré tout entier à l'infidèle ; se reprendre, dédaigner, oublier, lui était impossible.

« Si j'avais eu de l'orgueil, avoue-t-il, j'aurais trouvé quelque consolation de ce côté. Au contraire, je me dis qu'il n'y aurait pas de bassesse que je ne fisse volontiers pour que cela ne fût pas arrivé. »

La pensée de son œuvre, qui eût pu l'arracher à sa douloureuse passion, s'était évanouie avec sa maîtresse. C'est la suite ordinaire de ces amours violentes qui, après avoir fécondé, dessèchent et stérilisent. Toute son œuvre de conteur, d'historien et de critique : *Carmen*, *Colomba*, *la Vénus d'Ille*, *le Catilina*, *la Guerre civile*, ses *Études sur les Arts au Moyen-âge*, *le Faux Démétrius*, *Don Pèdre*, est désormais achevée. En dix-huit ans, il ne donnera d'un peu important que *Lokis* et *les Cosaques d'autrefois*. Le reste, ce seront des articles et des études d'un homme merveilleusement intelligent, mais où l'on ne trouve plus la flamme divine, articles écrits pour obliger, pour satisfaire aux exigences de l'Académie, du rôle officiel, — écrits surtout pour oublier. Les dernières années de la vie de Mérimée, comme celles de la vie de Balzac, sont improductives. Il semble que certains esprits ne peuvent enfanter dans la solitude.

« On me charge, écrit-il, de faire quantité de choses ennuyeuses que je n'ai pas le cou-

rage de refuser. C'est un ami qui me demande une tartine pour son livre, ou un ministre qui veut avoir un mémoire sur la Bibliothèque. Je passe ainsi mon temps à faire des choses inutiles, mais au fond ma grande raison pour ne pas refuser net, c'est que si je ne les faisais pas je ne ferais rien du tout. Lorsque j'avais un but, c'était bien différent. J'avais une grande envie de plaire, et je m'appliquais. Maintenant je rencontrerais sous mes pieds les plus beaux diamants que je ne me baisserais pas pour les ramasser, faute d'avoir quelqu'un à qui les offrir. »



L'intelligence qui avait toujours ordonné son existence, si elle ne put sauver l'écrivain, fit du moins de ses dernières années comme une très belle œuvre d'art.

Le comte d'Argout, peut-être Mme Delessert, dont l'influence fut d'abord favorable, peut-être le comte de Laborde, avaient obtenu pour Mérimée une place d'inspecteur des monuments historiques. Mérimée ne pouvait espérer charge moins lourde, ni devoirs plus agréables. Il avait de l'argent, des loisirs, voyageait, et comme il voulait s'acquitter avec probité de ses fonctions, il poussa ses études d'architecture à peine ébauchées; ce fut un grand bien, moins encore pour lui-même que pour les autres : il s'éprit de nos vieux monuments, sans préférence de style, et employa tous son effort à obtenir des crédits du ministre pour assurer leur conservation.

Ces voyages d'inspection n'étaient pas seulement de minutieuses visites d'architecte; comme il le laisse voir dans ses rapports au ministre et sa belle étude sur l'église de Saint-Savin, c'était aussi une enquête historique; les vieilles pierres et les archives ne l'empêchaient pas non plus de s'intéresser aux

mœurs des habitants. En même temps que sa mémoire s'enrichissait d'une foule d'idées et d'observations, sa sensibilité s'affinait dans la solitude; parfois, dans une auberge de village, ou un hôtel de sous-préfecture, après avoir achevé ses rapports, et s'être échappé d'un dîner de notables, il songeait à ses amis de Paris, il se représentait avec eux, il leur parlait en imagination. Telle fut l'origine de ces correspondances suivies qui devinrent pour lui une habitude et où il trouva tant de plaisir et peut-être de consolation. Il ne faut pas y voir comme chez Balzac une sorte de glorification de soi-même, ni un désir d'obtenir des confidences livresques ; écrire, pour Mérimée, c'est un besoin sentimental ou intelligent de vivre dans une société choisie, élégante, spirituelle, c'est aussi le goût de s'épancher, non point certes, en se livrant sans voiles, mais en se laissant deviner. Les lettres à Madame Delessert doivent être détruites et je ne pense pas qu'elles fussent intéressantes, car Mérimée, amoureux passionné,

eût jugé grossier et indélicat d'afficher sa passion. On devait surtout y trouver les jeux d'esprit des amants de Molière et de Corneille, du moins certains traits de la Correspondance à l'Inconnue, le feraient supposer. Evidemment dans ces lettres-là, Mérimée n'est point amoureux, mais il veut le paraître et il emploie le langage qu'il juge convenir à la passion.

Cette inconnue, très connue, est Mademoiselle Jenny Dacquin, une institutrice de Boulogne, fort jolie, instruite, d'un caractère assez étrange qui, un peu par esprit de mystification, un peu pour complaire à une grande dame anglaise, Lady Seymour, s'amusa d'envoyer à Mérimée son jugement sur la *Chronique de Charles IX*. Mérimée répondit ; on lui écrivit de nouveau, et il y eut pendant plusieurs années un échange de lettres ironiques, sérieuses, amicales, jusqu'au jour où Mérimée fut admis chez sa correspondante, à Londres. Elle lui plut par sa grâce et son esprit ; peut-être flatta-t-elle, ou — c'était un

meilleur moyen pour l'intéresser — agaça-t-elle sa vanité. Mérimée se sentit dès lors attaché par un lien délicat, agréable et lâche, et qu'on ne semble pas avoir deviné. Devant une femme que l'on aime on est, malgré soi, amené à jouer un rôle. Il faut garder ou conquérir son amour, on adopte et on observe une tactique. Les progrès, les défaites, les espoirs, les craintes de sa passion, il est dur de les garder pour soi-même, de n'avoir personne à qui les confier. Mademoiselle Dacquin, après n'avoir été d'abord pour Mérimée qu'une amusante causeuse, devint donc une amie. Elle n'ignorait pas la liaison de Mérimée avec Madame Delessert ; et, coquette, savante, spirituelle, elle savait répondre aux galants hommages, qui n'étaient d'ailleurs, chez son prétendu adorateur, qu'une politesse. Cependant, à parler des littératures, à s'apprendre le grec ou l'allemand, à visiter les musées, à se promener ensemble à la campagne, ils ne pouvaient demeurer dans une continuelle froideur. Insensiblement la

causerie ou la lettre revenait à l'amour, et c'est un sujet qu'on ne traite guère par théorie sans passer à l'exemple. Il y eut sans doute désir chez l'un, curiosité chez l'autre. Il est probable qu'après s'être longtemps refusé on céda, lorsque chez Mérimée l'envie était passée et la vieillesse déjà venue. Une amie de Chateaubriand, venue trop tard elle aussi, a dit d'un moment semblable : « Ce fut ridicule et court. » Je ne crois pas que Mérimée ait jamais été ridicule, mais aux amants sexagénaires, il faut des artistes en galanterie. Sans doute on ne recommença point, du moins souvent, un jeu qui pour l'un n'avait plus assez d'attraits. On resta des amis, on se prêtait des livres, on se racontait ses voyages, on se visitait de temps à autre, on commentait les événements et les œuvres, on se chargeait de commissions, d'achats pour des parents. Ce fut toute l'intimité tranquille d'un commerce familial. La correspondance de l'Inconnue montre bien les trois phases de la liaison : celle de l'ironie ;

d'abord Mérimée semble faire la leçon et se moquer ; on lui répond sur le même ton ; puis, quitté par Madame Delessert, il essaie de se figurer que Jenny Dacquin est la femme qui doit succéder à l'infidèle ; enfin c'est le brusque changement, le « chère amie » banal qui succède aux appellations précieuses ou dévotes, et semble annoncer qu'on a eu ce qu'on désire et qu'on n'attend plus rien. On est heureux encore de se voir et de s'écrire, mais on ne trouve l'un dans l'autre ni l'attrait de l'inconnu, ni l'ivresse du souvenir. Mademoiselle Dacquin fut toujours pour Mérimée *la remplaçante*, remplaçante maternelle et amoureuse, mais trop moqueuse, fantasque, érudite, et peut-être innocente, pour bien jouer ce double rôle auprès de son ami.



Avec les années, la fuite de l'amour,

la disparition des êtres les plus chers, la vieillesse, qui se soucie moins de l'âge que du courage, et semble attendre l'invitation de nos sens et de nos espoirs fatigués pour s'approcher de nous, le menaçait déjà de ses douleurs et de ses longues déceptions lorsque vint le surprendre un éclatant renouveau. En moins de cinq ans, c'est la chute de Louis-Philippe, la proclamation de la République, la présidence du prince Louis, le coup d'état qui refait l'Empire, enfin c'est le mariage inouï, chevaleresque, audacieux, de Napoléon III avec Eugenia de Guzman, la fille de la comtesse de Montijo.

Cette suite d'aventures, ce pouvoir absolu qui se crée en plein mouvement révolutionnaire et anarchiste, ce prince, qui n'était la veille connu que par ses tentatives malheureuses contre le gouvernement de Louis-Philippe, ridicule plutôt avec son fort accent germanique, devenu le maître de la France, imposant sa volonté à l'Europe, et dédai-

gneux d'un mariage royal (1), prenant pour régner avec lui, la femme qu'il aime ; ces deux êtres qui se dressent seuls et par leur propre mérite, par la volonté inflexible et la beauté rayonnante, devant un monde hier adverse et que leur courage aujourd'hui surprend et conquiert, toute cette histoire contemporaine, étonnante comme un conte de fées, personne ne paraît plus la connaître ; les hommes de notre temps laissent les événements passer, les emporter, faire leur ruine ou leur fortune sans les regarder, sans les voir. Au moment, toutefois, il y eut une sorte de vertige ; le mariage de l'impératrice tournait la tête des espagnoles ; beaucoup disaient comme la petite Madrilène : « Qu'on me mène à Paris. Ici, il n'y a pas d'avenir pour une jeune personne. »

Mérimée n'avait cessé de correspondre avec la comtesse de Montijo, et il ne devait pas être le moins surpris de songer que la

(1) Voir dans les *Mémoires de Persigny*, les offres et les intrigues des cours allemandes.

fillette qu'il faisait autrefois danser sur ses genoux, à laquelle il avait donné des leçons et raconté des histoires, était devenue souveraine des Français. Il affectait, il est vrai, de n'en être pas ému. « C'est une terrible chose que d'avoir des filles et de les marier, écrivait-il à la comtesse de Montijo. Que voulez-vous? L'Ecriture dit que la femme doit quitter ses parents pour suivre son mari. Maintenant que vos devoirs de mère sont accomplis (et, en vérité, personne ne vous contestera d'avoir fort bien marié vos filles), il faut songer à vivre pour vous-même et à vous donner du bon temps. Tâchez de devenir un peu égoïste. »

Cependant l'impératrice n'oubliait pas son vieil ami ; il y avait autour de Napoléon III trop de gens de l'espèce de ce Walsh qui, en 1851, parlait de « f... un coup de fusil au gaillard » et qui en 1852 était chambellan de ce gaillard. Elle avait besoin de quelques fidèles ; elle voulut avoir Mérimée pour secrétaire ; l'empereur refusa. Mérimée athée,

Mérimée qui, disait-on, n'avait pas été baptisé, Mérimée libre-penseur ! Toute la dévotion hypocrite de l'époque eût crié au scandale. On se contenta de le faire sénateur. « On me dit, écrit-il à la comtesse de Montijo, que l'impératrice a embrassé son mari avec effusion lorsqu'il lui a annoncé la chose. Ce petit détail me fait, je vous l'assure, plus de plaisir que la chose elle-même, à quoi je ne suis pas encore parfaitement réconcilié. »

Il fut donc sénateur tout en gardant sa place d'inspecteur des monuments historiques, mais il ne voulut point de doubles appointements. Plus tard, quand l'empereur lui demanda des notes pour sa *Vie de César*, il refusa toute rétribution. Il sut ainsi toujours dominer la bonne et la mauvaise fortune ; la révolution de 1848 en supprimant sa place d'inspecteur, ne le découragea pas plus que ces faveurs soudaines ne l'éblouirent. Il ne voulait que la médiocrité dorée. Certains, il est vrai, comme Victor Hugo dans son exil volontaire de Jer-

sey, ont montré une indignation vertueuse ou envieuse à ces dons impériaux (1), à ces trente mille francs de rente avec lesquels Napoléon III récompensait ou achetait un dévouement. Du moins l'argent donné à Mérimée ne fut point gaspillé. Ces trente mille francs lui permirent d'être durant dix-huit années un *honnête homme*. Cela seul légitime les autres pensions.

Honnête homme! on ne sait plus ce que cette expression comporte de qualités. Loin de s'enrichir de nouveaux sens en vieillissant, elle a perdu tous ceux qu'elle avait jadis. Aujourd'hui, honnête homme ne se dit plus guère qu'à la Chambre, entre politiciens. On déclare par là qu'on n'a pas été pris la main dans le sac ou bien, qu'accusé de corruption, on a été assez habile pour obtenir une ordonnance de non-lieu. Le sens d'honnête, à notre époque, indique bien notre degré de civilisation ou de barbarie.

Mais être honnête homme pour Mérimée,

(1) Voir les notes des *Châtiments*.

ce fut exercer et développer toutes ses facultés, faire la part de l'amitié, de l'amour, des sens, de la culture, de l'étude, de l'observation ; ce fut jouir et connaître, ce fut pratiquer le monde, la cour, la rue, les grands chemins comme les bibliothèques et les villes ; ce fut s'intéresser à tout le mouvement humain et en être la belle conscience lumineuse.

Les lettres de Mérimée, de même que celles de Diderot et de Voltaire, sont l'essence d'une époque ; elles n'en donnent pas l'impression confuse, elles en évoquent le fantôme divers, pensif, riant, tragique. C'est un enseignement, pour parler le langage moderne ; disons mieux : c'est un excitant.

Les démocrates ne nous comprendront pas : n'importe ! Les hommes comme Mérimée ont l'utilité de ces beaux lacs qui réfléchissent dans leurs eaux la magnificence du paysage et du ciel. Il faut qu'il y ait des hommes qui ne soient qu'intelligence comme il faut qu'il y ait des femmes qui ne soient que beauté.

Près de l'empereur, il gardait son libre langage ; il n'a jamais été courtisan et ne voulait pas non plus, au dehors, avoir l'air de l'être. De là certaines familiarités que l'on a jugées peu délicates, mais ce n'était pas sa faute si le monde d'alors était irrespectueux et s'il se voyait contraint d'en prendre le langage. Les plus violents adversaires de la Révolution se sont parfois coiffés du bonnet rouge. Mérimée a bien senti qu'à notre époque il est souvent besoin de se travestir.

La vérité, c'est qu'il aima et qu'il admira l'empereur. Il l'aima comme homme et comme souverain. Ceux qui ont approché Napoléon III sans préventions haineuses, ont subi le charme et l'autorité du maître. L'Empereur s'intéressait à toutes choses, écoutait tous les conseils, mais se décidait seul et sans hâte, avec une force de volonté qu'il a bien prouvée par son avènement, par son mariage, par sa politique personnelle, enfin par tous les actes de son existence publique et privée jusqu'à ce que, malade et vieilli, ayant épuisé

toute sa volonté il cédât devant la tempête, mais il faut se souvenir, quand on juge quelqu'un, de la belle parole de Renan, qui demande à ses amis de ne point écouter les blasphèmes, de ne point regarder les misères de sa dernière heure. C'est la santé et non pas la maladie qui montre la valeur d'une intelligence. Malheureusement, pour la plupart des Français et des étrangers, Sedan a fait oublier le Congrès de Paris. Avec cette inconséquence qui est propre aux démocraties, les peuples chargent les souverains de leurs maux et se vengent sur eux de leurs propres folies.

Mérimée, qui se connaissait en caractères, apprécie bien Napoléon III quand il écrit à Mme de La Rochejaquelein : « Si vous le voyiez, sans opinion arrêtée d'avance, sans convictions ni attachements antérieurs, il vous plairait infiniment. Vous vous moquerez de moi, si je vous dis que je n'ai jamais rencontré un homme aussi *naïf*. Il ne dit jamais rien d'appris. Ses idées sont quelquefois bizar-

res, étranges, mais bien originales. Il m'étonne par la facilité avec laquelle il comprend les choses d'érudition dont il n'a pris le goût qu'assez récemment. Il a un talent singulier pour gagner la confiance et mettre à son aise. C'est l'effet qu'il produit toujours sur les gens de ma connaissance très intime qui ont eu affaire à lui. Cependant, il n'a pas l'air de le chercher. Il est extrêmement poli et bienveillant, mais réservé. Il sait faire parler. » A Biarritz, où les invités étaient moins nombreux qu'à Fontainebleau et à Compiègne, plus d'une fois il y eut entre le souverain et l'homme de lettres des causeries confidentielles. La *Vie de César*, que l'empereur écrivait et dont Mérimée avait eu le projet naguère, rendait plus profonde encore leur intimité. Mérimée parlait librement, quelquefois en professeur gai et sans préjugés, qui s'efforce de sauver son pédantisme et de le rendre aimable. Il surprenait souvent l'empereur en affectant dans ses récits un ton machiavélique, comme ce

jour où parlant de Césarion, il dit que c'était bien le fils naturel de César, puisqu'Auguste le fit assassiner. Napoléon III avait eu une exclamation « d'honnête homme » qui rendit tout honteux son interlocuteur. Mais l'empereur lui passait ces traits affectés d'inhumanité ; en revanche il restait silencieux, demeurait impénétrable lorsque Mérimée l'interrogeait sur la politique. Le conservateur du British Museum, patriote italien réfugié en Angleterre, érudit politique et jouisseur sentimental, — Polichinelle uni à Machiavel, l'a-t-on appelé — Panizzi poussait vainement Mérimée à solliciter pour lui une entrevue avec l'empereur ; il espérait continuer l'œuvre de Cavour et déterminer la France à une nouvelle intervention italienne. Mais, chaque fois que Mérimée parlait de son Italien, l'empereur le rendait aux lettres et changeait la conversation (1). Pourtant, lors-

(1) Panizzi fut reçu à la Cour mais comme homme privé. L'impératrice écrivait à Mérimée : « Dites à Panizzi que s'il passe par Paris, il sera obligé d'aller dans une auberge et que je lui saurai gré de me donner la préférence. »

qu'on lit la correspondance à Mme de La Rochejaquelein et les lettres à Panizzi, on voit que Mérimée n'était pas un conseiller banal. Il avait vu et observé des hommes d'état fort divers; il avait deviné à Biarritz le génie énergique de Bismarck, « son héros »; l'empressement vaniteux, égoïste et bavard de Thiers « qui se fait républicain pour être élu président ». Ce qu'il y a de rare dans sa vision, c'est qu'il saisit à la fois chez les hommes politiques la nature et le rôle appris. La vie privée et publique s'expliquent ainsi l'une par l'autre. Mais il sait fort bien les séparer pour juger d'une carrière et d'une œuvre.

« Je suis tout abasourdi, écrit-il à Mme de Beaulaincourt, de la mort de Narvaez. C'est une très grande perte pour l'Espagne et d'autant plus grande qu'O'Donnel est mort. A présent je ne vois plus personne qui fasse peur aux rouges Espagnols. Les Conchas ne manquent ni d'énergie ni de courage, mais ils sont entourés de tous les tripoteurs, et ce ne sont pas des hommes carrés comme ce

pauvre Narvaez. *Le pape lui a envoyé une absolution des plus amples. Il en avait besoin.* Jadis il avait mis la main sur la bulle de la croisade. C'est un argent que l'Espagne paie au pape pour faire gras le vendredi et le carême, car personne ne fait maigre. Narvaez avait donné des pensions à ses amis et amies avec l'argent papal, et ça avait été la distribution la plus drôle qui se pût imaginer. Il n'y avait pas une coquine, à Madrid, qui ne vécût de l'argent de la croisade. »

Il allait étudier les hommes d'Etat chez eux, à Madrid, à Carabanchel; puis, du salon de la comtesse de Montijo, il passait à Londres où il se liait avec de vieux libéraux, dont la causerie était souvent une instructive leçon. « Je me suis trouvé en relations avec des whigs de la vieille roche, que j'admire fort. Je ne parle pas de leur politique, mais de leur intelligence. Un vieux whig, démocrate à dix mille livres sterling de rente, chez qui j'ai passé presque tout mon temps, me ravissait avec ses histoires de

l'ancien monde. C'est un des hommes les plus instruits pratiquement que j'aie rencontrés, et il me dit qu'il devait ce qu'il savait à la vieille coutume, abandonnée aujourd'hui, de boire après dîner. Lorsqu'on écoutait les anciens en buvant du claret, on gagnait beaucoup à les fréquenter. Que gagnez-vous, me demandait-il, à fumer après dîner ? »

Lord Palmerston, qui lui supposait beaucoup plus d'influence qu'il n'en avait à la Cour, le reçut avec les plus grands égards, mais Mérimée ne ressemblait pas à M. Thiers, qu'une réception chez l'empereur d'Autriche avait rendu subitement fanatique de l'alliance autrichienne ; il gardait sa liberté de vision.

« C'est, dit-il, un jeune homme de quatre-vingt-un ans qui a eu une jeunesse fort gaie, mais qui a conservé un bon estomac. C'est le prototype du vieux gentleman anglais de l'ancienne école. Lorsqu'il mourra, il n'y en aura plus. Lorsqu'il s'est levé pour parler à une heure après minuit, samedi dernier, il avait l'air d'un spectre. On l'entendait à peine.

Il s'est animé petit à petit comme les vieux chevaux. Il a pris le parti de son collègue, qu'il déteste, et accepté toute la responsabilité du ministère. Cela a touché tout le monde. Après le vote peu s'en est fallu qu'on ne l'étouffât. On sortait de la Chambre, il a été applaudi par un immense rassemblement et reconduit chez lui avec des cris enthousiastes. N'est-ce pas une chose curieuse qu'un premier ministre populaire ? »

Ce grand succès et l'enthousiasme de ses amis whigs ne l'empêchaient pas de le juger. « Il m'a paru un mélange très bizarre d'homme d'Etat et de gamin. Il a l'aplomb d'un vieux ministre et le goût des aventures d'un écolier. Je le crois très étourdi, confiant dans son étoile et parfaitement sans scrupules. Il bouleverserait le monde pour avoir un petit succès d'éloquence au parlement. Il a tous les préjugés et toute l'ignorance de John Bull avec son opiniâtreté et son orgueil. Bref, je crois que c'est un des mauvais génies de notre époque. » M. Gladstone lui donna l'im-

pression d'un génie d'un autre genre, et qui ne serait pas sorti de l'enfance. Au milieu de toutes ces fréquentations si diverses, Mérimée conserve ses préférences politiques. Il n'est point bonapartiste, mais, comme l'a très bien dit M. Filon, c'est un monarchiste et ultra de l'Empire, plus impérialiste que le maître lui-même, et qui voit avec peine les tendances démocratiques et libérales que crut devoir montrer l'empereur à partir du décret de novembre 1860. « Le plus grand malheur qui puisse arriver à un peuple est, je crois, d'avoir des institutions plus avancées que son intelligence. Lorsqu'on demande pour la France les institutions des Anglais il faudrait pouvoir lui donner le bon sens et l'expérience qui les rendent praticables. » « Arlequin, disait-il encore, donne à son fils une trompette et un tambour et il lui recommande de ne pas faire de bruit (1). »

(1) V. Panizzi, I, p. 154. A propos de la discussion de l'adresse, Mérimée confesse qu'il n'a point foi dans le gouvernement populaire : « On a, à Madrid, comme en

Ami et admirateur de Napoléon III il se fût plus tôt rangé du côté de l'opposition dynastique.

« L'impératrice est légitimiste », disait l'empereur en souriant. La comtesse de Montijo avait, en effet, donné à sa fille le goût du gouvernement autoritaire ; mais, sauf pendant le voyage de l'empereur en Algérie, et la guerre de 1870, et bien qu'un parti parût se réclamer d'elle, l'impératrice est toujours restée étrangère à la politique. Elle mettait sa gloire à être seulement souveraine par la beauté, la bonté, le courage. « Il est impossible, écrit Mérimée à Mme de La Rochejaquelein quelques jours après l'attentat d'Orsini, il est impossible qu'admirant le courage comme vous faites, vous n'ayez pas été frappé de celui de l'impératrice qui ne pensait qu'aux blessés, et qui disait : « Ne vous occupez pas de moi, c'est mon métier. »

tout pays constitutionnel, des recettes pour faire parler la voix du peuple. Narvaez flatte les journalistes et les gens qui aiment les places. » Panizzi, II, 57.

Et à l'empereur qui lui donnait le bras dans l'escalier : « Allons doucement ; montrons que nous n'avons pas peur. » N'est-il pas beau de pouvoir dire cela avec une robe toute mouchetée de sang et un petit morceau de fer dans la paupière. »

Comme le docteur Faust, Mérimée rajeunissait avec la féerie extraordinaire et inattendue de l'Empire. Avoir été menacé de la révolution, du socialisme, d'un règne de barbarie et de laideur, et retrouver seulement adouci, acclimaté et plus élégant, ce monde impérial dont rêvait votre enfance, n'est-ce pas une rare fortune? Il y avait dans le second Empire assez de nouveauté et d'inconnu pour intéresser son esprit, assez de souvenirs pour qu'il n'y fût pas dépaysé. On a bien mal compris la fièvre de plaisir qui s'empara de la France à ce moment, on en a rendu bien sottement responsable le malheureux empereur. Rien d'étrange pourtant qu'on se sentît joyeux de rencontrer une autorité forte qui permettait d'oublier la vie publique pour

penser à soi-même; on en avait assez d'être citoyen, on voulait redevenir homme. Ce temps si proche du nôtre semble parfois plus ignoré que celui des dynasties égyptiennes. Mais qu'on interroge Gavarni, Constantin Guys, Winterhalter, Carpeaux, qu'on lise les comédies de Sardou, la correspondance de Mérimée, les mémoires de Viel-Castel, on sentira combien il fut délicieux d'y vivre. Devant une gravure de mode jaunie et des tentures fanées, on s'imagine que ce luxe fut ridicule et ces joies bien grossières; or ameublements et toilettes, dans leur nouveauté, s'harmonisaient très bien. Les poufs et les crapauds disparaissaient sous les vastes pétales des robes à crinolines, mais faites de taffetas soyeux, de soies lumineuses; les femmes s'étalaient comme des fleurs étranges, importantes, qui cachent complètement leur calice, mais, massives et mystérieuses, vous forcent à le découvrir. Et dans cette folle profusion d'étoffes, dans ces jupes monumentales, dans ces mantes qui étaient des chapes, et ces chapeaux des

capuchons et des masques, parmi tant de volants, de gaze, de rubans, ouvragés, façonnés avec une fantaisie inépuisable, ce qu'on apercevait de la chair féminine prenait une valeur et un intérêt nouveau, comme des joyaux dans un écrin et au fond d'un riche coffret. Il ne faut point juger l'art de se vêtir ni l'art d'aimer du second Empire selon les idées fausses que nous nous faisons de la plastique et de l'érotisme grecs. Ces toilettes sont un appel continu à l'imagination, mais elles charment, elles excitent d'abord les sens. Elles n'étaient nullement lourdes, elles ne gênaient point; au contraire! On n'est jamais si libre que dans un domino de carnaval; le corps se sentait d'autant plus frémissant et dégagé que tout cet appareil d'étoffes l'entourait pour le cacher, mais non pas pour s'unir à lui, pour le garrotter.

Et puis, pour la première fois depuis le Directoire, la femme commence à se découvrir : la gorge, les seins, d'abord, ce que laisse voir une mère; mais c'était moins la

maternité que l'hétaïrisme qui s'accusait dans ces décolletages. Au bal du 18 février 1857, la comtesse de Castiglione parut éblouissante, les cheveux d'or ruisselant sur le front, les joues, et tombant en crinière sur la robe de soie d'or; la jupe relevée sur le jupon à la Louis XV par des chaînes ciselées en cœurs; la gorge presque nue, montrant des seins admirables, hauts, provocants, dressés sans un pli sur la poitrine de neige.

— Madame, prenez garde, dit un masque en s'approchant, en votre présence nos culottes deviennent trop étroites.

Elle sourit seulement et écarte le complimenteur audacieux, tandis que devant elle des hommes se vantent de l'avoir serrée dans leurs bras.

Trois ans plus tard, c'est le bal costumé de l'hôtel d'Albe, qui s'ouvre par une apparition dansante de seize jeunes femmes représentant les quatre éléments; un soupçon de jupe haut retroussée laissant voir l'élargissement voluptueux de la jambe; la chevelure, les

épaules, les gorges poudrées de paillettes d'argent, et comme étincelantes de rosée lumineuse. « Les mauvaises vues comme la mienne, dit Mérimée, les croyaient trempées de sueur et on avait envie de les bouchonner comme des chevaux de course. » Cavales de plaisir, mais cavales de choix et de race qu'il était voluptueux pour un jouisseur raffiné, de voir redevenir simples, nues, purement animales. Mme de Bourgoing était en Polichinelle, des princesses portaient un travesti d'écuyer à culottes bouffantes et à grandes bottes. Miss Cowley était en Muse et laissait deviner les grâces de son corps à travers une robe flottante et transparente. L'Empereur et l'Impératrice, en domino bleu, reconnaissables, l'un et l'autre, à leur marche et à leurs gestes habituels, se laissaient raccrocher par le duc de Dino, en arbre, dont les mains branchues et feuillues arrêtaient tout le monde au passage. Il y avait entre et même pendant les danses, plus d'une embrassade et d'un baiser volé sous le masque, dans l'embra-

sure d'une fenêtre. Et toutes ces beautés qui semblaient s'offrir, dont quelques-unes s'offraient en effet, libres, gaies, téméraires, étaient d'autant plus provocantes ici que leur rang et leurs habitudes les avaient faites plus réservées ailleurs, d'autant plus nues qu'elles étaient d'ordinaire mieux enveloppées. Le ton, l'animation, les formes de la chair étaient une surprise quand elle jaillissait, enfin affranchie de tant de voiles.

Mérimée se grisait comme au théâtre, comme avec un opium, mais à la fin du spectacle cette illusion de jeunesse disparaissait ; il sentait ses forces affaiblies et se souvenait de son âge. Après les dîners copieux et hâtifs de Fontainebleau, dans les courses folles en charabancs, ou à pied, sous l'ondée, sous le soleil, — que l'Impératrice dirigeait, animait de son entrain et de son ardeur de marcheuse intrépide, jamais lassée, — parfois Mérimée sentait le poids de ces honneurs, de ce luxe, de cette vie d'apparat, souvent plus occupée, plus fatigante dans ses frivolités

qu'une existence donnée tout entière au travail. L'estomac malade, le front labouré de névralgies, en proie à un rhume ou à une bronchite, il fallait sourire, lancer un mot, ne pas interrompre d'une minute son rôle de courtisan; le soir, presque somnolent à la suite d'une longue promenade, se mettre en *fiocchi*, passer des corridors froids dans les salons surchauffés de Compiègne ou de Fontainebleau et rester encore pendant plusieurs heures esclave de ces jolies femmes exigeantes, que toutes les galanteries, tout le dévouement, la réputation, l'esprit de Mérimée, la faveur que lui témoignait l'impératrice, ne rendaient pas toujours pitoyables et qui souriaient plus d'une fois, avec l'ironie la plus gracieuse, du « vieil ami ».

Malgré des déceptions et des lassitudes, il demeurait attaché à la Cour. Agir, aimer, produire une œuvre, il n'en avait plus la force; mais il pouvait s'intéresser au monde, et jamais homme n'a été un meilleur observateur, jamais aussi on ne s'est mieux placé

ou plutôt si bien déplacé pour voir sinon tout, du moins le plus qu'il est possible à des yeux humains de découvrir. La Cour ne lui eût point suffi, mais il eût regretté de n'y point aller, car les intrigues qui s'y nouent et s'y dénouent sont d'une trop belle qualité pour laisser un philosophe comme lui indifférent. Afin de les suivre de près, il acceptait de devenir le sigisbée de Mme Przezdziecka ou d'aller lire à Saint-Cloud son conte de Lokis devant les dames d'honneur interloquées, ou encore de composer sa nouvelle de la *Chambre bleue* qui n'avait pas d'autre but que d'amuser l'impératrice.

Son attachement aux Tuileries ne l'empêchait point de fréquenter les salons de l'opposition libérale ou légitimiste; certains niais et quelques sottes s'en indignèrent et lui fermèrent leurs portes, comme si une telle intelligence n'était pas au-dessus des partis, quelles que fussent d'ailleurs ses inclinations. A côté des hommes d'action qui doivent être naturellement intransigeants,

partiaux, on doit réserver une place, et des plus belles, pour ces contemplateurs qui, sans prétendre lutter contre leur siècle, le portent et le réfléchissent.

Par malheur il régnait alors une véritable épidémie de dévotion. Les belles amoureuses du commencement de l'Empire, ne retrouvant plus, en vieillissant, leurs premiers succès, se mettaient, de dépit, à conquérir le ciel, ou, à tout le moins, une réputation de sainteté. Et naturellement leurs fidèles devaient suivre leur exemple. Ce ne devait pas être un spectacle sans comique que celui de ces nouveaux convertis, quelquefois hommes de propos et de mœurs fort libres, devenus subitement de pieux, de zélés apôtres. « Ces vieux généraux, écrit Mérimée, sont particulièrement timides quand il s'agit du *green gentleman below,* et des douairières chez lesquelles ils vont faire leur whist. » Mérimée, si souple qu'il fût, ne se pliait que médiocrement à ces manières : « Nous avons eu à l'Académie la réception de l'abbé Gratry, dit-il. Je doute que vous lisiez ces

fadaises. Jamais on n'a dit plus de platitudes. Jamais curé de village n'a débité de sermon plus vulgaire. » Ce verbiage ridicule du christianisme moderne, ni dogmatique, ni vraiment libre, n'ayant ni l'indulgence onctueuse des anciens jésuites, ni l'austérité forte des jansénistes, cette eau fade à l'usage de la religion mondaine, répugnait justement à Mérimée. Il n'affectait pourtant point une vulgaire intolérance; au contraire, par esprit, par politesse aussi, il savait reconnaître les vertus du catholicisme. C'est ainsi qu'à Mme de La Rochejaquelein, catholique ardente qui avait entrepris de le convertir, il écrit une lettre où faisant mille concessions à sa correspondante, il n'en réserve pas moins son jugement. « J'ai le malheur d'être sceptique, mais ce n'est pas ma faute. J'ai tâché de croire, mais je n'ai pas la foi... Cela ne tient pas à mon éducation, mais à mon organisation... Beaucoup de choses me plaisent dans la religion chrétienne et dans la catholique en particulier. Je l'aime moins en

France : 1° Parce qu'elle y prend des maximes de philosophie incompatibles avec son essence, et qui ne sont à vrai dire qu'une concession maladroite au scepticisme ; 2° Parce que nos ecclésiastiques, exagérant le caractère d'austérité, tombent dans l'affectation. Ni l'un ni l'autre de ces défauts, madame, ne se trouvent dans votre catholicisme, et c'est là ce qui me le rend aimable. Je suis surtout bien sensible à la pitié que je vous ai inspirée, et je vous remercie du fond du cœur de vouloir bien attacher quelque intérêt à ma pauvre âme. A vous dire la vérité, je ne crois pas à ma conversion, mais il y a en Crimée des sœurs de charité qui soignent les blessés abandonnés par les médecins et leurs soins leur rendent la mort douce. »

Malgré toute son adresse, il n'en choquait pas moins souvent par sa réserve ou par ses boutades qui étaient parfois d'une impertinence ou d'un cynisme étudié. Edmond de Goncourt le trouve pédant. Maxime du Camp prétend qu'il était assez engoncé dans ses

habits lourds, fabriqués par des tailleurs anglais, et qu'il n'avait pas l'aisance d'un véritable homme de mode. Ces deux appréciations sont d'autant plus contestables qu'Edmond de Goncourt, à cause de son genre d'esprit, ne pouvait rien comprendre à l'intelligence riche et ordonnée de Mérimée; Du Camp le juge en amoureux triomphant mais toujours jaloux et qui lui a succédé. Il est bien certain que Mérimée ne devait pas avoir cette écœurante aisance de certains causeurs modernes qui parlent de tout pour parler, sans amour, sans conviction, sans plaisir. Il était d'une élégance correcte, recherchée, un peu froide et d'abords difficiles; il prenait, comme par condescendance, le ton de l'entourage en le relevant d'impertinences et de fines saillies; mais, avec des intimes, vite, sans s'abandonner, il montrait tout ce qu'il y avait de sérieux, de fort et de délicat dans sa culture comme dans ses affections. Il faut approuver cette double attitude. Il est extraordinaire que l'on réclame de la pensée d'un grand écri-

vain plus qu'on attend du corps le plus avili et le plus vendu. On s'étonnerait si quelqu'un demandait brusquement à une femme inconnue de se dévêtir et, de cette intelligence pour laquelle on feint une estime si considérable, on ne trouve point étrange qu'elle étale soudain devant vous ses plus intimes trésors, dans le moment le plus inopportun et en présence des pires malveillances. Mérimée sut toujours se garder au milieu des indiscrets; il jouait alors avec intention la comédie du sceptique; il étonnait, amusait ou même révoltait par ses audaces, estimant, peut-être à tort, qu'il vaut mieux être haï qu'indifférent.

C'étaient moins ces audacieuses inconvenances que ses qualités réelles qui éloignaient de lui des amitiés d'occasion. L'envie est le grand péché mondain et les femmes ne sont pas seules à le connaître. Ce beau front, ces yeux clairs, lucides, ce nez en groin aux narines larges ouvertes comme pour prendre la part de tous les plaisirs, ces lèvres fines, serrées qui réservent les paroles, ce qu'il y

avait d'intelligence et de sensualité dans son visage irritaient les gens qui ont choisi leur place spéciale dans l'existence et qui n'imaginent pas que quelqu'un puisse se borner à être un homme complet.

Mérimée heureusement n'était point de ceux pour qui trois ou quatre salons parisiens résument le monde. Il allait partout et en toute compagnie. Il n'a jamais eu la morgue de ces faux élégants qu'a façonnés la démocratie. Il ignore la « respectabilité » moderne. Il cause familièrement avec les simples et aussi avec les réprouvés (1). Il disait qu'en chemin de fer, par principe, il se mettait à converser avec toutes les femmes qui se trouvaient dans le même compartiment que lui. « Qu'est-ce que cela vous rapporte? demandait une jeune femme. — Quarante pour cent », répondait-il. Etait-ce là un propos de parade qu'inspirent les vanités, les coquette-

(1) J'ai toujours eu des muletiers et des toreros pour amis. J'ai même bu à la même outre qu'un galérien.

(Lettres à une inconnue, t. I.)

ries, les fatuités sottes de certaines réunions? Il est certain que jusqu'à la fin il eut des aventures, et avec des femmes diverses. Il écrit de Madrid qu'il a fait un dîner de garçon avec Pepa la banderillera, dont les mots et les traits de férocité andalouse l'ont amusé; un jour, se trouvant dans les bois de Fleury, il raconte à Mme de La Rochejaquelein qu'il a dîné dans le même restaurant que trois étudiants accompagnés de leur étudiante, qu'à côté d'eux il s'est fort amusé et qu'il est redevenu jeune pour quelques heures. « Ce monde-là vaut mieux, à ce qu'il m'a semblé, que le monde des salons. Il a moins d'affectation et, entre autres, n'a pas celle de vouloir avoir l'air de ne pas s'amuser. » Et une autre fois à Jenny Dacquin : « J'ai eu hier un grand succès dans ma veillée avec des paysans et des paysannes à qui j'ai fait dresser les cheveux sur la tête, en leur racontant des histoires de revenants. Il y avait une lune magnifique qui éclairait parfaitement les traits réguliers et montrait les beaux

yeux noirs de ces demoiselles, sans laisser apercevoir leurs bas sales et la crasse de leurs mains. Je suis allé me coucher très fier de mon succès auprès d'un auditoire tout nouveau pour moi. »

Sa correspondance laisse apparaître toutes ses âmes; il n'est point de lettre qui ne soit sincère; seulement, selon ses lecteurs, il voile ou découvre certains côtés de son esprit, car il craint d'offenser, il est soucieux de plaire.

Jenny Dacquin, par exemple, lui inspire d'aimables marivaudages. Mme de La Rochejaquelein reçoit l'aveu de l'affection vraie, contenue, qui se trahit seulement à certaines heures de solitude et devant des amis sûrs, dont on n'a point à se défier. Avec Mme de Montijo, avec la princesse Julie, avec M. Tracci, il cause littérature, histoire, politique, art. Avec M. Senior ou Mme de Beaulaincourt, c'est l'observateur mondain qui apparaît, apte à saisir et à rendre vivement les ridicules. Stendhal, le docteur Requien sont les confidents des fantaisies et des

aventures sensuelles ; devant Panizzi il est tour à tour un philosophe politique et un peintre de mœurs amusé, qui ne voit l'humanité ni en mystique, ni en pessimiste, mais y prend tout le plaisir d'un intéressant spectacle sans oublier qu'à l'acte suivant, il devra céder son fauteuil et sortir de la salle. Un jour il écrira ses observations sur un fait politique : « La proposition de Lord Russell de créer des pairs à vie, si elle n'est pas une simple menace destinée à demeurer comme *gladius in vagina*, est la démolition de la Chambre des Lords. La vieille Angleterre marche d'un pas rapide sur la pente où toute l'Europe est entraînée, et c'est à tous les diables, je le crains, que mène cette pente. » Une autre fois il n'est qu'un délicat gastronome, vantant un vin de Portugal, quelque Johannisberg, quelque champagne supérieurs, et la soupe aux cailles et au riz du pays génois. « Je pense qu'on ne mange que cela en Paradis. » Il est toujours resté un homme d'avant la Révolution,

ne faisant pas les sottes distinctions de notre temps entre les occupations « nobles » et « grossières », entre les goûts « distingués » et « communs ». Ayant la plus haute, la plus active, la plus clairvoyante intelligence, il ne sentait nulle répugnance à laisser l'animal se réjouir en lui. Il aimait la femme en simple et en raffiné. Ne faisant point fi d'une coquetterie spirituelle, il savait aussi apprécier la naïveté des plus humbles. Il jouissait d'une toilette très savante telle que se plaisait à en porter parfois Jenny Dacquin, et cela ne l'empêchait nullement de regarder, en descendant l'escalier des vieilles maisons de Rome, les jolies jambes des jeunes ouvrières qui se mettent à l'aise, sur le palier, derrière le rideau trop court du retrait. Ses lettres contiennent des anecdotes à la Chamfort et des scènes à la Beroalde. Nous devons accepter les unes et les autres. Même un peu grasses et libres, comme les aventures de la reine Isabelle le jour de ses noces, elles sont toutes amusantes par le sens humain,

par le tour, l'art du conteur. Cela rappelle les traits de Mme du Deffand ou de Diderot, avec quelque chose de moins vif, de moins ingénu.

« Il faut que je vous conte une bonne bêtise. L'usage à Madrid est d'offrir tout ce qu'on loue. La belle du premier ministre dînait l'autre jour à côté de moi ; elle est bête comme un chou et fort grosse. Elle montrait de belles épaules sur lesquelles tombait une guirlande avec des glands en métal et en zinc. Ne sachant que lui dire, je lui fis l'éloge des unes et des autres, et elle me répondit : *Todo ese a la disposicion de V.* »

Si un jour, comme on le doit, on s'avise de publier la correspondance complète de Mérimée, on devra déroger à ce sot usage de nos critiques et de nos historiens modernes qui semblent n'écrire leurs livres ou ne réunir leurs documents que pour l'édification des jeunes demoiselles. On devra joindre aux lettres déjà publiées ici et là, tous les billets à Stendhal, toutes les lettres à Requien que le

conservateur du Musée d'Avignon garde sous clef comme un poison, et qui sont charmantes de sensualité libre et joyeuse. Les mutilations sont toujours blâmables, et voiler est bien souvent l'équivalent de détruire. La feuille de vigne sur un corps aux formes élancées et vigoureuses c'est comme un emplâtre sur un beau et riant visage.

★

Les passions de Mérimée n'ont rien de choquant parce qu'il sut à merveille les harmoniser, et cela sans les affaiblir. Mais il sut mieux encore, si c'est possible, dominer son savoir, le faire servir à sa pensée, à son plaisir, sans prendre ces odeurs de poussière et de moisissure dont un érudit se préserve si difficilement.

Il étudiait l'art, l'architecture, les langues,

l'histoire, les mœurs des peuples, avec un intérêt et une application constants. Il apprit le russe en touchant à la vieillesse, et ce fut lui qui nous révéla Tourguenieff, Pouckkine, Gogol. Dans ces traductions on a noté des contre-sens, l'ensemble n'en est pas moins exact ; qu'il ait fait ces traductions complètement ou qu'il les ait seulement revues, il montre ce goût et ce sens délicat qui ne l'abandonnèrent jamais, et sans lesquels toute la science d'une langue est inutile. Après tant de voyages et une expérience si diverse des peuples, il n'est point devenu cosmopolite. Comme un grand artiste rapporte toutes les acquisitions de son esprit à un art unique, Mérimée ne semble se familiariser avec les idiomes étrangers que pour mieux connaître le sien. Peut-être trouvera-t-on que ce riche esprit n'a pas eu une langue assez hardie ni assez parée. La vérité c'est qu'au milieu des excès du romantisme et du réalisme, lorsque les écrivains ne se souciaient plus du sens des mots, il lui plut de s'en

tenir à un style sobre, mais juste, ferme et subtil. Flaubert et Goncourt, qui haussaient les épaules lorsqu'on leur parlait du style de Mérimée (1), auraient pu prendre des leçons de ce maître dédaigné. Par là, comme par l'esprit, la culture, il continue les grands écrivains français du XVIIIe siècle ; comme eux il laisse entendre les choses, il ne force point l'expression ; il évite l'emphase, et de même les enthousiasmes de commande, irréfléchis. L'enflure le choquait tellement quand il la rencontrait chez un auteur qu'il ne voyait plus ses réelles qualités. C'est ce qui explique ses jugements injustes sur Hugo, Baudelaire, Renan. Il gardait même devant les plus grands son indépendance d'esprit, non point par envie, ignorance ou incompréhension, mais parce qu'il ne goûtait pas ces espèces d'idolâtries modernes qui font d'un

(1) Il pouvait y avoir un ressentiment personnel chez Flaubert. Les *Lettres à l'Inconnue* où *Salammbô* est si sévèrement jugé, du moins au point de vue de l'érudition, ont paru en 1874.

artiste ou d'un savant comme un dieu parfait, dont les sottises sont saintes et les erreurs adorables. « Je lis *Wilhelm Meister*, ou je le relis : C'est un étrange livre, où les plus belles choses du monde alternent avec les enfantillages les plus ridicules. Dans tout ce qu'a fait Gœthe il y a un mélange de génie et de niaiserie allemande des plus singuliers; se moquait-il de lui-même ou des autres ? » Un jugement libre, toujours attentif, ne l'empêche point de jouir des belles œuvres, humaines ou naturelles. Ses lettres comme ses autres écrits laissent voir une sensibilité de poète puissante et fine (1), mais il ne l'excitait ni ne la faussait par l'exagération et la montre, par ce qu'on devrait appeler le cabotinage : on ne trouve point chez lui comme chez certains

(1) Il ne faut pas confondre, comme on l'a fait, la poésie dont l'âme demeure mystérieuse, voilée, avec une poésie dépourvue d'âme, une poésie tout extérieure, de métier brutal et grossier comme la poésie parnassienne. Le conteur de *La Vénus d'Ille*, l'auteur de l'étude sur *l'Eglise de Saint-Savin* est un grand poète. L'art raffiné de Mérimée ne se sent pas, et n'a pour but que de produire une émotion intense par les moyens les plus discrets.

de nos auteurs modernes, cette parade pour la galerie qui sent le mauvais acteur. C'est pourquoi il a excellé dans ce genre prudent, concis, réfléchi et sceptique qui est en réalité le meilleur et peut-être l'unique en histoire. Le jour où l'on sera fatigué des vains classements prétendus philosophiques que Taine a mis à la mode, et de ces déballages de documents inutiles, pittoresques ou non, donnés en pâture aux plus frivoles curiosités, on comprendra la valeur des histoires de Mérimée, où sans déformer son sujet, l'écrivain étudie un être, un groupe ou un fait, avec l'attention et le savoir d'un esprit réaliste dépourvu de préjugés et qui s'intéresse passionnément à l'homme, mais à l'homme tel qu'il est, et spécialement à l'homme bien organisé, indépendant et livré à son instinct. Ses histoires, ses essais, comme d'ailleurs ses contes, ont malgré leur cadre étroit, beaucoup plus d'importance que ces systèmes ambitieux qui prétendent nous expliquer l'humanité et l'univers. Il observait la vie, sans y

chercher un argument pour une morale, une religion ou une politique et ainsi ajouta-t-il au petit trésor humain du savoir et de l'intelligence. On pourrait l'appeler un esprit scientifique si le mot n'était devenu synonyme d'absurde. Nul, en effet, n'aurait eu plus d'horreur de cette science théocratique, qui, dans son ridicule orgueil, prétend moins servir que tyranniser les hommes, s'imagine infaillible et ne veut plus admettre de mystère. « Ce qui est inouï, écrivait-il, c'est l'ignorance générale dans ce siècle de lumières comme il s'appelle modestement lui-même. Il n'y a plus personne qui sache un mot d'histoire... Autrefois, il y avait encore de l'esprit en province, comme au temps du président de Brosses; maintenant on n'y trouve pas une idée. Les chemins de fer accélèrent encore l'abrutissement. Je suis sûr que, dans vingt ans, personne ne saura plus lire. » Il sentait bien l'égoïsme grossier de son temps, que les circonstances allaient accroître encore. A propos des lettres de Mme Du Deffand il écrit :

« Ce qui me frappe comme différent de l'époque présente, c'est d'abord l'envie de plaire qui est générale, et les frais que chacun se croit obligé de faire. En second lieu, c'est la sincérité et la fidélité des affections. C'étaient des gens beaucoup plus aimables que nous. » Il devinait déjà quelques-uns des effets du machinisme universel. Qu'aurait-il dit s'il avait vu les villes livrées à toutes les expériences, à toutes les folies des inventeurs, et ceux-ci se faisant les alliés de financiers avides pour renverser les plus magnifiques demeures, arracher les arbres, nous priver d'eau, d'espace et de lumière? Qu'aurait-il dit s'il avait vu les hommes affolés de vitesse, n'ayant plus d'yeux pour regarder, plus d'oreilles pour entendre, plus de goût pour jouir des aliments, plus de pieds pour marcher, tenus en lisière par la machine, devenus ses domestiques, ses esclaves, ses victimes, machines eux-mêmes, qui n'ont plus d'initiative, plus de volonté, plus d'énergie, plus de jugement, plus de sens!



Avant les premières ombres de la mort, il semble qu'il ait goûté à toutes les ivresses. Ce n'est pas naturellement l'époque la plus active ni la plus passionnée, mais comme chez Stendhal, c'est la plus sensible, la plus intelligente de sa vie. Toutes les joies de la fête qu'il va quitter et à laquelle, même en ses pires moments de pessimisme, il n'a guère trouvé de blâmable que le manque de durée, toutes ces joies diverses s'approchent, l'environnent et se révèlent un instant à ses sens ravis.

Enfin il lui fallut bien croire à la nuit où il allait se perdre et s'éteindre. La maladie ne se laissait pas oublier : il éprouvait des étouffements, et les inhalations d'air qu'on lui avait recommandées étaient impuissantes

à lui rendre une bonne respiration (1). Cannes l'avait conquis autrefois en une rapide visite, par la pureté de son ciel, son climat chaud, l'éclat de sa lumière. Les mauvais temps qu'il dut y subir lui enlevèrent ses illusions sur le pays, sans l'en détacher. Il y passait tous les hivers. Mais s'il s'y trouvait mieux qu'à Paris et aux châteaux impériaux, il n'y rencontrait pourtant pas la santé; c'est à peine, dans ses dernières années,

(1) Chère amie, j'ai été si souffrant avant de venir ici, que j'avais perdu tout courage; il m'était impossible de penser; à plus forte raison d'écrire. Le hasard m'a fait savoir qu'il y avait à Montpellier un médecin qui traitait l'asthme par un procédé nouveau, et j'ai voulu essayer. Depuis cinq jours que je suis en traitement, il me semble que mon état s'est amélioré, et le médecin me donne assez bon espoir. On me met tous les matins dans un grand cylindre de fer, qui, je dois l'avouer, a l'air de ces monuments élevés par M. de Rambuteau. Il y a un bon fauteuil et des trous avec des glaces qui donnent assez de jour pour lire. On ferme une porte en fer et on refoule de l'air dans le cylindre avec une machine à vapeur. Au bout de quelques secondes, on sent comme des aiguilles qui vous entrent dans les oreilles. Peu à peu on s'y habitue. Ce qui est plus important, c'est qu'on y respire merveilleusement. Je m'endors au bout d'une demi-heure, malgré la précaution que j'ai d'apporter la *Revue des Deux-Mondes*.

(*Lettres* à Jenny Dacquin, 20 avril 1868.)

s'il pouvait supporter un peu de nourriture et obtenir du sommeil. On lui conseilla l'exercice du tir à l'arc et, comme il s'y plaisait fort, il le pratiqua longtemps. Il continuait de vivre de la sorte, passant d'une crise d'estomac à un étouffement, comme si chaque minute devait lui rappeler la dernière.

Par contre, tout un entourage dévoué essayait de l'arracher aux pensées funèbres. Deux anciennes amies de sa mère, Miss Lagden et Mrs Ewers, lui témoignaient une sollicitude qui n'était peut-être pas entièrement désintéressée ni toujours très opportune, mais le sauvait, aux heures pénibles, de la solitude et des soins mercenaires. De grandes dames, la duchesse Colonna, Mme Przezdziecka venaient le voir, lui demander des conseils sur l'art d'aimer ou de se vêtir élégamment et flattaient en lui le vieil amoureux qu'il était resté; il causait des lettres grecques avec Cousin et Barthélemy Saint-Hilaire, se faisait conter les aventures mondaines de Londres et de Paris par lord Brougham ou le général Fleury.

La pensée, comme le témoignent sa correspondance et ses dernières œuvres, demeurait intacte au milieu des douleurs et de la maladie. Il conservait sa vive clairvoyance, son esprit, sa noblesse, son jugement libre, hautain, ses mépris souriants. Il continuait d'aller chaque automne à Biarritz et à Compiègne; il essayait, et il lui arrivait souvent, d'oublier la maladie qui ne s'éloigne pas et la mort toujours menaçante, au milieu de vastes lectures, de travaux d'érudition intelligente, parmi de nombreuses distractions mondaines. Cependant les amis disparaissaient les uns après les autres et parfois le sentiment de la fin prochaine venait l'obséder. C'est la mort de Cousin, frappé d'une apoplexie presque foudroyante, le lendemain d'un joyeux dîner (janvier 1867), qui paraît l'avoir le plus vivement affecté. Il ne pouvait admettre, lui qui avait gardé toute sa vie et dans les plus diverses circonstances, un maintien si noble, la grossièreté trop fréquente des dernières attitudes : « Il conservait encore, dit-il de

Cousin, la vie matérielle, mais il n'a pas repris connaissance et n'a pas même ouvert les yeux. L'expression de sa figure était si parfaitement calme, que probablement le corps même ne souffrait pas. C'était, cependant, je vous assure, un horrible spectacle que ce corps inerte résistant encore à la mort, avec le sommeil d'un enfant et les râlements d'un moribond... Pourquoi les hommes ne tombent-ils pas tous comme des feuilles, en une saison », s'écrie-t-il une autre fois, mélancoliquement. Il essayait de s'imaginer quel serait pour lui le dernier moment : « J'y pense très souvent et je me demande s'il est très pénible, s'il vous vient des idées différentes de celles que vous avez en santé, en un mot, si vous avez beaucoup d'ennui à mourir? Vous me répondrez qu'il y a beaucoup de variété dans les morts, et que c'est une loterie où l'on gagne et où l'on perd. La difficulté est d'avoir un bon numéro. » Cette idée de la mort, qui revient plus d'une fois durant ses deux dernières années, occupe

son esprit, mais ne l'accable pas. Il était naturel que n'ayant point à se plaindre de la vie, il eût du regret de la quitter, mais il s'y préparait sans faiblesse. Il trouvait des saillies d'une gaieté étrange, pour plaisanter les hommes de lettres qui s'apprêtaient déjà, sur une fausse nouvelle, à lui succéder à l'Académie; il savait même s'élever jusqu'à une sagesse résignée et sereine : « Je soupçonne que je suis sur le grand railway menant outre-tombe. Tantôt cette idée m'est très pénible; tantôt j'y trouve la consolation qu'on éprouve en chemin de fer. C'est l'absence de responsabilité devant une force supérieure et irrésistible. »

Le corps, l'imagination n'étaient pas seuls à souffrir. Il était frappé dans ses croyances les plus chères, au sentiment même de la vie, en son instinct humain. Certes je ne veux point nier qu'il n'ait été un sceptique, selon le sens que l'on prête à ce mot. Il n'admettait guère les superstitions anciennes, et moins encore les modernes; il ne s'agenouillait ni

devant la science, ni devant la morale, ni devant la démocratie, ni devant aucune des autres idoles qu'a élevées, à la place des dieux vieillis, le fanatisme de nos contemporains. Mais il aimait sa race, et, non point en humanitaire, — en homme — ce monde animé qu'il avait étudié avec tant de passion; il aimait enfin l'art pour lequel il était né. Ni classique, ni romantique, ni réaliste, car il n'avait jamais imité, et il méprisait autant que la grandiloquence, la peinture des choses laides et communes; il avait voulu, avec le plus de vérité possible, décrire les passions violentes et neuves des êtres libres, des hors la loi, et cela dans une phrase souple, sans épithète inutile, une phrase dont Voltaire semble avoir été l'inventeur, mais qu'il a refaite à son usage, moins mouvementée, plus colorée, plus forte. Or les nouveaux écrivains ne pouvaient beaucoup l'enchanter. Il devait choisir entre la banalité grossière et les fadaises. La langue était ou brutale ou inexpressive à force de mollesse, les mots

n'avaient plus ni leur propriété ni leur valeur. Malgré sa célébrité, il n'en éprouvait pas moins la douleur de l'artiste dont l'œuvre va rester incomprise ou inconnue. Une autre de ses afflictions, c'était de voir vers quels abîmes glissaient la France et tous les peuples européens. Il avait l'impression qu'une immense catastrophe était prochaine, où rien ne resterait de tout ce qu'il avait adoré, et pourquoi il avait vécu. Sans se croire un prophète, il voyait et annonçait un avenir plein d'orages. Il admettait en effet que certaines lois sont nécessaires à l'existence des peuples et que le bon sens suffit à les reconnaître comme telles. Sans un chef unique d'une autorité incontestée, permanente, héréditaire, qui puisse à certains jours ordonner en maître, une société, dans un moment de trouble ou de fièvre, est menacée de ruine; de même une aristocratie puissante est une digue indispensable pour contenir l'élément révolutionnaire : elle empêche que les réformes ne se changent en

destructions et que l'on compromette des richesses sûres, réellement acquises, en faveur de biens futurs et inconnus. Mais la folie du temps niait ces vérités sociales pourtant si évidentes. « Les princes, écrivait-il avec une amère ironie, à propos du duc de Leuchtenberg, ne trouvent pas que la République fasse des progrès assez rapides. » Il avait eu un moment de joie lorsque le plébiscite parut assurer l'Empire. Mais il était trop clairvoyant et suivait de trop près la lutte du Gouvernement avec la Chambre pour se faire de longues illusions sur sa durée. On vivait dans une attente inquiète. « Paris est aussi triste que possible, écrit-il à Mme Przezdziecka. Tout le monde a peur sans trop savoir pourquoi. C'est une sensation comme celle que fait éprouver la musique de Mozart, lorsque le Commandeur va paraître. » Malgré ces craintes de guerre, malgré les instances de Napoléon III, l'opposition continuait à refuser les crédits demandés pour les réformes et l'augmentation de l'armée; tout le pays

d'ailleurs l'encourageait, gagné par la rhétorique de Thiers et de Jules Simon; Mérimée est indigné de ce misérable esprit d'économie qui se manifeste si mal à propos. « Une autre chose qui me rend fiévreux, c'est la façon dont on reçoit le projet de la réorganisation de l'armée. Tous les jeunes gens bien nés meurent de peur d'être dans le cas de se battre pour la patrie à un moment donné, et disent qu'il faut laisser ces vulgaires manières aux Prussiens. Imaginez un peu ce qui restera à la nation française si elle vient à perdre son courage militaire. »

La guerre qu'il jugeait inévitable depuis trois ans, mais qu'il croyait pourtant plus lointaine, fut déclarée. Il fit un présent à l'armée, ne pouvant plus la servir de sa personne, mais il n'avait pas foi dans la victoire. « Les militaires sont pleins de confiance, dit-il, mais quand on pense que tout l'avenir est soumis au hasard d'un boulet ou d'une balle, il est difficile de partager cette confiance. »

Il conservait pourtant un peu d'espoir, et ce ne fut pas la nouvelle de Frœschwiller, ni des premières défaites, qui le lui enleva, mais le désordre, pour ainsi dire autorisé par un gouvernement trop faible, mais l'insurrection grondante. « Avec l'anarchie les meilleurs éléments ne servent de rien. Si on distribue des armes aux faubourgs comme le demande Jules Favre, c'est une quatrième armée prussienne que nous avons dans nos murs... *Finis Galliæ!* écrit-il à Panizzi, le 21 août. Nous avons de braves soldats, mais pas un général. Je ne vois ici que la bêtise. Les Chambres, qu'on va réunir, aideront puissamment aux Prussiens. Je m'attends dans une semaine à entendre proclamer la République et dans quinze jours à voir les Prussiens. Je vous assure que j'envie ceux qui viennent de se faire tuer aux bords du Rhin. »

A la première nouvelle de Sedan, peut-être même avant la désastreuse journée (1), —

(1) M. Thiers, qui rend compte de l'événement, avait intérêt à n'en point donner la date exacte.

car la Révolution, entretenue savamment par les espions allemands et l'Internationale, s'était annoncée dès le début de la guerre et le départ de l'Empereur et, de jour en jour plus menaçante, elle n'attendait qu'un incident pour se montrer, — Mérimée oubliait la bronchite qui le tenait au lit ou à la chambre depuis plusieurs mois, surmontait ses douleurs et la grande affliction que lui causaient nos défaites, arrivait malade, les jambes gonflées, presque défaillant aux Tuileries, pour relever, s'il était nécessaire, le courage de l'Impératrice. Il la trouva ferme et résignée, vraiment souveraine dans le malheur. C'est alors qu'il s'offrit ou qu'elle lui demanda d'aller voir M. Thiers auprès duquel, sept ans plus tôt, une pareille démarche n'avait pas été inutile (1). Mérimée, non plus que Chateaubriand et Balzac, ne s'est abusé sur le carac-

(1) En 1863, après les élections qui ramenaient Thiers à la politique, Mérimée était allé le voir; après une longue conversation on lui avait promis de ne pas se mettre à la Chambre dans l'opposition systématique.

tère ni sur l'intelligence de l'homme d'état marseillais; il ne croyait même pas à son habileté, mais il s'agissait de conjurer une révolution, et Thiers, homme de la gauche comme de la droite, de la République comme de la Monarchie, homme de tous parce qu'il n'était à personne, qu'à lui-même, populaire à ce moment comme l'ont été successivement Mac-Mahon et Bazaine, parce qu'une manœuvre politique l'avait contraint à se déclarer d'abord contre la guerre, alors qu'il croyait à la victoire et qu'il avait lui-même poussé au désarmement; Thiers semblait l'homme indispensable pour prendre au nom de la régente la direction des affaires et réprimer énergiquement une émeute.

Mérimée s'imaginait à tort que l'orgueil présomptueux était la dominante de l'ancien ministre. Or Thiers avait encore plus de prudence que d'ambition et, avant de songer à la France, il songeait à sa propre fortune. Il s'imaginait, contrairement au poète, et avec raison, qu'on peut « *triompher avec gloire et*

sans péril ». Il attendait son heure le plus tranquillement du monde. Au milieu de sa douce somnolence, Mérimée, avec sa proposition, lui apparut comme une figure de cauchemar.

— Vous pouvez nous rendre un grand service, venait-il lui dire.

— Je ne peux vous en rendre aucun, répondit Thiers brutalement. Il n'y a rien à faire, absolument rien!

Mérimée se retira, laissant Thiers à son repos. Le lendemain ou le surlendemain il se fit porter au Sénat au milieu de la foule soulevée qui demandait la déchéance de l'Empire. On ne décida rien. Quand il sortit, l'émeute avait fait son œuvre, envahi la Chambre et proclamé la République. L'Impératrice avait quitté les Tuileries. Mérimée comprit que son existence finissait, en même temps que le régime qu'il avait aimé et servi, et au moment du triomphe de la canaille. Du moins il voulut s'éloigner de la ville qui lui paraissait à présent abandonnée de ses dieux, revoir, avant

de mourir, le soleil de Cannes. Il partit au milieu de mille souffrances et passa encore trois semaines de détresse au milieu de ses amies anglaises. Il expirait entre leurs bras, le 24 septembre, en pleine lucidité d'intelligence, doucement, quelques heures après avoir écrit à Jenny Dacquin. La semaine précédente, en une dernière lettre à Panizzi, il recommandait l'Impératrice au dévouement de son ami si, comme il le prévoyait, elle venait à se réfugier en Angleterre.

Aux funérailles, dans le cimetière de Cannes, un pasteur protestant prononça un discours qui parut d'autant plus violent et inopportun qu'on s'attendait peu à sa présence. Il paraît que Mérimée, lui-même, avait demandé dans son testament, rédigé deux ans plus tôt, qu'un ministre de la Confession d'Augsbourg assistât à son enterrement. Ce fut un acte de déférence à l'égard de ses vieilles amies anglaises, et d'ailleurs Mérimée avait toujours eu trop bon goût pour se permettre ces défis posthumes à l'Inconnu qui

plaisent à nos libres-penseurs de parade. Il faut laisser à ces Messieurs, si peu affranchis, quoi qu'ils prétendent, ces manifestations grossières d'athéisme. Le moment paraît mal choisi de protester de son néant lorsqu'on n'est déjà plus qu'un souvenir.

La Destinée, peut-on dire, fut miséricordieuse de lui épargner les laideurs, l'inconscience, les tristes enfantillages de la dernière heure, et de l'enlever aux honteuses tragi-comédies qui suivirent le 4 septembre. De même les incendies de la Commune qui ont détruit tant de merveilles, lui ont été bienfaisants : en brûlant sa maison de la rue de Lille, en anéantissant ses papiers, elles rendirent impossibles ces publications déshonorantes pour un artiste soucieux du détail et de l'achèvement ; elles laissent dans une ombre pudique son travail et ses ébauches. Devant ces cendres, la curiosité indiscrète et vaine des petits critiques est forcée de s'arrêter. Force leur est de ne connaître de Mérimée que ses chefs-d'œuvre, que ses

lettres, que ce qu'il nous apprend lui-même de sa vie : ils sont désolés! (1)

Avec Mérimée disparaît peut-être le dernier *honnête homme*. Il n'est plus de prince aujourd'hui qui permette aux belles natures la haute indépendance et les nobles loisirs, et nos riches parvenus ne savent plus être au théâtre, en art ou en politique, que les valets

(1) Dans son dépit de n'avoir pas d'autres papiers posthumes que la Correspondance, M. Maurice Tourneux n'a-t-il pas accusé les incendiaires de 1871 d'avoir mis le feu *par ordre* à la maison de la rue de Lille? « Ordre de qui? — De l'Impératrice, suggère M. Tourneux, pour supprimer certains papiers compromettants. » Ainsi l'Impératrice aurait attendu huit mois, la Commune, et d'être installée en Angleterre pour procéder à une destruction qu'elle avait tant à cœur! N'était-il pas plus simple de cambrioler un appartement que de brûler toute une maison? Mais il paraît que ces façons incendiaires sont habituelles aux souveraines qui veulent se défaire de quelqu'un et de quelque chose, et l'Impératrice ne pouvait pas y manquer.

Voilà comment nos érudits racontent l'histoire moderne! Ils ne devront pas s'étonner ensuite si nous prêtons peu de crédit à leurs interprétations, si judicieuses pourtant, de l'histoire révolutionnaire, à leur

et les bouffons de la foule. Notre rêve se reporte avec regret aux derniers jours de cette monarchie qui sut même secourir d'honorables ennemis et entretenir de beaux jardins pour les promenades élégantes et les méditations désintéressées. Neuve et sans tradition, elle n'eut point la force de la royauté légitime, mais il lui suffit de l'imiter de loin pour en avoir la bienfaisance, pour en faire mûrir les meilleurs fruits.

savante critique, à leur exacte documentation. Quand on leur apporte des renseignements, ils en font un si étrange usage!

Pour expliquer ces mots « papiers compromettants », nous dirons que M. Tourneux doit croire, avec plusieurs personnes mal informées, que l'Impératrice est la fille de Mérimée. Nous avons cité la lettre à Stendhal où Mérimée parle de Mme de Montijo. Il n'avait rien à cacher à son ami, mais au contraire, la fatuité naturelle aux jeunes gens le disposait à se vanter d'une bonne fortune. Or il avoue que cette liaison est purement intellectuelle et qu'il n'a jamais été « question de chair » entre eux. Au surplus, ami ou amant, Mérimée ne pouvait être le père de l'Impératrice puisqu'il ne connut Mme de Montijo qu'après 1830 et que l'Impératrice naquit en 1826.

BIBLIOGRAPHIE

BALZAC

Œuvres complètes, publiées par Calmann-Lévy. 24 volumes in-8°.

Lettres à l'Étrangère, publiées par Calmann-Lévy. 1 volume in-8°.

—

SPOELBERCH DE LOVENJOUL (VICOMTE DE). — **Histoire des œuvres de Balzac**. Calmann-Lévy, 1879.

SPOELBERCH DE LOVENJOUL (VICOMTE DE). — **Autour de Balzac**. Calmann-Lévy, 1897.

SPOELBERCH DE LOVENJOUL (VICOMTE DE). — **Un roman d'amour**. Calmann-Lévy, 1896.

SPOELBERCH DE LOVENJOUL (VICOMTE DE). — **La Genèse d'un roman de Balzac**. 1900.

HANOTAUX (GABRIEL). — **Balzac imprimeur**. 1901. (Daragon.)

BASCHET (ARMAND). — **Honoré de Balzac**. 1852.

GOZLAN (LÉON). — **Balzac en pantoufles**. 1856.

WERDET (EDMOND). — **Portrait intime de Balzac**. 1859.

CHAMPFLEURY. — **Documents pour servir à la biographie de Balzac**. 1878-1879.

FERRY (GABRIEL). — **Balzac et ses amies**. 1888. (Calmann-Lévy.)

FERRY (GABRIEL). — **Balzac candidat à la députation**. (*Revue politique et parlementaire*, décembre 1901.)

—

SAINTE-BEUVE. — **Causeries du Lundi**. Tome II. (Garnier.

GAUTIER (THÉOPHILE). — **Honoré de Balzac**. 1859.

FLAT (Paul). — **Essais sur Balzac**, 2 vol. (Plon.)
BIRÉ (Edmond). — **Honoré de Balzac**. (Champion.)

—

Parmi les nombreux articles publiés dans les revues et les journaux sur Balzac, je cite ceux-ci, très importants :

Quelques héroïnes de Balzac, par Madame Mary SUMMER. (*La Fronde*, février 1900.)

Le mariage de Balzac, par le comte Stanislas RZEWUSKI. (*Gil Blas*, 9 mai 1899.)

Le roman vécu et posthume d'Honoré de Balzac, par M. Octave UZANNE. (*Écho de Paris*, 24 août 1900.)

STENDHAL

Œuvres publiées par Calmann-Lévy, comprenant la correspondance en 2 volumes.

La plupart des ouvrages sont épuisés et ne se trouvent que très difficilement en édition originale. L'ensemble devrait former 21 volumes.

M. Casimir Stryienski a publié, d'après les manuscrits de la Bibliothèque de Grenoble :

Le Journal, avec une étude de François de NION. 1888. (Bibliothèque Charpentier.)

La vie de Henri Brulard. 1890. (Charpentier.)

Souvenirs d'égotisme, avec lettres. 1895. (Charpentier.)

Lamiel, roman. A paru chez Quantin, 1889.

M. Jean de Mitty a publié :

Napoléon, fragments inédits. (*La Revue blanche*, 1898.)

Lucien Leuwen. (Dentu et *Revue blanche*, 1902.)

—

Ce sont des plaquettes et une étude publiée deux ans après la mort de l'écrivain qui nous donnent le plus de détails caractéristiques sur Stendhal.

Je cite entre autres :

H. B., par MÉRIMÉE. 1864.

Souvenirs anecdotiques sur M. de Stendhal, par LOUIS DESROCHES. (*Revue de Paris* du 4 février 1841.)

Stendhal raconté par ses amis et amies, par CORDIER.

Comment a vécu Stendhal. Villerelle, 1900.

CHUQUET (ARTHUR). — **Stendhal-Beyle**. 1902. (Plon.)

MÉLIA (JEAN). — **Stendhal et les femmes**. 1902. (Chamuel.)

BRUN (PIERRE). — **Stendhal**. 1900. (Grenoble, Gratier.)

A la suite de son livre sur Stendhal, M. Pierre Brun a donné une longue bibliographie des études diverses consacrées à Stendhal en France et à l'Étranger.

PROSPER MÉRIMÉE

Il n'y a pas d'édition complète des œuvres de Mérimée.

Les contes, histoires, études, ont été publiés par Calmann-Lévy et forment 15 volumes.

Il y faut joindre :

Notes d'un voyage dans le midi de la France. 1835, in-8°.

Notes d'un voyage dans l'ouest de la France. 1836, in-8°.

Notes d'un voyage en Auvergne. 1838, in-8°.

Notes d'un voyage en Corse. 1840, in-8°.

H. B. (*Henri Beyle*). 1re édition, 1850.

De nombreux essais de Mérimée ne sont pas réunis en volume et se trouvent épars dans les revues de l'époque. M. de Spœlberch de Lovenjoul en donne la liste dans sa notice sur les œuvres complètes de Méri-

mée, à la fin de *Mérimée et ses amis*, par **Augustin Filon.**

Ce qui a été publié de la correspondance se trouve dans les ouvrages suivants :

Lettres à une inconnue (*Jenny Dacquin*). 2 vol. Calmann-Lévy, 1874.

Lettres à une autre inconnue (*Madame Przezdziecka*). IV. Calmann-Lévy.

Lettres à Panizzi. 2 vol. Calmann-Lévy, 1881.

Eloges académiques de H. Wallon (*Lettres à M. de Saulcy*). Hachette, 1882.

Prosper Mérimée, par le comte d'HAUSSONVILLE. (*Lettres à M. Senior et à Madame de Beaulaincourt.*) Calmann-Lévy, 1888.

Lettres à la Princesse Julie Bonaparte. (*Revue de Paris* du 1er et 15 juillet 1894.)

Mérimée et ses amis, par AUGUSTIN FILON. (*Lettres à la comtesse de Montijo.*) Hachette, 1894.

Lettres à M. et à Madame Ch. Lenormant. (*Revue de Paris*, 15 novembre 1895.)

Une Correspondance inédite. (*Lettres à Madame de La Rochejacquelein.*) Calmann-Lévy, 1897.

Lettres à Requiem. (*Revue de Paris*, 15 mai 1898.)

Sept lettres de Mérimée à Stendhal. 1898.

M. Casimir Stryienski a donné une étude et des extraits de ces lettres publiées seulement à quelques exemplaires dans la *Revue de Paris* du 15 août 1899.

Lettres inédites de Prosper Mérimée, publiées avec une préface, par FÉLIX CHAMBON. Dorbon, 1900. (*Lettres adressées à Victor Cousin, Boissonade, Barthélemy Saint-Hilaire.*)

—

Mérimée, par AUGUSTIN FILON. Hachette, 1898.

Prosper Mérimée, ses portraits, ses dessins, sa bibliothèque, par MAURICE TOURNEUX.

Prosper Mérimée, sa bibliographie, par MAURICE TOURNEUX.



TABLE DES MATIÈRES

Arcis-sur-Aube. — Typ. Léon Frémont.



